

W-FENECE

MAGAZINE



SHAARGHOT

NANTES METAL FEST - KARRAS - BBCC

IT IT ANITA - NEIGHBORING SOUNDS

MASS HYSTERIA - LLNN - GIRLS IN HAWAII



0224

ÉDITO

Mardi 20 février 2024, 22h59.

Oli, rédac' chef : «Il nous faut un édito ! (bis)»

Mercredi 21 février, 19h59, je me «dévoue» pour introduire ce 59ème numéro. On arrive au bouclage qui devrait nous prendre une dizaine de jours je pense. Un bouclage chez W-Fenec, c'est toujours fendard. T'as toujours un (ou deux) Guillaume (oui, l'inénarrable paire du Hugui(Gui) les bons tuyaux) qui vient pondre ses 10 chroniques d'un coup au dernier moment. Je les vois venir à chaque bouclage, même quand elles n'ont pas encore pointé le bout de leur nez. Pire, je les redoute, c'est un cauchemar ! Nos bouclages, c'est un peu comme le patron qui vient te poser des dossiers à régler d'urgence sur ton bureau le vendredi à 18h alors que tu as prévu de faire un apéro avec ta compagne. Et bien évidemment, c'est bibi, aidés de quelques camarades (gloire à eux), qui doit notamment se taper les dernières relectures alors qu'il avait une semaine tranquille devant lui pour le faire. Sans compter le temps de la mise à jour et de la relecture finale de la maquette avec les allers/retour. Mais le point positif, c'est qu'en général, après cela, Oli balance le fameux teaser et nos lecteurs sont à quelques jours de découvrir leur nouveau numéro. C'est peut-être le moment le plus jouissif de la conception de ce mag : quand il est livré.

Faut voir les côtés positifs, toujours. Après 26 ans d'activité (nous les avons fêté le 18 janvier) dont quasi 12 depuis le lancement de ce magazine en ligne, nous sommes toujours là à vous servir un objet numérique (quelques fois physique) qui tient la route avec une équipe réduite. Les gens, avec qui nous discutons au

sujet du magazine (souvent des lecteurs d'ailleurs) pensent que nous sommes une vingtaine voire une trentaine. Si tu lis l'ours, juste à droite, tu te rendras compte que notre équipe varie entre 7 et 10 rédacteurs par numéro, sans compter nos gaillards qui nous épaulent sur les news et notre Pooly national qui règle tous les petits soucis techniques (et empêche les Russes de détruire le site). Cette donnée est juste évoquée pour appuyer le fait que le mag sort uniquement parce qu'il y a derrière une équipe soudée et dévouée corps et âme à sa passion, malgré l'emploi du temps très (très) chargé de chacun de ses membres. Dernièrement, un RP m'a fait la remarque au détour d'un échange sur le soi-disant retard que nous prenions pour parler de ses artistes. Sa vision du magazine était totalement biaisée par le fait qu'il ne voyait finalement qu'une version finale de 200 pages en pensant justement que le format et la qualité du mag laissait à penser que nous étions pros et nombreux. Quand je lui ai expliqué la réalité, à savoir qu'avec la team que nous avons, nous ne pouvions pas rédiger 100 articles par numéro et tout ce qui avec, il n'en croyait pas ses yeux. Ceci étant dit, merci à vous toutes et tous de nous lire et de partager nos mags, ils sont à vous, à commencer par ce n°59 ! Et je profite de cet édito pour signaler que la famille du W-Fenec est toujours friande de nouvelles collaborations, la famille a beau s'agrandir, il faut du temps avant que nos enfants sachent écrire !

À bon entendeur, salut !

■ Ted

SOMMAIRE

06 SHAÂRGHOT

14 HELMET

18 STUPEFLIP

19 IT IT ANITA

24 BLUR

28 LIVE : GIRLS IN HAWAII

44 KARRAS

56 LIVE IN PARIS

74 NEIGHBORING SOUNDS

82 LIVE : LLNN

94 LIVE : MASS HYSTERIA

105 LA JUNGLE

106 NANTES METAL FESTIVAL

156 LIVE : FOREVER PAVOT

167 INTERVI OU : BBCC

170 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

178 LES DISQUES OUBLIES

180 DANS L'OMBRE : LA FABSONIC

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

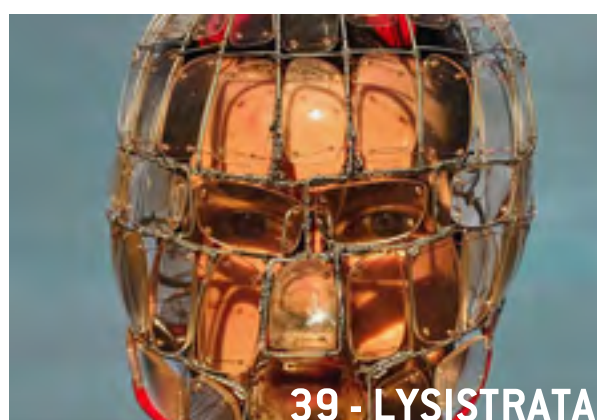
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume Circus, JC, Deux Fré, Nolive, Gab, Pooly...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : JC Forestier

Relations Presse : Aria Promotion



LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN JANVIER

Brad Wilk a annoncé que **Rage Against The Machine** arrête tous ses projets de tournée et performances live.

Paramore a retiré toutes les photos de ses réseaux sociaux et son site officiel donne une page d'erreur...

Les **Smashing Pumpkins** cherchent leur nouveau guitariste pour remplacer Jeff Schroeder suite à son départ à l'automne dernier.

Les membres originaux de **Sublime** se sont réunis avec le fils de leur feu chanteur et guitariste.

Nous avons perdu le vétéran de la batterie James Kottak, mieux connu pour son travail chez **Scorpions** et **Kingdom Come**, ainsi que Tony Clarkin, le guitariste, compositeur et cofondateur de **Magnum** et enfin Luis Vasquez, du one-man project **the Soft Moon**.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN FEVRIER

La grosse perte de février, c'est Wayne Kramer, guitariste légendaire et co-fondateur du groupe **MC5**.

The Wildhearts ont annoncé leur retour sur scène avec un nouveau line-up. Ginger Wildheart sera accompagné de Jon Poole (The Wildhearts) à la basse, Ben Marsden à la guitare (ex-Grand Theft Audio) et Pontus Snibb (Jason & The Scorchers) à la batterie.

Ozzy Osbourne a annoncé qu'il jouera 2 concerts d'adieu dans sa ville natale de Birmingham mais sans communiquer de date.

AC/DC sera de retour en Europe pour une tournée !

Boyzgenius et **You Me At Six** ont annoncé se mettre en pause indéfiniment.

QUI A DIT ?

C'est un grand défouloir intergénérationnel et ça fait vraiment plaisir à voir !

- A. Shaârghot
- B. Neighboring Sounds
- C. It It Anita
- D. Karras

Facebook est devenu une poubelle à boomers et à commentaires de merde.

- A. BBCC
- B. It It Anita
- C. François du Nantes Metal Fest
- D. Shaârghot

Je trouve que le milieu empire d'année en année...

- A. It It Anita
- B. Neighboring Sounds
- C. BBCC
- D. Karras

Il faut du temps avant que ton nom circule et que les gens s'intéressent à ton groupe.

- A. Karras
- B. BBCC
- C. It It Anita
- D. Shaârghot

Je n'ai jamais ressenti le besoin de laisser l'agressivité être l'expression de l'opposition au libéralisme et au mondialisme.

- A. Neighboring Sounds
- B. Shaârghot
- C. It It Anita
- D. Karras



SHAÂRGHOT

C'EST LE LEADER NATUREL DE SHAÂRGHOT QUI A ACCEPTÉ DE RÉPONDRE À NOS NOMBREUSES QUESTIONS SUR L'ACTUALITÉ RÉCENTE DU GROUPE. C'EST EN GRAND PENSEUR ET GENTIL ORGANISATEUR QU'ETIENNE ÉVOQUE DONC AVEC NOUS LEUR TOURNÉE, LEUR ALBUM, LEURS VIDÉOS, LEURS INSPIRATIONS ET UN TAS D'AUTRES CHOSES QU'ON TE LAISSE DÉCOUVRIR !

Vous avez développé tout un univers pour le groupe, vous n'avez pas peur d'y être enfermé ?

Du tout, le lore est suffisamment vaste pour que je puisse faire ce que je veux. Pour l'instant, tout se passe dans la même cité ruche, mais j'ai déjà prévu de faire un tour hors des murs !

Tu pourrais aussi t'en lasser ?

Peut-être, mais pas pour le moment en tout cas. Si le projet venait à me lasser, j'en ferais un autre histoire de me ressourcer et je reviendrais sur Shaârghot un peu plus tard. Pour le moment, notre enthousiasme vis à vis de cet univers est intact ! Et puis je compte le développer sur d'autres médias, c'est assez rafraichissant parfois de sortir du train-train «concert/composition».

Produire un show plus qu'un concert demande aussi d'être encore plus créatif, qui amène les idées ?

Les idées viennent majoritairement de moi, même si dernièrement je laisse une part créative de plus en plus importante à mes compagnons de route. On se connaît depuis des années et ils commencent de mieux en mieux à comprendre ce que j'ai dans le crâne, du coup, il est plus facile pour eux de faire des propositions qui vont dans le sens de mon univers.

Vous laissez une place à la liberté en concert ou tout est millimétré ?

Les deux mon général ! Il y a beaucoup de choses qui sont calées, le temps de set, les transitions, certains rendez-vous, etc..., mais il y a quand même une petite part prévue pour l'impro, des accidents heureux qui parfois finissent eux-mêmes par être incorporés dans le show !

Quand on a sorti un clip du niveau de «Break your body» et des courts métrages de dingue comme «Z//B» et «Black wave», c'est difficile de faire mieux. À quoi faut-il s'attendre pour «Let me out» ?

À quelque chose de complètement différent ! On a adoré l'exercice du court métrage, c'est pas impossible qu'on en refasse pas un autre un jour, mais pas tout de suite. Là, on veut passer sur quelque chose d'un peu plus surprenant, un truc qu'on n'a pas encore fait, histoire de changer un peu !

Le projet est soutenu à fond par les «Shadows». Avoir une telle fanbase, ça rend fier ?

Carrément ! On a un public au taquet et la plupart du temps assez créatif ! Il y a globalement une bonne ambiance pendant les concerts de Shaârghot, c'est un grand défouloir intergénérationnel et ça fait vraiment plaisir à voir !

Vous avez livré le bidon ?

Oh que oui ! Après plusieurs années de services (et de nombreux blessés à son actif), le bidon a enfin prit une retraite bien méritée chez un couple de Shadows ! Bon, du coup on en a pris un autre, mais celui-là devrait faire quand même vachement moins de dégâts ! (rires)

Les plates-formes de streaming produisent beaucoup de séries, de films, investissent dans l'humour également, mais très peu dans la musique. Un projet de série cyber-punk avec votre musique en bande-son, ça vous brancherait ?

Alors, non seulement on y a pensé, mais on aimerait également tourner notre propre série basée sur l'univers de Shaârghot ! Bon... n'est pas Rob Zombie qui veut, ça ne sera pas pour tout de suite j'en ai peur, mais je garde l'idée



en tête !

Cet automne vous aviez une belle tournée avec Punish Yourself, quel a été votre sentiment quand vous avez appris que Vincent assumait ses actes et arrêta le groupe ?

On a tous été choqué. Punish est un groupe qui a bercé la majorité d'entre nous lorsqu'on était ado et qui nous a beaucoup porté musicalement. Donc, ouais, quand on a appris le truc, on était tous un peu sonnés. Actuellement, on n'a pas vraiment réussi à en ré-écouter je t'avoue.

Certains ont douté de votre capacité à assurer les dates «seuls» ?

J'en sais rien et je ne me suis pas posé la question. On a un job à faire, on va le faire du mieux possible, le reste n'a pas vraiment d'importance. Tout ce qui compte, ce sont les souvenirs qu'on a laissé en partant, et les retours sont toujours très bons, ce qui est extrêmement encourageant !

Le public a répondu présent, désormais, c'est clair, c'est vous les patrons du metal indus français !

J'aime pas vraiment l'appellation de «patron». D'ailleurs, même pour le mot «Indus», on se range dans cette case car c'est un peu fourre-tout, mais en vrai, est-ce que ce qu'on fait, c'est vraiment de l'indus ? J'en sais rien et ça m'intéresse moyen de le savoir. On se fait plaisir et on donne du plaisir aux personnes qui viennent nous voir. Le reste, savoir si tu fais tel truc ou si t'es le meilleur dans tel truc, ça n'a pas vraiment d'importance à mes yeux. Les retours sur ce qu'on fait sont toujours bons et de plus en plus nombreux. Pour moi, c'est la seule chose qui compte.

Une autre tournée est en préparation, maintenant qu'on connaît les nouveaux titres ?

Bien sûr ! Là, on prend une petite pause car on a pas mal cravaché, mais le live est ce qu'on préfère faire ! On profite de ce temps de repos pour bosser de nouvelles choses, ajouter de nouveaux morceaux à la setlist, travailler des

trucs en plus... Bref, on va gentiment redémarrer en mai avec quelques festivals et revenir en force dans les salles en septembre ! On fera une annonce à ce sujet d'ici pas longtemps.

L'album est très varié avec de nombreuses atmosphères et influences différentes, tout en restant proche de votre identité. C'est facile d'intégrer et de digérer les inspirations ?

C'est un exercice comme un autre, je dirais. J'aime bien faire des choses différentes sinon je me lasse vite. Du coup, je m'impose des petits défis, faire un titre à la façon de tel et tel artiste et de tout mélanger à de l'électro pour voir ce que ça donne, c'est plutôt amusant à faire ! Des fois ça marche du premier coup, des fois non, faut expérimenter d'autres trucs ! Et une fois que c'est fait, bah hop, on passe à autre chose !

Qu'est-ce qui est à la base d'un titre de Shaârghot ? Un riff, un rythme, un texte, un sample... ?

Tout ça en même temps ! Il n'y a pas de règles

! J'aime changer de méthodologie régulièrement pour les mêmes raisons que j'ai donné tout à l'heure. Parfois, il suffit que j'entende juste le bruit d'une machine dans la rue pour que ça me donne une idée. Des fois, j'aime bien me laisser porter par un riff ou un son de synthé et improviser. Par contre, c'est vrai que j'écris toujours à la fin, pour moi le texte doit servir le morceau et non l'inverse, c'est une question de point de vue, mais le texte et donc la voix, ça doit ajouter une sonorité plaisante au morceau. Si y'a un bout de texte qui est cool, mais que ça ne rentre pas, bah pas grave, on refait et puis c'est tout.

Qu'est-ce qui est le plus important dans un morceau de Shaârghot ? Les effets, l'électronique, le groove, la mélodie ... ?

Le côté ver d'oreille je dirais (rires) ! Si au bout de la première écoute, t'es pas capable de chanter un riff, une mélodie de machine ou de scander un refrain, c'est que ça ne colle pas. C'est une façon très «pop» de voir les choses peut-être, mais j'avoue avoir un petit amour







pour les machines à tubes et je ne m'en suis jamais vraiment caché.

Si tu voulais entendre une reprise de Shaârgot par un groupe, tu choisirais lequel ?

Tiens, c'est marrant, je n'y avais jamais

pensé... j'avais déjà imaginé reprendre d'autres artistes mais là ...hummm... il faudrait un truc un peu loin de ce qu'on fait, style Heilung ou un groupe de black symphonique à la Septic Flesh ou Dimmu Borgir, ça pourrait être drôle ! Et surprenant !

C'est la période des vœux et des résolutions, alors quelles sont vos résolutions et qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter ?

Il y a bien longtemps que j'ai arrêté de prendre des résolutions (rires) !

Mais si tu veux nous souhaiter quelque chose, souhaite nous de belles dates devant un public heureux et ça sera déjà très bien !

Merci Etienne et merci également à Roger de Where The Promo Is.

■ Oli

Photos : JC Forestier





HELMET

LEFT

[earMUSIC]

Pour être honnête, je ne me souvenais plus du titre du dernier album d'Helmet... Et même s'il remonte à 2016, ce n'est pas une excuse car les Betty ou Aftertaste ont su se faire un nom il y a bien plus longtemps. Dead to the world n'a pas grand chose pour lui ce qui peut justifier son oubli. La question qui se pose 7 ans plus tard avec ce Left, c'est : «va-t-il connaître la même trajectoire, celle d'une comète qui éclaire le ciel puis retombe dans l'oubli jusqu'à son passage suivant [dans 7 ans ?] ?».

Avec «Holiday», ça part plutôt bien, le titre sonne et sa mélodie nous saute à la gorge dès les premières secondes, c'est raffiné et tout vole en éclat rapidement, c'est incisif, agressif, ça surprend à la première écoute, on s'en délecte ensuite. C'est clairement le meilleur titre d'Helmet au XXI^e siècle ! Les relances, les breaks, le chant, les sons des grattes, le solo, ... tout est vraiment parfait ! Le reste de l'opus a bien du mal à s'élever à ce niveau ensuite, même si on retrouve un peu de hargne, de mélodies tranchantes et de rythmes saccadés. Plus qu'au Helmet des années 90, celui de 2024 ressemble à Therapy? (ce côté noisy assez brut qu'affectonne les Irlandais est présent sur «Gun fluf» ou «Bombastic») ou à Filter (le chant de Page Hamilton allant parfois sur les terres de Richard Patrick comme sur «Make-up» ou «Powder puff»). Ce n'est pas désagréable, mais ça a de quoi surprendre. Les New Yorkais n'hésitent

pas à foutre le bordel dans nos têtes en ajoutant des titres qui sortent carrément de leur «ordinaire» [si tant est qu'ils en aient un] avec une «Reprise» instrumentale qui sert d'interlude (et de rampe de lancement à un assez bon «Dislocated»), un morceau acoustique qui fait honneur à l'origine du rock américain arrangé avec de jolies cordes («Tell me again») et termine l'album avec un autre hommage, au jazz cette fois-ci, via une reprise de John Coltrane («Resolution»), le morceau reste très jazzy et donc loin de l'univers distordu d'Helmet et assez éloigné aussi des autres covers que le groupe nous a déjà offerts (Black Sabbath, Killing Joke, The Beatles, David Bowie, Blue Öyster Cult...).

Belle pochette (qui me fait penser à l'univers de The last of us avec ces sentiments de désolation et de solitude), belle production (signée Jim Kaufman avec qui ils avaient bossé sur Size matters et qui a travaillé avec Funeral For A Friend, Skindred ou Anti-Flag), mais un ensemble de morceaux assez disparates qui ont du mal à exister en bloc... Peut-être que les avoir écrit sur une trop longue période nuit à l'unité et au format compact que j'attends davantage de la bande de Page Hamilton. Cet avis, comme toutes les chroniques, est bien sûr discutable, mais tout le monde sera d'accord avec moi si je dis qu'il est dommage qu'il n'y ait pas plus de «Holiday».

■ Oli



YGGL

GAIJIN

[Musique d'Apéritif]

Avec un patronyme en acronyme, une posture et un dress code street wear, un environnement urbain et le petit sticker en bas en droite «explicit lyrics» qui va bien, je me dis que tout ça sent pas mal le hip-hop pour ce LP de YGGL. Et bim, la faute de carre, je finis sur le cul. Trop dans mes certitudes à croire que l'artwork fait le style (enfin, souvent, mais bon), j'ai rangé bien trop vite ce Gaijin dans une case qui n'est pas la sienne. Car YGGL ne va pas rapper, mais il va faire tout le reste. Seul avec sa guitare, ses machines et sa belle voix sèche et éraillée sur des compositions rock aux fortes tonalités grunge, voire indie rock, YGGL se livre sur 9 titres, tous intéressants. Il dit apprécier le grunge des années 90, celui de Nirvana ou Dinosaur Jr, et cela se ressent. Je ne sais pas si c'est en raison de son passé de snowboarder, mais YGGL aka Yrwan Garcia Léal enchaine les tricks, pardon les tracks, avec fluidité et aisance, se permettant de plaquer des morceaux plus rapides («Boomer»), très cools et entraînants (l'introductif et clippé «Nobody»), plus alanguis («Want»), voire atmosphériques («Vade retro»). Bref, un très beau run, tout simplement bon, très bon.

■ Eric



HEEKA

THE HAUNTED LEMON

[Waromni Prod]

Difficile de présenter Heeka avec des mots car l'artiste s'est nourrie de nombreuses influences pour créer son univers où tout est permis. Aussi à l'aise avec une guitare éternuée à la Laetitia Shériff qu'avec un piano pour accompagner sa voix transperçante qui me rappelle An Pierlé, la funambule née en Flandre, mais qui a grandi en Dordogne, brouille les pistes. Habitée par ses inspirations, Hanneke peut s'envoler dans une course débridée («The blue door») comme nous bercer («Useless») avec à chaque fois l'impression de vivre une histoire au travers de son interprète («Old man», «Look in his eyes»...). Des textes (en anglais) qui ont un sens si on creuse un peu leurs origines, des mots qui transforment, tel ce citron hanté, l'incongru en élément poétique. Malgré une apparente spontanéité, tout est donc très réfléchi. Et ça reste frais, sans filet, osé et délicat quand bien même la distorsion vient s'en mêler. Au final, la qualité des propositions, la beauté des chansons et la facilité avec laquelle on est immergé dans son monde, me renvoie aux débuts de Jeanne Added, on souhaite à Heeka le même succès.

■ Oli

07 - 08 juin 2024

BETIZFEST

CAMBRAI



DOWNSET

HATEBREED KARRAS NASTY
COUNTERPARTS NOVEMBER
BRUTUS MARS RED SKY
STONED JESUS QUEEN(ARES)

et d'autres encore...



MELTHEADS

DECENT SEX

[Mayway Records]

Après avoir écouté ce Decent sex des Meltheads, je me dis que si je range le CD dans son boîtier et que je pose ce dernier sur la table, celui-ci va sautiller de nervosité comme un téléphone posé en mode vibreur, magnitude 8 sur l'échelle de Richter. C'est punk, c'est garage, c'est rock, c'est surtout une demi-heure resserrée sur 11 tracks tendus, ingénieux, simples et efficaces. Oui, ça ressemble aux Stooges, dans l'envie, dans la façon de sortir ses émotions et de se lâcher. Le chanteur Sietse Willems joue avec sa voix pour offrir du punk gueulard, du glam rock, du post punk ou s'accompagner des chœurs de Lindy Versyck. Yunas de Proost à la guitare s'éclate et nous inonde de bons riffs [comme cette excellente partition sautillante sur «I want it all»], Tim Pensaert à la basse et Simon de Geus à la batterie s'appliquent à donner un tempo dense et vif. Tout cela se combine à merveille et suinte l'énergie et l'envie de secouer l'auditoire.

Quand Sacha Guitry disait que : «Lorsqu'on vient d'entendre un morceau de Mozart, le silence qui lui succède est encore de lui», j'ai envie de dire que lorsqu'on vient d'entendre ce premier album des Meltheads, l'électricité ambiante qui lui succède est encore des Belges. Et elle a le don d'hérissier les poils de satisfaction.

■ Eric



FEU

LÀ-DESSOUS, IL NE PLEUT PAS

[F.L.T.M. Label]

Le punk rock, il n'y a que ça de vrai ! Sacré cri du cœur, n'est-ce pas ? Mais comment pourrait-il en être autrement après avoir écouté (et réécouté) Là-dessous, il ne pleut pas de Feu ? Le quintet nantais, formé aux alentours de 2018, présente son premier album qui ne laissera pas indifférents les amateurs de la formule Guerilla Asso/chant en français/textes vindicatifs sur des thèmes sociétaux. Il faut dire que le chef-lieu du département de la Loire-Atlantique est aujourd'hui plus réputé pour ses groupes de punk rock que pour son football au glorieux passé. C'est d'ailleurs chez Olivier (guitariste chez Justin(e) et The Attendants) qu'une partie du disque a été enregistrée. Treize titres au compteur qui respirent à la fois l'urgence et la passion. Un punk rock passionnant au programme donc («Tuer le temps», l'excellent «Nos camaraderies d'Armentières» qui plaira aux fans des regrettés The Decline!), s'autorisant quelques incartades du côté de l'indie rock («Tout reprendre») et même de quelques rythmes chaloupés («Viser la base des flammes» avec un clin d'œil à Bob Marley). C'est frais, entraînant, parfaitement imparfait et clairement idéal pour se remettre les idées en place. Vivement les concerts dans le Grand Est et surtout un nouveau disque !

■ Gui de Champi



STUPEFLIP

PARENTHÈSE

[Dragon Accel / Modulator]

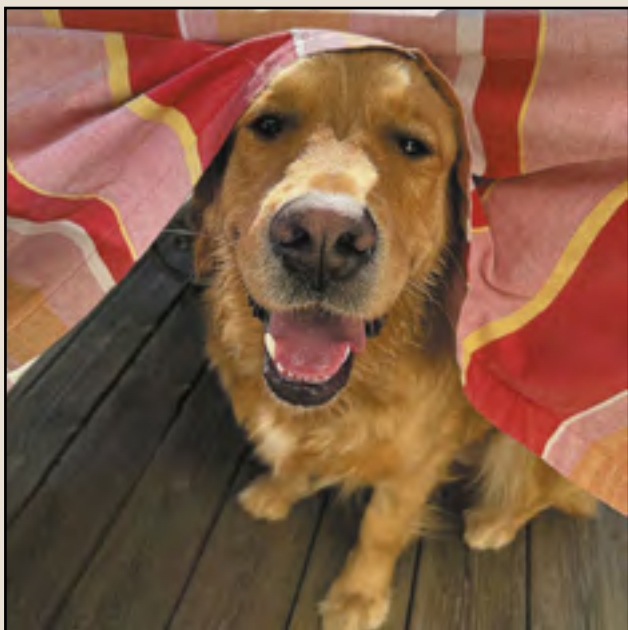
En 2013, le réalisateur Bernard Tanguy sort sur les écrans le moyen-métrage «Parenthèse». La comédie française se transforme en long-métrage à peine trois années plus tard. À cette occasion, Stupeflip se jette dans le 7ème art en signant la B.O du film. Onze titres sont enregistrés mais trois resteront au placard. Pour fêter les dix ans de cette bande originale, Stupeflip a sorti en 2023 une galette avec l'intégral des titres mis en boîte à l'époque. Parenthèse, une B.O évidemment loufoque de onze titres pour vingt-quatre minutes d'aventure.

Comme une évidence, «Opening» fait l'ouverture de l'album. Le synthé traîne avec lui une ambiance mélancolique. La patte de Julien Barthélemy est perceptible dès les premiers instants. Le morceau instrumental pourrait tout à fait faire l'intro d'un album de Stupeflip. Sur l'ensemble des compositions, deux seulement sont agrémentées de paroles. «Don't want to cry anymore». Un son digne des années 80. Le synthé crache un son électro-dance. Deux types de chants conduisent le morceau. Une voix aiguë répétant le même mot inlassablement. Une voix plus grave avançant un texte sur un anglais haché, parlé et volontairement malmené dans l'accent. «Wilisi you again» propose une petite balade mélancolique au synthé sur laquelle il convient de fermer les yeux pour se laisser porter.

Le reste des morceaux est donc instrumental. Quand le morceau éponyme débarque, nous avons une véritable symphonie. C'est une boucle hypnotique habillée de milles sonorités. «Parencool» et «Italian serenade» sont des hymnes adolescents pour se laisser glisser sur la plage, le cœur brisé. Une ambiance que les quinquagénaires du film se permettent le temps d'une parenthèse de vie. Bien sûr, Stupeflip guette et pointe le bout de son crou de temps en temps. La composition la plus criante est certainement «Alice's theme». Le sample est assez proche du «Spleen des petits» (2011 - The hypnoflip invasion). «Tech vacances» apporte aussi un son sombre sur lequel King Ju ou Cadillac auraient pu cracher leur flow.

Parenthèse est un détour unique dans la discographie de Stupeflip. Bernard Tanguy a sans doute apprécié faire appel à la formation de Julien Barthélemy. Nous pouvons d'ailleurs noter qu'il a été le producteur du dernier album en date du groupe : Stup forever (2022).

■ Julien



IT IT ANITA

MOUCHE

[Vicious Circle]

Toujours dans un esprit bienveillant et pour perpétuer la fameuse tradition des noms d'albums donnés à des proches (en général leurs ingésson), les belges d'It It Anita ont cette fois-ci rendu hommage à leur mascotte, un golden retriever nommé Mouche. C'est ce chien, recueilli par le bassiste pendant deux ans, qui prend la pause sur la pochette de leur quatrième album. Une nouvelle sortie l'année de leur dixième anniversaire, quoi de mieux pour fêter cela ? En tout cas, c'est un très beau cadeau que nous offre les Liégeois avec cet arsenal rock digne des meilleurs groupes de la scène noise/punk américaine des années 1990 (The Jesus Lizard, Shellac, Fugazi, Cop Shoot Cop...) sans compter ses inspirants et non moins excellents rejetons (McLusky, Pissed Jeans, Part Chimp...). Une bombe sonore qui a été façonnée une nouvelle fois par Amaury Sauvé, déjà responsable de la prod' de Sauvé, sorti un an et demi auparavant.

Passé en trio depuis le départ en 2022 de Damien, leur guitariste-chanteur, It It Anita réalise donc son premier disque sous cet aspect-là. Faut-il en conclure subitement que Mouche est moins percutant que ses prédécesseurs ? Rassurez-vous, les Belges n'ont pas abandonné leurs envies d'envoyer des riffs qui tabassent (ceux de «Disgrace» et «9 lives» en sont de très beaux exemples) et leur noise pêchue et harmonieuse. En revanche, le groupe a néanmoins fait bouger ses lignes sur le format de ses morceaux, plus

directs, en privilégiant le couplet/refrain. Et puis, en écoutant Mouche, on s'aperçoit qu'It It Anita s'est permis quelques petites nouvelles folies, à l'instar de ce chant rappé dans un «Psychorigid» qui s'octroie une partie finale punk-hardcore, comme un hommage évident aux Beastie Boys. Ou encore «Giving/Taking», morceau ambivalent et interloquant de six minutes, qui alterne accélérations et lenteurs.

Sous ces airs un peu aventureux, Mouche brille par l'équilibre de ses différentes teintes de couleurs et de ses énergies. Contrairement aux albums précédents, ses chansons paraissent également moins poussiéreuses/voilées, comme pour mieux faire passer ses messages aussi divers et variés que les soirées arrosées qu'on regrette, les galères d'un groupe de musique en tournée, ou encore ces gens qui te proposent de gagner de l'argent sans rien foutre. Rendre plus clair l'ensemble pour éviter les redites, et échapper de son passé pour mieux voir l'avenir ? Seuls les Belges ont la réponse. Dans tous les cas, on apprécie déjà fortement ce nouveau duo de voix entre Michael et Elliott qui se complète super bien. Est-ce qu'It It Anita nous aurait pas lâché là son meilleur album ? À défaut, il s'agit du plus cohérent de toute sa discographie.

■ Ted



IT IT ANITA

DÉSORMAIS TRIO, LES BELGES D'IT IT ANITA N'EN N'ONT PAS POUR AUTANT ABANDONNÉ LEUR RACINES PUNK-HARDCORE DILUÉES DANS UN NOISE-ROCK SOLIDE QU'ON A PU (RE)DÉCOUVRIR VIA MOUCHE, LEUR DERNIER ALBUM. C'EST D'AILLEURS LE SUJET PRINCIPAL DE CETTE INTERVIEW AVEC MICHAËL DIT MIKE, GUITARISTE-CHANTEUR DE LA BANDE.

Salut Mike, une belle et heureuse année ! Comment ça va ? Et qu'est-ce qu'on peut souhaiter de mieux à It It Anita pour cette nouvelle année ?

Bonjour ! Et meilleurs vœux à toi aussi et à la team W-Fenec ! Pour répondre à ta question, je dirais «Longue vie à Mouche !». L'accueil de l'album a été très bon, le début de la tournée aussi. Là, la deuxième partie du tour démarre début février et j'espère qu'on aura l'occasion de défendre ce disque le plus longtemps et le plus loin possible.

En effet, j'ai vu qu'il y avait une nouvelle tournée avec très peu de dates en Belgique ? Sérieusement, vous préférez jouer en France ?

Disons que c'est essentiellement une question de géographie et de démographie. La Belgique, c'est pas bien grand, tu as vite fait le tour des endroits où jouer et tu es rapidement forcé de t'exporter (sourires). On a la chance de travailler avec une super équipe en France, qui est un pays immense, et donc avec davantage d'opportunités de jouer.

Tu disais que l'accueil de l'album avait été très bon. Il a été énormément plébiscité et salué par de nombreuses rédactions et de lecteurs de presse musicale notamment. Même France Inter et Libération ont parlé de vous, c'est dingue, non ? Êtes-vous honnêtement surpris par l'engouement qu'il y a autour de Mouche ?

Oui bien sûr, ça nous a surpris et flattés d'être plébiscités par la presse musicale française. J'avoue qu'on a bien plus de soutien en France qu'ici en Belgique ! Tous ces retours positifs nous motivent à mort et nous permettent de jouer. C'est une grande chance et nous en sommes conscients...

En quoi Mouche est-il si particulier ?

C'est le disque qui a été le plus simple à réaliser. Nous avons bien travaillé en amont, nous connaissions d'avantage Amaury (Sauvé, leur producteur; et batteur de As We Draw, The Brutal Deceiver) et tout a coulé de source.

Mouche est le premier disque sorti depuis le départ de Damien. J'ai trois questions à ce sujet : tout d'abord, est-ce que le groupe a été affecté par ce départ et a-t-il pensé à le remplacer ?

Son départ était dans l'air depuis un moment déjà. Il était de moins en moins disponible pour le groupe et on sentait que ça allait arriver.

Ensuite, comment arrive-t-on à reprendre les anciens morceaux lorsqu'on est amputé d'un guitariste ?

Je dirais «Essai / Erreur». On a tout rejoué à trois et on a vite vu les morceaux qui fonctionnaient, ceux qu'il fallait davantage réarranger, et ceux qui ne fonctionnaient plus.

Enfin, est-ce que cela a un impact important sur la composition des nouveaux titres avec un guitariste en moins ?

Pas vraiment non. Sur les précédents disques, j'écrivais déjà la plupart des parties guitares. Ici, on a fait pas mal de doublages de guitare en studio, surtout pour des raisons esthétiques. Mais pour le live, nous sommes un trio, tout ce qu'il y a de plus classique.

J'avais complètement loupé la sortie d'un 2 titres nommé Mascara juste avant le départ de Damien, pourquoi avoir sorti ça ? Une circonstance particulière ? C'était pour marquer une rupture ? Ou c'était vraiment quelque chose de prévu ?

C'était une période entre deux disques, où on avait pas mal de matière en stock et très peu d'actualités. Donc on a décidé de sortir ces 2

morceaux en digital, histoire de prévenir tout le monde qu'on était toujours là.

Pour ce nouveau disque, tu le disais, vous êtes retournés enregistrer chez Amaury Sauvé. C'était pour garder un son, une dynamique semblable à votre précédent album Sauvé, ou c' st juste que vous ne souhaitiez pas trop prendre de risque, ou perdre votre temps, avec un nouveau producteur ?

Nous sommes retournés à Laval car nous aimons le travail d'Amaury, et parce qu'on s'y sent particulièrement à l'aise.

 a a donc dû se passer super bien, peut-être même mieux que pendant l'enregistrement de Sauvé ?

La relation avec Amaury était plus intime que pour Sauvé. Il s'est davantage investi dans la production, on a passé davantage de temps sur les arrangements, etc.

Ce chien tout mignon sur la pochette s'appelle Mouche, si j'ai bien compris. Elliott, votre bassiste qui a recueilli ce chien bébé pendant deux ans, est-il éleveur canin spécialisé pour handicapé ?

Non ! Elliot et Manon (son amoureuse) se sont portés volontaires pour accueillir et élever un chien d'assistance d'une association belge du nom de Osmose. Mouche les a accompagnés partout durant 2 ans et vit actuellement avec une personne à mobilité réduite.

La chanson «Don't bend (my friend)» parle du monde de la musique et de ses mauvais côtés. Est-ce qu'avec le recul, tu trouves que, de manière globale, ce milieu s'empire encore ? Et à titre personnel, as-tu plus de facilité qu'avant pour jouer, d'être bien traité en tant qu'artiste ?

Oui, je trouve que le milieu empire d'année en année : les programmeurs sont de plus en plus frileux, beaucoup de lieux ont fermé à cause du COVID, etc. Et ce n'est pas l'âge d'or des «groupes à guitares». Mais je n'oserais pas me plaindre. Nous avons, avec It It Anita, la chance de faire des disques et des concerts. C'est un luxe que beaucoup de (bons) groupes n'ont pas.

Le label Ideal Crash a sorti il n'y a pas si longtemps une K7 d'It It Anita dont le packaging a été fait main. Vous pouvez nous en dire plus sur son contenu ?

Ideal Crash vient en effet de sortir Mouche en format K7. Ils avaient également sorti Laurent   l'époque. Ils bricolent à chaque fois des packagings de fou ! Ils sont merveilleux. Il y a une vraie communauté de fans de K7.

Pour terminer cette interview, je voulais savoir quelle était la dernière chanson ou le dernier album que tu as écoulé ?

The return of Geronimo du groupe Fence, c'est le premier album d'un vieux, mais excellent, groupe belge que j'ai eu l'occasion de revoir en live le week-end passé.

Merci beaucoup Mike !

De rien Ted, bisous !!

Merci   Mike et à Guillaume de Vicious Circle.

■ Ted

Photos : Gregory Derkenne





BLUR

THE BALLAD OF DARREN

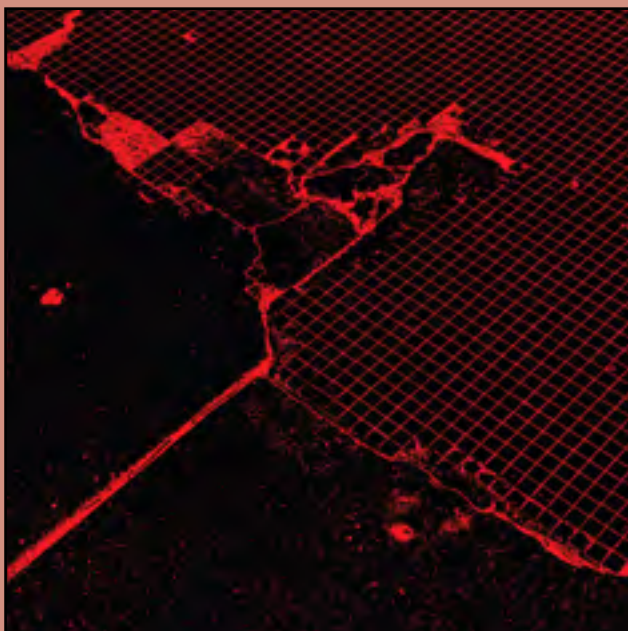
[Parlophone / Warner]

Depuis *Leisure* en 1991, Blur n'a cessé de se réinventer. D'une pop-rock shoegaze devenue britpop quelques temps après avec le succès de *Parklife* puis *The great escape*, à une musique sans véritable étiquette à partir de l'album éponyme en 1997, sans parler de l'incompris *Think thank*, trop arty pour pas mal de leurs

afficionados, c'est simple : Blur est inclassable et surtout imprévisible. Exactement comme ce neuvième album, apparu presque par surprise l'été dernier. *The ballad of Darren* (Darren, c'est le nom de leur garde du corps historique) nous prend non seulement par surprise, mais agit instantanément sur nos récepteurs sensoriels. Enregistrées avec l'aide du producteur James Ford (qui a bossé avec Gorillaz, mais également Depeche Mode et Arctic Monkeys), ces dix nouvelles chansons ont été écrites par Damon Albarn pendant une tournée de Gorillaz. Alors que le groupe était en pause et ses membres bien occupés, le frontman les convoque pour leur proposer un album majoritairement dominé par des ballades pop ultra mélancoliques et bien foutues qui s'écoute avec une facilité presque inquiétante. On a craqué sur les sublimes arrangements, surtout ceux rappelant les 60's / 70's («*The ballad*», «*Russian strings*»), et la voix magnifiquement maîtrisée de Damon et son clin d'œil à David Bowie («*Barbaric*», «*Goodbye Albert*»). Un retour triomphant !

■ Ted





FACS

STILL LIFE IN DECAY

(Trouble In Mind Records / Modular)

On a tellement eu du mal à se faire à l'idée que Disappears avait disparu (elle est facile, je sais) que la présence de FACS - le groupe né des cendres de ce dernier - a été plus ou moins ignorée pendant de nombreuses années à la rédaction. Jusqu'au jour où l'on s'est dit que ce serait quand même bien de rattraper le temps perdu et de vous en parler un jour à l'occasion de la sortie d'un album. Ça tombe bien car le trio de Chicago mené par Brian Case (aussi ex-90 Day Men et The Ponys) sort régulièrement des disques. Il suffisait donc d'attendre ce super nouvel et cinquième LP studio, Still life in decay, pour (enfin) franchir le pas de la première chronique de ce groupe de rock américain qui sort un peu des sentiers battus.

Still life in decay est une œuvre hantée. En parcourant ce disque d'une oreille attentive, on le vit avec cette étrange sensation qu'une ombre sonore y plane constamment, comme un fantôme ténébreux prêt à vous jeter un mauvais sort. Cet effet frissonnant, fort bien exécuté, tient de plusieurs éléments se manifestant souvent en même temps. D'abord, il y a ce son pénétrant, bien aidé par une basse à la fois profonde, craquetante et saturée, et par des guitares aux effets étranges, sans parler de l'instabilité de la voix. Ensuite, la musique de FACS a la particularité d'être intense et d'hypnotiser, rendant ainsi notre esprit perméable assez aisément si on la prend un tantinet au sérieux. Réglée au poil ryth-

miquement et sans grande exubérance, elle produit une sensation de lenteur et de langueur à la fois, comme si Brian Case tentait de se sortir de l'affliction qui le ronge. À moins qu'il ne s'agisse simplement de l'expression de ce mal-être ?

Et pourtant, tout n'est pas 100% noir dans Still life in decay. Quelques rares éclaircies apparaissent dans ce maelström, la plus évidente se trouvant dans «Still life», ce qui n'est pas étonnant si on s'en tient au titre. Il n'en reste pas moins que cet album brille justement par son obscurité, et par la force d'un style unique mêlant noise-rock, krautrock et post-punk venimeux. Si tu as aimé Disappears, jette toi vite sur ce dernier album de FACS, si ce n'est pas déjà fait.

■ Ted



AL'TARBA & SENBEÏ

ROGUE MONSTERS II

(Banzaï Lab)

Godzilla vs Superman. Quand deux énormes beatmakers français se retrouvent une nouvelle fois pour un projet commun, ça envoie toujours de l'épais, du lourd, du surabondant. Senbeï et Al'Tarba ressortent les machines pour Rogue monsters II, 4 ans après Rogue monsters, livré en 2019. En bons créateurs sonores, riches de leurs univers respectifs, japonisant pour Senbeï, atmosphères cinématographiques pour Al'Tarba, les deux gugusses t'emmènent dans un long voyage musical à travers 13 tracks. Un voyage, une épopée, tellement foisonnant et surprenant, qu'à côté Frodon et son anneau, il a fait un tour dans son jardin, ou que Luffy a fait un tour de pédalo. Ouvre tes oreilles et fais de la place, car ils vont te les farcir avec du premier choix.

Ça débute avec «King's head», comme un générique qui t'annonce le film. Bruits de sabres, de batailles, instrumentations lourdes et épiques, mélodie enfantine, atmosphère sombre, musique à cliffhanger. Le combo se présente, ça va partir. Morceau «Dum dum» purement abstract hip-hop, avec quelques vagues sombres sur lesquelles un sample léger et mélodique vient se poser. S'ensuit «Monsters» featuring Bekay, rappeur new-yorkais. Eminem a son «Godzilla», Al'Tarba et Senbeï ont leur «Monsters». On enchaîne avec «Wanna be bad», à la double ambiance gros drum'n'bass vs comptine k-pop. On va ensuite «Tourner la page», avec un hymne solaire, kawaiï au refrain chantant, accompagné

de sons joyeux... qui bascule soudain quand la page se tourne et le titre passe du clair à l'obscur, le vernis s'est écaillé, le soleil s'est éteint. Pour le morceau suivant, baptisé «Interlude part 2», on va le décrire en mots-clefs : batteur lutin (un ballutin ?), envie pressante, montée sur scène, forêt magique, qui finira en track punk-rock. Un rapport dans tout ça ? Eh bien oui, à écouter pour se marrer et pour se rappeler l'aussi bon «Interlude» du premier Rogue monsters. Et quitte à faire parler les guitares, s'ensuit «Back again», pur hardcore NY oldschool, Sick Of It All est passé dans le studio ? On relâche la pression avec la collaboration des Jamaïcains Bella Blair et Blackout Ja, pour un morceau évidemment reggae dub ; entre la voix douce de Bella Blair et le flow ragga et accrocheur de Blackout Ja. Rogue monsters II fait toujours dans la rencontre, qu'elle soit opposition ou duo, à l'image des gaziers aux manettes. Je pourrai continuer à décrire brièvement les cinq derniers titres, tant chacun mérite une attention particulière, mais il ne plait qu'à toi de continuer le voyage. Et puis, si je continue de tout décrire, ça ne va plus être une chronique, ça va être une saga. Je rajouterai quand même que pour la fin du LP, le rappeur français Swift Guad est aussi du voyage, il y aura des gros beats, des samples toujours surprenants, des sons venus de nulle part ou de l'autre côté du globe.

Une orgie de musique avec Al'Tarba et Senbeï et ce Rogue monsters II. Oui, ils sont monstrueux, monstrueux de talent.

■ Eric



GEINS'T NAÏT + SCANNER + L. PETITGAND

OLA

[Ici D'Ailleurs]

Issu de la collection «Mind Travel Series» du label Ici D'ailleurs, dédiée aux musiques ambient, néo-classique et industrielle, nous retrouvons un nouvel album de Geins't Naït & L. Petitgand, accompagné cette fois-ci de l'artiste sonore londonien Robin Rimbaud aka Scanner, pour un OLA qui ne nous a pas laissé indifférent. C'est peu de le dire. Leur univers atypique ne se savoure pas de la même manière que quasi 95% de toutes nos chroniques présentes dans nos magazines. C'est d'une traite que nous l'avons vécu, comme un film avec des scènes qui se succèdent dans lesquelles on s'immerge sans activité simultanée afin de vivre au mieux cette expérience mêlée d'électronique, d'ambient, avec des passages indus et des atmosphères sonores inspirées du space fantasy. Dit comme ça, cela pourrait presque rebuter, mais les trois visions des protagonistes se mêlent parfaitement bien et tiennent admirablement la route. Entre boucles hypnotiques (parfait pour la décontraction), ambient jonglant avec des sons plus ou moins futuristes et étranges, électronique minimaliste sortie tout droit des expérimentations des années 70, et titres intenses et sombres de drone, Geins't Naït + Scanner + L. Petitgand ont, ou vont, vraiment gâter les fans de musiques énigmatiques et aventureuses avec ce OLA.

■ Ted



THE REDSHIFT EMPIRE

NEW HORIZONS

[Redshift Records]

Comme il y avait déjà une bonne dizaine de Redshift, le groupe francilien auteur d'un premier album Duality en 2018 est devenu The Redshift Empire. Pourquoi viser petit quand on rêve en grand ? Après tout, on imagine assez bien le combo balancer ses songs dans un stade acquis à sa cause. Des riffs mélodieux, des distorsions un poil métalliques, quelques solos endiablés et une belle série de refrains accrocheurs, ils ont tout pour captiver les foules les plus larges et construire un empire. Si l'ensemble s'écoute avec une grande facilité, ce New horizons a les défauts de ses qualités, il est un peu trop lisse pour vraiment laisser sa marque (et tombe parfois dans le mielleux comme sur «A million suns» ou «No way back»), j'aurais préféré que le combo s'enflamme davantage et pousse au maximum les idées de «Ignition» ou «Rocket roll» pour qu'ils sentent davantage la sueur que l'eau de rose. Les titres aboutis comme «Asteroids» sont trop rares pour qu'on ait un très bon album mais leur présence nous oblige à surveiller de près le groupe qui en a encore sous le capot.

■ Oli



GIRLS IN HAWAII

LA VAPEUR, DIJON

L'OCCASION ÉTAIT TROP BELLE. DE PASSAGE DÉBUT DÉCEMBRE DANS LA RÉGION BOURGOGNE - FRANCHE-COMTÉ POUR UN ANNIVERSAIRE, VOTRE SERVITEUR EN A PROFITÉ POUR S'ARRÊTER À LA VAPEUR À DIJON POUR ASSISTER À UN CONCERT TRÈS SPÉCIAL : CELUI DES BELGES DE GIRLS IN HAWAÏ QUI FÊTAIENT LES 20 ANS DE LEUR PREMIER ALBUM, FROM HERE TO THERE, LORS D'UNE TOURNÉE DE 15 DATES DONT LES DEUX TIERS ÉTAIENT SOLD OUT. UN MOMENT INOUBLIABLE AVEC DES SURPRISES À LA CLÉ.



Arrivé tôt à La Vapeur, un lieu qui a bien changé depuis mon dernier arrêt (celui d'Archive en octobre 2006, qui d'ailleurs a effectué une résidence ici-même avant sa dernière tournée), j'ai eu le privilège de rencontrer Angélique, responsable communication super sympa et accueillante. J'ai pu échanger avec elle sur l'évolution de cette place culturelle incontournable dans la capitale des ducs de Bourgogne, sa programmation, évoquer aussi quelques vieux souvenirs et puis s'attarder sur l'étendue et l'aménagement du lieu qui a désormais un club, un nouveau bar, des espaces flamboyants dont un extérieur dans lequel il est possible de se restaurer. Une superficie plus large en somme avec une meilleure accessibilité pour recevoir davantage de monde, la

salle de concert est également passée de 743 à 1200 places avec un balcon de 90 sièges. Cette petite révolution pour les Dijonnais et Dijonnaises a été inaugurée en 2018. J'ai eu l'opportunité de découvrir lors de cette soirée inmanquable les agencements et travaux acoustiques de la salle principale, la qualité du son s'est révélée assez bluffante, qui plus est avec un groupe aussi mythique que Girls In Hawaii aimant occuper un spectre sonore plutôt large.

Le temps de trouver et de choper le frangin, accompagnés d'amies pour l'occasion, papoter autour d'un verre, qu'il est déjà l'heure d'aller à la rencontre de River Into Lake, la première partie qui n'est autre que le projet solo de Boris



Gronemberger, l'ex-batteur de Girls In Hawaii de 2012 à 2017, qui a contribué à faire vivre diverses formations ou artistes tels que François Breut, Chantal Acda, Blondy Brownie et Castus. Rien de mieux que de rester en famille pour célébrer les 20 ans du premier album des Belges. Boris s'est fait connaître sous le nom River Into Lake dès 2019 avec son album, Let the beast out. C'est armé de sa Fender Stratocaster et d'un ordinateur relié à un clavier qu'il nous balance aux oreilles sa pop à la fois charmeuse et synthétique, mais par-dessus tout joliment mélodieuse. Le gaillard se débrouille d'ailleurs pas mal au chant, un exercice pas toujours évident, surtout lorsqu'on est en solitaire. On se laisse facilement embarquer dans cet univers sonore hospitalier et bricolé, même si évidemment certaines chansons remportent plus de suffrages que d'autres. En effet, quelques passages du show font preuve d'une mollesse, sûrement assumée à 100% par son géniteur, qui a relevé une forme d'amertume de la part de plusieurs personnes autour de moi. Notez que River Into Lake a sorti un deuxième album, Rise and shine, le 23 février. Une bonne occasion d'aller à la rencontre de la musique de cet homme sensible au monde qui l'entoure.



Je ne prendrais pas, sans longue hésitation, les paris sur la question de savoir si toutes les personnes présentes ce soir à La Vapeur étaient nées lors de la sortie de *From here to there*, ou tout du moins avaient l'âge de prendre conscience et de vivre cet album à sa sortie tels que nous, les vieux, l'avons fait. Ce premier LP des Belges a été un succès (60 000 exemplaires vendus, le streaming n'existait pas à l'époque) et a séduit puis marqué toute une génération de fans de pop et de rock. Girls In Hawaii l'avait d'ailleurs célébré ici-même en 2004 (c'était leur 4ème passage à La Vapeur ce soir). Pas impossible qu'une partie de l'audience fût présente également à ce moment-là. La salle n'est pas comble mais c'est tout comme. On plonge donc 20 ans en arrière : le groupe arrive sur la même disposition scénique de l'époque, à savoir un ensemble de petits d'écrans dispersés derrière lui sur lesquels sont projetées des images diverses et variées de l'époque (routes, matières, explosions...), et débute la première partie du spectacle, soit la totalité de *From here to there*. La sensation est bizarre, comme si le temps ne s'était jamais écoulé. Néanmoins, les Belges sont devenus désormais des musiciens accomplis, et l'œuvre en live est bien plus captivante, pêchue et réussie que l'originale. L'énergie déployée par les membres en concert en est la

principale raison, mais il n'y a pas que ça. L'envie, peut-être, car Girls In Hawaii a souvent répété à l'audience sa joie de lui offrir ce moment spécial. Certaines chansons prennent même vie pour la première fois en spectacle, comme «Fontanelle» ou «The ship of the sea».

De bout en bout, on se rend compte progressivement que ce premier album a très bien vieilli, et reste l'un des (si ce n'est le) plus réussis de leur discographie. Une immersion temporelle mélancolique et mélodique portée par des morceaux inoubliables («9.00 Am», «Short song for a short mind», «Organeum»...). Difficile de ne pas avoir une pensée profonde pour Denis, le premier batteur du groupe et frère d'Antoine le chanteur, qui a tragiquement disparu en 2010. Avant la suite du spectacle et un premier rappel, Girls In Hawaii conclut avec «Joking about my life», la chanson cachée du disque qu'ils n'avaient plus interprété depuis 20 ans. Tout en montée progressive, cette pop song rampante finit par son entrain à élever notre niveau de frissons. Nous ne sommes pas au bout de nos surprises car sitôt fini de jouer *From here to there*, la formation vient s'installer devant la régie pour partager au milieu de la foule deux titres en acoustique, issus de l'EP *Misses*. Ce petit interlude avec «Words are in the woods» et «Misses» a apporté une autre



GIRLS IN HAWAII





forme de vertu au spectacle. Les Belges sont proches de leur public, ils l'ont prouvé une nouvelle fois. Sans parler de la communication régulière qui se forme souvent entre les titres où humour, souvenirs, et autres anecdotes prennent une part non négligeable aux festivités.

Girls In Hawaii est actuellement en train de préparer un disque et souhaitait partager aux Dijonnais deux de leur nouveaux morceaux : «Goddess» et «I.H.R.N.», deux ballades merveilleusement maussades et gracieuses. C'est à nouveau un beau cadeau que nous livre le quintette, tout comme l'hymne pop «Indifférence» de l'album Nocturne et «This farm will end up in fire», l'un de mes morceaux préférés du groupe, qui a mis tout le monde d'accord. Après plus d'un heure trente de show, les Belges donnent leurs dernières forces dans un vigoureux «Rorschach» calibré pour la danse, histoire de finir en beauté. Ce concert restera gravé dans nos mémoires et celle de La Vapeur, le groupe finira par retrouver ses fans dans son hall afin de papoter en buvant une bière et de vendre notamment des goodies (dont une écharpe spéciale 20 ans de From here to there) et des vinyles dont 001, leur album de démo réédité pour l'occasion.

**Merci à Angélique et Alexandre de La Vapeur.
Coucou à Max, Nono et Léa.**

Setlist : 9.00 AM / Short song for a short mind / Time to forgive the winter / Casper / Found in the ground / The ship on the sea / The fog / Fontanelle / Flavor /Organeum /Bees & butterflies / Catwalk / Joking about my life /// Words are in the woods (acoustique) / Misses (acoustique) /// Goddess (Nouveau morceau) / I.H.R.N. (Nouveau morceau) / Indifference / This Farm Will End Up in Fire / Rorschach

■ Ted
Photos : Ted



LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL

BREATH

(Klonosphere)

Habitué à faire des titres en acoustique (comme des reprises) pour passer le temps (entre deux albums) ou pour des projets qui les bousculent un peu (tribute album, concerts spéciaux), Los Disidentes Del Sucio Motel ont cette fois-ci formalisé leur attrait vers l'unplugged avec un EP incroyablement abouti qui va autant ravir que surprendre leurs fans.

Le groupe ne nous offre que 5 titres, mais comme ils peuvent s'écouter à l'infini sans voir poindre la moindre ombre de lassitude (c'est l'album que j'ai le plus écouté ces trois derniers mois), je ne vais pas me plaindre de ce format «court», d'autant que chaque pièce fourmille d'arrangements et de sonorités que l'on ne perçoit pas forcément lors de la première dizaine d'écoute... Tous les titres sont issus de la discographie des Strasbourgeois mais trois sont plus «reconnaisables» car plus récents, «The plague», «Horizon» et «Blood-planet child» sont parus sur Polaris, dernier album en date, et leurs refrains font remonter quelques souvenirs car dans l'ensemble, c'est comme si les 5 morceaux étaient complètement nouveaux. Pour deux d'entre eux, c'est en effet le cas pour moi car je ne connaissais pas encore Los Disidentes Del Sucio Motel à la sortie de From the motion picture, leur premier LP qui abrite une version bien plus saturée de «From 66 to 51» (merci au LDDSM Bandcamp

pour permettre de tout écouter aussi facilement, même avec 14 ans de retard) et je n'avais que survolé Arcane (où l'on trouve «Z» sans son sample où les zombies se manifestent). Ces deux «vieux» titres réarrangés viennent se marier parfaitement aux trois autres pour former un ensemble particulièrement homogène. Il faut dire que le son des guitares est délicieux, que le chant est d'une belle douceur et que la rythmique réussit à assurer tout en restant discrète. Si le combo a déjà déclaré ouvertement son amour pour Pink Floyd (en reprenant un peu trop sagement selon moi «Welcome to the machine»), les influences de David Gilmour sont rappelées sur «Z» avec quelques notes électrisées (un enregistrement acoustique n'est pas unplugged !), avec une distorsion qui pourrait se retrouver sur Wish you were here (mon album préféré). Au passage, on peut aussi penser que le titre de l'EP fait écho (ahah) au «Breathe» de The dark side of the moon. Et si un solo ne t'émeut pas suffisamment, laisse-toi fondre par les cordes qui habillent «The plague», le jeu des chants comme les pressions sur les touches d'un piano sur «Horizon» (absolument sublime), les déferlantes de «Blood-planet child» ou la frénésie du final de «From 66 to 51».

Réorchestrations magistrales, inspirations délicieuses, son d'une pureté phénoménale, si les Los Disidentes Del Sucio Motel pensaient sortir un simple EP «récréatif», ils ont, de fait, édité un chef d'œuvre. Et comme si la musique ne suffisait pas, ils ont pioché leurs plus belles photos de vacances pour l'imager rendant l'objet physique simplement indispensable.

■ Oli



YOCTO

ZEPTA SUPERNOVA

(Duprince / Requiem Pour Un Twister)

Yocto, c'est une micro-unité de mesure, mais c'est également un super groupe de Montréal au Québec dont des membres sont issus d'I.D.A.L.G., une formation actuellement en sommeil. À l'origine, Yocto ne devait être qu'une sorte de récréation temporaire à côté d'I.D.A.L.G., mais le COVID est passé par là. Jean-Michel Coutu (guitare) et Yuki Berthiaume-Tremblay (chant), les têtes pensantes de ce projet, ont pris le temps de bichonner leurs nouvelles compositions pop/post-punk/rock psyché/art rock/new wave (rayer la ou les mentions inutiles) et pris la décision de faire tapis sur un nouveau groupe au détriment du background (2 EPs puis un excellent Post dynastie sorti en 2015 chez Teenage Menopause Records) et de la notoriété de l'autre. Parfois, cela ne fait pas de mal de rebondir sur de nouvelles bases avec des musiciens différents (Emmanuel Éthier de Chocolat et Corridor à la basse, Félix-Antoine Coutu à la batterie et Carl Matthieu Neher au v-orgue). La preuve en est avec ce premier album répondant au nom de Zepta supernova.

En exactement 26 minutes, qui passent à une vitesse grand V, le quintette nous ouvre un univers rétro, grosso modo à cheval entre les 70s et les 80s, dont le son aéré est prisonnier dans un écrin de réverbération lui conférant un charme fou. Et je ne dis pas ça uniquement parce que j'aime la voix très sensuelle et suave de Yuki, qui aime par moments s'exprimer par saccades («Orbital al-

catraz»). Il est honnêtement difficile de trouver des failles à Yocto tant ils sont capables de digérer leurs influences pour proposer un style singulier. Parfois même, on sourit lorsque le quintette sème sur certains passages des petits détails par-ci, par-là qui me font penser à un groupe en particulier. Prenez «Dactylo», premier morceau du disque, on ne peut s'empêcher de penser à Lio qui chanterait sur les premiers albums de Devo. Écoutez «Hagio agio», on se croirait sur un album de The Police, la signature rythmique de Stewart Copeland assurément. Chaque instant de Zepta supernova peut rappeler un rythme, un son, ou un mouvement de Talking Heads, Poly-rock, Siouxsie And The Banshees ou les Italiens de Krisma, pour ne citer qu'eux.

C'est cette capacité à produire une musique simple (tout est relatif), efficace et directe qui, parvient à captiver notre attention, même quand les morceaux ne sont pas forcément hospitaliers. Je pense plus particulièrement aux deux «processions» vers la fin, un rituel qui finit en révolution cosmique. Yocto est pas pire en termes de musique psychédélique ! À force d'avoir notre attention accaparée par cette succession d'excellents titres, j'en ai presque oublié le concept du disque, parce qu'il y en a un : dans Zepta supernova, la formation québécoise malmène un antagoniste, mégalomane et obsédé par ses vices, afin que son étoile devienne une supernova. Ils ne manquent vraiment pas d'idées nos cousins d'outre-Atlantique, et on les remercie encore une fois pour tout ce qu'ils nous apportent en matière de rock et assimilés (Duchess Says, Vulgaires Machins, Malajube, Grimskunk, Atsuko Chiba, Monogrenade, Tonne de Briques, Your Favorite Enemies, PyPy et Fuck Toute, pour ne citer qu'eux, la liste étant beaucoup trop longue...).

■ Ted



SCREAMIN' JAY HAWKINS

AT HOME WITH SCREAMIN' JAY HAWKINS

(Primitiv' Sounds)

Originaire des États-Unis, Screamin' Jay Hawkins est aujourd'hui considéré comme un génie du rhythm and blues. Il a la particularité d'apporter dans sa musique et ses shows un genre loufoque posant les bases du shock rock. Incompris voire censuré dans son pays, il a rencontré le succès à l'étranger. Le disquaire indépendant La Face Cachée et le label Primitiv' Sounds proposent de (re)découvrir son premier album.

Ce disque permet d'aborder les influences dans lesquelles Screamin' Jay Hawkins a puisé l'essence de sa musique. Sur 12 titres interprétés, 9 sont des reprises. «Oranged colored sky» fait ressortir l'importance du jazz vocal dans sa musique. D'ailleurs, cette version met déjà en évidence une voix puissante et hors du commun. Le tempo est plus rapide qu'à l'origine et le titre est agrémenté de quelques cris ajoutant une note sauvage. «Temptation» évoque l'influence des crooners américains comme Bing Crosby, tandis que les chœurs d'«I love paris» nous transportent dans une boule à neige. Le chant complètement habité domine chaque titre. Il devient parfois un scat un peu fou ou se transforme en cri animal. «Swing low, sweet chariot» revient sur un chant traditionnel de negro spiritual avec un jeu de réponse entre le chant principal et les chœurs typiques des origines du gospel. Sur «Ol'man river», SJH montre sa capacité à travailler le relief d'un titre. Dans un premier temps, il lui donne des allures de ballades séductrices

avant de repartir dans un jazz plus mouvementé. «If you are but a dream» voit de belles envolées lyriques sur un fond de jazz tranquille. La reprise de «Take me back to my boots and saddle» a sans doute influencé des artistes comme Ray Charles quelques années plus tard. C'est en effet du pur rhythm and blues qui transpire de ce titre. «Deep purple» n'a aucun espèce de lien avec le célèbre groupe de hard rock britannique. En réalité, c'est à nouveau les influences du jazz vocal qui ressortent ici. Bien sûr, Screamin' Jay Hawkins rend hommage en creusant l'intention, en poussant la passion. Sous la patte de l'artiste, «You made me love you (i didn't want to do it)» passe de l'esquisse à l'œuvre. Tout prend une autre dimension dans ses interprétations.

L'opus nous permet également de revenir sur son titre le plus connu : «I put a spell on you». Parfois censurée, la chanson aura donné lieu à des représentations épiques. Le chanteur devenait homme de théâtre en se transformant en sorcier avec cape, fumées et tête de mort à l'appui. Jouant une partition superbe, les saxophones sont mis en lumière. Toutes les capacités vocales du chanteur explosent dans ce titre où il semble posséder de bout en bout. Dans les années 60, il y avait sans doute de quoi faire peur à plus d'une personne. Une flopée d'artistes reprennent cette composition. Sans que la liste soit exhaustive, on peut citer Nina Simone (1965), Marilyn Manson (1995) et Dionysos (2003). Ressemblant à s'y tromper au titre phare de l'artiste, «Honk hong» a la particularité d'avoir un chant complètement fou. L'utilisation du scat est dominante. Elle est de temps à autre envahie par ce qui ressemble à des imitations d'accent asiatique. Bien que l'instrumentale propose à nouveau une belle composition, le chant est complètement hors cadre pour son époque (et encore un peu aujourd'hui). Troisième et dernière composition proposée, «Yellow coat» balance grave et peu enflammer la piste de danse. Nous ne sommes plus très loin du rock.

Son excentricité aura fait sans doute passer cet artiste au second plan à son époque. Lui-même aura mis parfois sa carrière en parenthèse. Aujourd'hui, c'est une opportunité superbe de revenir sur ses débuts. Les reprises viennent comme des témoins de la culture musicale de quelques décennies. L'album illustre également les influences créatives d'un musicien qui aura largement inspiré le monde du rock. Jetez une oreille, vous n'en sortirez plus.

■ Julien



LYSISTRATA

VEIL

[Vicious Circle]

Après Eric, Guillaume Circus et JC Forestier, c'est à mon humble personne qu'il revient de se pencher sur la nouvelle production de Lysistrata pour le W-Fenec mag. Dire que tout le monde aime le groupe au sein de la rédac' semble une évidence. Tout comme écrire que la nouvelle prod du trio de Saintes est redoutablement réussie !

Troisième album de la formation (toujours chez l'excellent label Vicious Circle) et pensé dès les événements sanitaires de ce début de décennie (presque un bail, en quelque sorte), Veil est une œuvre sonore pantagruélique qui nécessite une certaine attention pour profiter de tous ses secrets. Et le cœur bien accroché aussi, tant le groupe explore et imbrique avec brio et sans condescendance des univers musicaux divers et variés pour façonner une musique d'une violence émotionnelle et d'un raffinement rare. Naviguant sans chavirer dans les eaux troubles de la noise déstructurée («Rise up» au final hypnotique, «Trouble don't last») et menant sa barque avec vigueur et volupté dans les vagues turbulentes de l'indie post-hardcore («Acid to the burn» rappelant les belles heures d'At The Drive-In, «Artifice»), Lysistrata ne change pas de cap quand il s'agit d'expérimenter, construire, assembler et faire voler en éclats les cases dans lesquelles on pourrait classer sa musique. L'un des points communs de toutes ces missives (dix au total) réside dans l'intelligence et la fraîcheur des compositions, sans oublier une exécution

impeccable. L'apport d'un producteur extérieur (une première pour le groupe) en la personne de Ben Greenberg (Metz, Beach Fossils) n'est peut-être pas étranger à tout ce remue-ménage savamment orchestré et brillamment torturé, mais il est indéniable que les trois Lysistrata maîtrisent la noise et les tubes («Feel the shine» va faire un carton, croyez-moi).

Sans brouiller les pistes (même si le morceau acoustique ouvrant le disque peut sembler surprenant) et doté d'un indéniable talent (qui ne date pas d'aujourd'hui), on ne peut que constater que Lysistrata est dans une forme olympique (les musiciens ont choisi la bonne année, on dirait !), et que la tournée qui s'annonce va être chaude bouillante.

■ Gui de Champi



INA-ICH

UNE VOIX

(Inh-Ich Prod / Kuroneko)

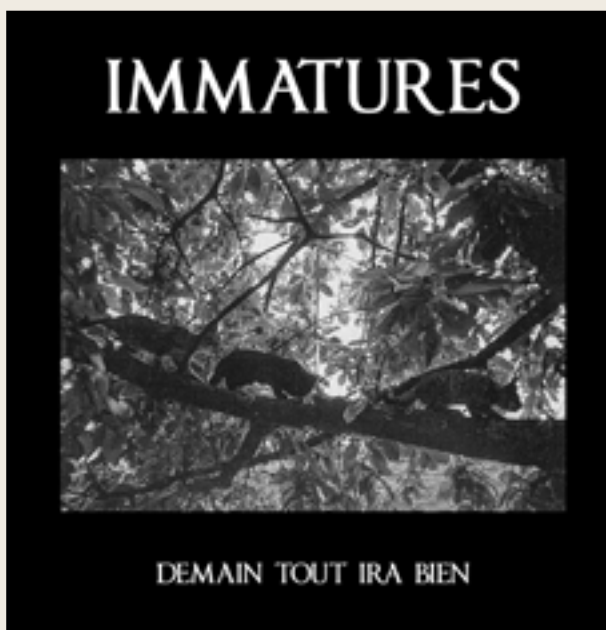
Ina-Ich n'est pas une nouvelle venue sur la scène française. Il aura fallu néanmoins une longue maturation pour accoucher de ce superbe quatrième album. Retour arrière, 2007, un album éponyme vient bousculer le monde du rock français. Une femme derrière le micro, bâillonnée et ensanglantée sur la pochette. 17 ans plus tard, c'est une pochette sobre en noir et blanc du duo qui vient annoncer le 4ème album. Conçu avant la pandémie, le façonnage de cet opus aura pris près de quatre ans. De «The voice» à une Une voix, Ina-Ich a su faire son bout de chemin. Celle qui nous a fait aimer la saison 2018 du télécrochet a su, tel un artisan, trouver sa voie/voix sur cet album qui trouve une place toute particulière dans sa discographie.

C'est bien Une voix que nous découvrons sur ce disque, un disque à l'ADN rock mais sans guitare, Aurélien à la batterie (mais également à la réalisation et aux arrangements) et Kim-Thuy aux claviers et chant. Ils ne sont que deux, mais le duo a une énorme puissance de frappe et n'a rien perdu de son mordant tant dans la composition que dans les textes. Néanmoins, la voix est désormais plus mise en avant rendant encore plus hommage aux textes. Le premier titre «Serpent» fait appel à une rythmique presque chamanique pour nous emporter. «Arrière, vipère perverse, narcissique reptile» ; le ton est donné, Ina-Ich ne fera pas dans la demi-mesure et dénonce les manipulateurs dans une chanson extrêmement

syncopée qui met tout de suite dans l'ambiance. Le second titre, «A temps», ressemble plus à une course folle, les mélodies sont plus présentes, notamment sur la fin du titre qui laisse l'auditeur en apesanteur. Mais Ina-Ich ne nous laisse pas de répit. Avec une reprise de volée et des accords de piano rythmés, décuplés par la batterie c'est au tour de «ZOMBii» de venir happer l'auditeur tout en dénonçant les smombies ou les zombies du smartphone. Le mix de Rémi Barbot rend hommage à tous les instruments et à la voix qui encore une fois est plus mise en avant. La bio nous guide pour gagner des points au Scrabble avec le terme «anacyclique (un type d'anagrammes qui désignent les mots qui fonctionnent par couple où l'un est strictement l'inverse de l'ordre des lettres de l'autre) du titre «CROP» soit «porc». Un titre extrêmement engagé post #metoo où la victime fait sa propre justice. Ce titre est extrêmement efficace et a été éprouvé sur le plateau d'«Adieu la mélancolie» avant même la sortie de l'album et avant d'être jouée dans le cadre d'une setlist traditionnelle.

Le duo distille avec intelligence des chansons rentre-dedans alternées par d'autres plus douces musicalement, sans que les thèmes abordés ne perdent en intensité. Ina-Ich évolue avec les années, se développe, se consolide, se transforme sans se dénaturer et c'est ce qui rend cet album essentiel.

■ JC



IMMATURES

DEMAIN TOUT IRA BIEN

(Guerilla Asso/Diskrete Music)

Demain tout ira bien ? Vaste programme, même si le Docteur ès Procrastination que je suis ne peut qu'adhérer à cette maxime, plus réjouissante qu'un «Demain il pleut» (clin d'œil). Bon, ça fait plusieurs demains que je dois m'atteler à cette chronique du groupe picard, let's go, aujourd'hui tout ira bien. Les Immatures, bien que légèrement plus enjoués qu'en 2019 (et l'album Autodestruction), n'ont pour autant pas versé dans un optimiste béat. À la fois maladroits (pas le groupe), fragiles (toujours pas le groupe), touchants, ils méritent à nouveau l'étiquette auto-revendiquée de «punk rock triste» qui leur sied bien. Pas certain en revanche que le nom du groupe soit toujours adéquat, car quand bien même ce serait cliché de le dire, oui, ils ont pris en maturité. Que ce soit au niveau du son (merci Rom Tomcat), de la qualité et de l'efficacité des morceaux, avec certains refrains qui restent en tête, des textes plus chiadés... Demain tout ira bien est sans conteste leur disque le plus abouti, convoquant à la fois l'emo indie punk US moderne (le label Run For Cover par exemple), leurs tontons du Sud Charly Fiasco (comme sur «Jardincourt [Gardincourt]»)... et Miossec ! Oui oui ! Par contre les gars, vous n'allez pas pouvoir vous cacher ad vitam æternam derrière le noir du désespoir. Entre les Verts de Sainté et les Sang et Or du RC Lens, il va falloir choisir !

■ Guillaume Circus



L'OEUFRAIDE

AU SAUT DU NID

(Virtua Kollektiv)

Il y a des lubies plus prégnantes que d'autres. Pour le Fred qui se cache derrière L'Oeuf Raide, cela fait presque un quart de siècle qu'entre la poule et l'œuf, il a choisi ce dernier comme sujet de thèse et de digression musicale. Et avec ce nouvel et dixième album, il remet ses œufs sur le plat. 14 titres instrumentaux qui varient entre electro et trip-hop. Pas de featuring vocaux, pas non plus de samples de caquètement de poule ou de chant du coq, L'Oeuf Raide a beau s'amuser à remplir son univers de cet embryon ovoïde, la musique qu'il propose est empreinte de douceur, de cool, de swing, de jazz. Les sonorités sont tantôt électroniques, tantôt traditionnelles, mais globalement douces et entraînant. Après avoir édité quelques albums chez Jarring Effects, L'Oeuf Raide a changé de boutique, il est passé chez Virtua Kollektiv. Mais il n'a rien perdu de son talent, à savoir monter les œufs en une mayonnaise sonore, agréable et délicate. Car pour faire de la bonne électro, c'est comme une mayonnaise, il ne suffit pas d'avoir les ustensiles et des ingrédients, il faut le savoir-faire. Et à ce niveau, L'Oeuf Raide sait y faire.

■ Eric



CHAFOUIN

TROIS, QUATRE

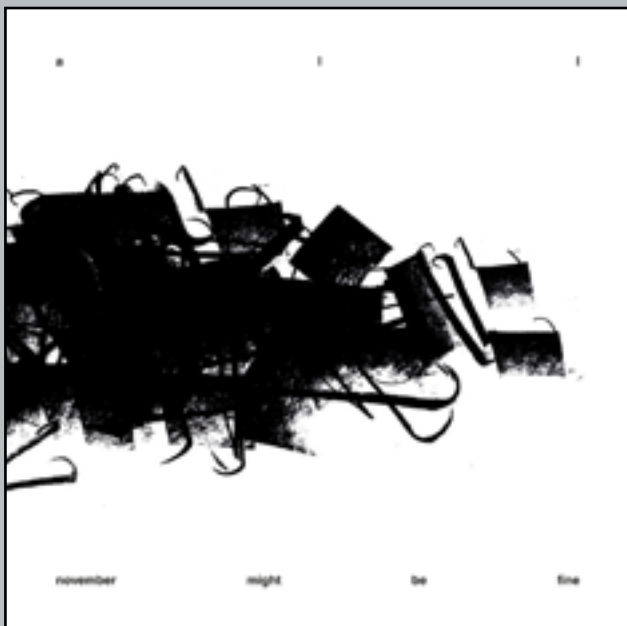
[Araki Records / Epicericords / Hidden Bay Records...]

Chez les musiciens, il y a deux écoles pour lancer un morceau binaire : le fameux «1, 2, 3, 4» qu'adore nous rappeler Gui de Champi dans ses chroniques pour signifier que le morceau va envoyer de la sauvagerie punk, et le «3, 4», une manière de gagner du temps qu'utiliserait, d'après le titre de son dernier album, les Brestoï de Chafouin. En vérité, je n'en sais rien, et on s'en fout un peu. Je cherchais juste un moyen de bien débiter cet article, je suis un peu déçu de moi là. Puis, entre temps, mon cerveau vient de buguer sur l'article défini «les» que je viens d'utiliser pour qualifier Chafouin. La première fois que j'ai entendu parlé/vu ce groupe, il s'agissait d'une sorte d'homme-orchestre derrière une batterie qui grattouillait sa guitare et s'amusait à faire des boucles avec ses machines. C'était à La Ferme Électrique, en 2017, et je me souviens que le type était un peu une attraction ce jour-là. La question c'est : s'agit-il du même projet ? Ce type, en a-t'il eu marre de se faire comparer à Rémy Bricka, bien qu'il n'ait pas le même costume ? Alors, pour W-Fenec Magazine, j'ai mené mon enquête sur le terrain lors d'une soirée En Veux-Tu ? En V'là ! à Paris. Il y a de sacrés spécialistes en matière de groupes chelous dans ce terrier. Mais j'étais circonspect à l'idée de trouver rapidement ma réponse, puisque c'était un événement un peu metal déglingo avec Ni et Odd Fiction, mais une personne bien attentionnée qui attendait pour pisser m'a répondu ceci, tout

en se retenant : «Les Brestoï ? Oui, c'est bien le même groupe. De rien».

Incroyable, cette manière de duper le monde. Même le clip d'«Ex choco» - au passage, excellent titre de ce Trois, quatre - est une escroquerie. Je vous raconte ça fissa : les gars ont utilisé un live de Rage Against The Machine en l'intitulant «Chafouin - Cover by Rage Against The Machine». Du pur génie ! Attendez, vous en voulez une autre ? OK, les gars martèlent «C'est déjà, c'est déjà la fin, c'est déjà la fin... du monde» alors qu'on est seulement au quatrième morceau... Vous ne pouvez pas attendre logiquement l'épilogue de votre œuvre avant de nous balancer ça à la tronche ? Et s'il n'y avait que ça. Bref, je vais leur pardonner et reprendre un peu mon sérieux, car en tout honnêteté, ce Trois, quatre est tout bonnement une réussite, que dis-je, une tuerie ! Tu l'auras compris, Chafouin est... chafouin. Quand tu tombes sur ce genre d'énergumènes, il ne faut pas s'attendre à une musique aux contours soigneusement délimités. Le rock des Brestoï nous emmène aux quatre coins de la carte des styles : noise, math-rock, pop, post-hardcore, minimalisme, progressif, post-rock, krautrock, electro... C'est simple, ils prennent tout ce qu'ils peuvent en matière d'influences pour en faire une décoction unique qui balance le chaud et le froid, agite les sens en permanence, inspire la joie et la tristesse à la fois. Mais toujours avec un humour débordant comme ce «Pitch de rêve» sur lequel une voix pitchée en aigu, façon ballon d'hélium, chante sur une mélodie qui pourrait être un générique d'un dessin animé du Club Dorothée. Ou cette ligne de basse répétitive sur «Ligne de basse». Je ne vous en dirai pas plus pour aujourd'hui, car Trois, quatre doit être écouté pour vivre pleinement l'univers passionnant, dément et culotté de ces Brestoï vraiment pas comme les autres.

■ Ted



NOVEMBER MIGHT BE FINE

ALL

(Autoproduction)

10 ans après sa première sortie, November Might Be Fine continue son tour d'horizon des formats, ayant déjà sorti EP, LP, live, split, ils livrent All, un double album qui nous donne plus qu'un aperçu de leurs talents. Indépendant et autoproduit, le trio polonais arrive jusqu'à chez moi via leur attaché de presse chez Heavision et je ne te cache pas qu'il te sera difficile de dégoter la version physique de cet opus, pressé uniquement à 300 exemplaires. Il te reste Bandcamp pour les découvrir et si, comme moi, tu succombes soit à leur post rock, soit à leur post-hardcore (un disque pour chacun des styles), je t'encourage à les contacter pour voir s'ils peuvent en envoyer en France.

Deux albums pour ce tout, mais juste quelques mots pour les titres des plages et un partage assez manichéen de leurs compositions, le blanc pour le disque I et son rock instrumental enlevé, le noir pour le disque II et ses invités venus pousser quelques obscures vocalises pour donner un aspect post-metal encore plus corrosif au trio. Sample d'une discussion autour de la musique, envolées de riffs distordus, notes cristallines sur une rythmique adoucie, il ne faut que quelques mesures à «Hope» pour nous plonger dans une ambiance qui ravit tous les amateurs de post-rock. Les variations rythmiques comme la tonalité renvoient à Mogwai ou Explosions In

The Sky et si le premier titre est relativement court, «Dream» laisse apparaître une construction plus prog et quelques gimmicks viennent nous ensorceler. Les deux dernières pièces dépassent la douzaine de minutes, c'est donc un voyage (un aller et un retour ?) qui s'offre à nous avec ses embûches (quelques coups de médiateur) et ses routines (un rythme, une mélodie entêtante), les deux sont intéressants, mais j'ai une petite préférence pour «All» et ses reliefs plus prononcés. Cette première exploration vaut largement le détour mais nous s'en sommes qu'à la moitié de All dont on découvre ensuite la face sombre. Le chant est plutôt clair sur «Grief», mais les quelques cris venus de loin apportent une atmosphère particulièrement tendue et contrastent avec la musique plutôt tranquille et douce, clairement, on n'est pas à l'aise avec ce morceau et c'est évidemment l'effet recherché. À ce genre d'interventions, «None» ajoute quelques paroles déclamées dans un registre plus mystique/ésotérique, la basse et la guitare s'excitent davantage, le ton se durcit, on voit ainsi naître le post-hardcore sur la deuxième partie de «None». En grande partie instrumentale, «Truth» étire là encore le spectre avec une sonorité plus métallique et un double chant (sur la partie finale) qui vient mettre tout le monde d'accord, mieux vaut se laisser emporter que de vouloir combattre ces gars-là. Mais comme November Might Be Fine n'est pas un groupe de brutes, ils terminent avec une réécriture des textes de «Hoppípolla» de Sigur Rós puisque l'anglais est plus accessible que l'islandais, «Love» est une déclaration d'amour sans heurt, toute en douceur.

NMBF : Kocham cie.

■ Oli



KARRAS

IL Y A ENVIRON 14 HEURES DE VOL ENTRE TOKYO ET PARIS, ÇA LAISSE UN PEU DE TEMPS... DIEGO, BASSISTE ET CHANTEUR, ET ÉTIENNE, BATTEUR, EN PRENNENT POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL ALBUM, LEUR CLIP, LEUR PASSION POUR LES ENFANTS POSSÉDÉS, LA SIGNATURE SUR UN LABEL AMÉRICAIN ET DONC CES QUELQUES CONCERTS DONNÉS AU JAPON.

Cela fait maintenant quelques mois que l'album est sorti, les retours ont l'air plutôt positifs, non ?

Étienne : Les retours sont au top, j'ai l'impression que l'album est très apprécié.

Diego : Oui, les retours sont super positifs.

La première chose qu'on nous a dit était que l'album était plus compact, plus urgent et plus agressif que *None more heretic*, notre premier album.

En effet, l'album semble à la fois plus lourd,



plus rapide, plus sauvage... Vous vous étiez contents sur le premier ?

D : La différence entre les deux albums est que None more heretic a été composé à deux, Étienne et moi, alors que We poison the young a été composé à trois avec l'arrivée de Yann à la guitare. On a composé 4 morceaux chacun cette fois-ci. Yann a des compos vraiment brutales, ce qui a, mathématiquement, durci le propos. Même si le résultat est compact, on a vraiment trois styles de compositions différents. La chose qui nous importe le plus est d'essayer de retoucher au minimum la première mouture du morceau pour garder ce côté primaire et sauvage que tu peux ressentir sur l'album.

E : Je pense que c'est une évolution naturelle pour un groupe extrême de repousser encore

ses limites, notamment sur les premiers albums. None more heretic est un excellent album, mais on sentait qu'on pouvait aller plus loin sur ce deuxième disque, pour que Karras soit encore plus intense et frénétique.

Vous avez eu des critiques «négatives» ?

D : On n'en a pas eu, ou du moins ça n'est pas venu jusqu'à nos oreilles. Je pense que ceux qui aiment Karras nous le font savoir aux concerts ou sur les réseaux sociaux, et ceux qui n'aiment pas passent leur chemin sans commenter, ce qui est très bien. J'aime bien l'idée de commenter les choses quand on aime et ne pas le faire dans le cas contraire, ça évite les dramas, les haters et les bad buzz infernaux.

Vous avez connu des projets qui n'ont pas duré, à quel moment on se dit que celui-là va tenir le coup ?

D : Tu ne peux pas vraiment savoir à l'avance. Un groupe est comme un couple et comme dans tous les couples, l'harmonie et la cohésion sont mises à rude épreuve, il faut les entretenir. Avec le temps et l'expérience, tu apprends à écouter les autres et faire des compromis tout en te faisant respecter artistiquement. Si tu veux que ton groupe soit solide et qu'il tienne le coup, il faut entretenir tout ça et penser collectivement. Du moins, c'est mon point de vue.

E : La première fois qu'on a joué ensemble Diego et moi, on a tout de suite senti qu'on tenait quelque chose. Comme une évidence. Quand tu ressens ça musicalement, tu sais que ça va aboutir à quelque chose de sérieux et de solide.

On vous perçoit désormais bien plus comme un groupe, ça fait du bien de sortir de l'ombre de Mass Hysteria ou Aqme ?

D : Quand j'ai rencontré Étienne, en 2017 il me semble, on voulait juste faire du death metal ensemble. On a trouvé Karras comme nom de projet, et quand Yann est arrivé, c'est à ce moment là qu'on a senti que le groupe était vraiment au complet. Étant dans des styles complètement différents de Karras, je n'ai personnellement jamais ressenti d'ombre sur nous, mais si tu le penses et que les gens le ressentent, c'est que l'on nous considère comme un vrai groupe et c'est très cool.

E : J'ai vraiment pas l'impression que l'ombre de nos autres groupes, passés ou présents, soit quelque chose de gênant pour Karras. C'est peut-être même le contraire d'ailleurs. Le public français sait que nous sommes en quelque sorte des vétérans de la scène désormais, et que tout ce que nous faisons est motivé par une passion profonde et sincère pour la musique que nous pratiquons. Et ça se ressent dans nos disques je crois, tu peux pas tricher quand tu fais ce genre de musique et que tu l'as dans la peau.

Vous avez choisi «Roland Doe» parmi les titres à mettre en avant, c'est mon préféré de l'album, quels sont les critères pour bénéfici-

er d'un clip ?

D : Le premier critère est d'être d'accord tous les trois sur le choix du morceau, c'est une question de feeling et on le sentait bien. De plus, j'avais déjà l'idée de tourner le clip dans les catacombes parisiennes et ce choix du morceau m'a donné l'idée d'y faire jouer un ado qui incarne Roland Doe, personnage central de l'histoire racontée dans l'album.

E : Yann était à fond sur le titre «Roland Doe» pour le choix du premier single, il adore ce morceau depuis le début, alors on n'avait pas vraiment de bonne raison de choisir un autre titre [rires] !

Est-ce que ce choix se fait juste à trois ou vous demandez l'avis du label, des amis...

D : Le label nous donne son avis, mais nous laisse libre de nos choix. Quant aux amis, on ne leur demandera jamais, on n'aurait pas encore trouvé de terrain d'entente et toujours rien sorti [rires]

Se mettre dans la peau d'un enfant possédé par le démon, c'est facile ?

D : C'est un combat de tous les jours.

On connaît les films mais peu la réalité qui les a inspirés, vous avez fait des recherches sur le sujet ?

D : Pour We poison the young, je suis revenu à la genèse. L'Exorciste-le film a été inspiré par L'Exorciste-le livre qui lui a été inspiré par un fait divers. Je me suis donc intéressé à ces deux derniers et j'ai découvert l'histoire situé à la fin des années 40 dans le Maryland aux États-Unis de ce jeune adolescent du nom de Robbie Mannheim rebaptisé Roland Doe par l'église pour protéger l'anonymat de sa famille. Cet ado supposé possédé a subi les premières séances d'exorcisme reconnues par l'église luthérienne. Je trouvais l'histoire hyper intéressante et j'ai donc écrit une fiction inspirée de ce fait divers que tu peux lire au travers des paroles.

Vous n'avez pas peur d'être enfermés dans ce «genre» ?

D : À partir du moment où l'on reste sur ce credo de la fiction inspirée de faits divers, tu peux faire ce que tu veux, il n'y a aucune



limite. Je sais déjà quel fait divers va inspirer les textes du troisième album, un truc fou qui s'est passé dans la région où je suis né. Il y est toujours question de possession, mais dans un contexte et un univers complètement différents. Karras n'aura jamais assez d'album pour faire le tour du sujet [rires].

E : Je crois qu'on ne s'impose aucune limite à ce niveau-là. Le sujet est assez vaste pour qu'on ne se sente pas enfermés, et puis si ça arrive un jour, on n'hésitera pas à faire évoluer nos thématiques si on en ressent le besoin.

Vous êtes désormais chez M-Theory Audio, comment on arrive sur un label américain ?

D : J'ai envoyé la maquette de We poison the young à une cinquantaine de labels plus ou moins gros, j'ai pris le temps d'écouter les rosters de chacun et de leur envoyer un message personnel. M-Theory Audio m'a écrit un message enthousiaste et intéressé en retour. Je ne les connaissais pas beaucoup mis à part qu'ils avaient Sworn Enemy, Shadow Fall et God Forbid dans leur roster. J'ai pris le temps d'échanger pas mal d'e-mails avec Marco Barbieri, le boss pour les connaître plus. Il m'a appris qu'il avait commencé chez Metal Blade dans les années 90' puis avait monté Century Media US quand les Allemands ont voulu s'implanter aux USA dans les 2000 donc c'était

du sérieux. Après une courte pause, il a monté son propre label, M-Theory Audio avec forcément moins de moyens mais avec toute son expérience et en ne signant que ses coups de cœur. J'en ai parlé aux gars, on a fait une visio tous ensemble, ça s'est super bien passé et on a dit «go».

Des dates aux USA, c'est du domaine du possible ou il faut s'organiser des vacances avec des sets dans des clubs ?

D : Avec notre label, on a déjà un bout d'orteil la-bas puisqu'on y est distribué donc tout est possible, mais c'est encore trop tôt je pense. Il faut du temps avant que ton nom circule et que les gens s'intéressent à ton groupe mais j'y crois, je sais qu'on le fera... Pour l'instant, on se concentre sur la France pour se développer encore plus ici, une escale au Japon puis pourquoi pas l'Europe, pourquoi pas les États-Unis et le reste du monde. Je ne nous mets aucune frontière.

Vous revenez de quelques jours au Japon pour 4 concerts, c'est fou, non ?

D : Je suis justement dans l'avion du retour en train de te répondre. Cette expérience a été incroyable à tous les points de vue. Le Japon est vraiment un pays à part, j'ai eu l'impression d'être sur une autre planète. Tout est tellement à l'opposé de la culture et du monde



occidental. Il faut y aller pour le voir, c'est dur à expliquer. On a aussi eu une super connexion avec Obituary, des mecs hyper sympas, fun et surtout tellement humbles par rapport à ce qu'ils représentent pour la scène death metal mondiale. Les Japonais ont semblé adorer Karras. On a vendu pratiquement tout le merch qu'on avait ramené dans nos valises et les t-shirts qu'on a fait fabriquer là-bas. Étant distribués au Japon, j'ai aussi vu des gens arriver avec nos skeuds en main devant les salles, achetés chez les disquaires locaux... Ça paraît énigmatique, mais ça m'a rendu fier. Ce périple m'a aussi conforté dans l'idée qu'on avait une relation solide tous les trois et notre crew. Partir à l'autre bout du monde et être les uns sur les autres tous les jours n'est pas toujours facile, mais ça s'est super bien passé et ça renforce encore plus nos liens.

E : Le Japon a été une expérience fantastique pour nous, avec plein de bons moments qui resteront gravés dans nos mémoires.

Des concerts doivent être annoncés pour le printemps, on peut espérer vous voir ailleurs qu'à Paris ?

D : Oui carrément ! On joue au Plan de Ris Orançais le 7 avril, puis le 27 avril au Transbordeur à Lyon. Ensuite le Motocultor le 16 août et le Furios Fest dans le Cantal le 25 août. Il y a aussi plusieurs autres options qui vont probablement se concrétiser bientôt...

Si vous pouviez jouer dans un lieu un peu particulier qui ne reçoit pas de concerts, quel serait le spot idéal ?

D : Sur le parvis de la pyramide de Teotihuacán au Mexique, lieu sacré des Toltèques.

On peut aussi demander à Rachida Dati pour jouer sur le parvis de Notre Dame de Paris pour sa réouverture ?

D : Je lui aurais demandé si elle avait été Toltèque (rires).

Merci à Diego et Étienne, merci également à Elo (Agence Singularités) pour le relais.

■ Oli

Photos : JC Forestier



LOUIS JUCKER & LE NOUVEL ENSEMBLE CONTEMPORAIN

SUITCASE SUITE
[Hummus Records]

En septembre dernier, le frontman de Coilguns a présenté chez Hummus Records sept nouveaux titres avec l'aide de cinq musiciens de la Chaux-de-Fonds, en Suisse, issus de la formation Le Nouvel Ensemble Contemporain. Ils ont été gravés sur un CD soigneusement emballé dans un digipak (une version vinyle est disponible aussi) cartonné de deux volets avec un livret explicatif. Pourquoi «explicatif»? Eh bien, parce qu'il ne s'agit pas «que» d'un simple projet supplémentaire de Louis Jucker. Là, le Suisse nous présente une belle aventure de quatre ans, celle de ses «suitcases». Appelé Suitcase suite, ce nouvel album est le fruit d'un long travail «fait-maison / fait-main» (le coffret deluxe contient une pochette en papier marbré) élaboré à partir d'objets DIY conçus par Louis, et plus précisément des instruments-valises. Chaque page du livret présente ces valises avec les détails techniques des chansons comme le panorama stéréo, les différents crédits ou encore les paroles. Suitcase suite, c'est un peu comme un petit musée en distancier au sein duquel Louis serait notre guide-conservateur nous présentant le résultat de ses créations par l'image et une bande sonore ma foi fort belle, touchante et immersive.

Comme nous le disions, Louis Jucker n'est pas seul. Pour laisser exprimer les capacités sonores

de ses onze valises faites-maison (il faut savoir qu'une valise correspond à un instrument, un morceau pouvant utiliser jusqu'à quatre-cinq valises), cet explorateur et technicien/bricoleur du son a donc fait appel à des musiciens additionnels réunis sous le nom Le Nouvel Ensemble Contemporain (NEC). Chacun l'épaule dans la conception de titres d'obédience indie-folk. Précisons les choses : au tout départ, le projet de cette collaboration est initié en 2019 par une commande du NEC, et non l'inverse. C'est là que Louis embarque dans cette démarche de fabrication de ses valises (avec des passages en brocante et des casse-têtes d'assemblages/montages et de tests) avec la volonté de chanter des chansons sur scène avec ses copains. Parmi ses onze objets uniques, on peut y trouver une machine à écrire percussive, une petite harpe DIY, des valises d'effets divers comme le pitch ou des vagues drones en ostinato. Un univers complet de sons, où bien sûr la guitare et la basse ont leurs places, qu'on retrouve avec fascination dans ce Suitcase suite.

Sur cet album, on reconnaît d'emblée l'âme musicale et la patte de Louis laissée sur ses précédentes œuvres. Comme si le temps ne s'écoulait plus, on se laisse bercer par ce panel de mélodies sublimes, de rythmes percussifs, de cordes grattées, de voix passionnées qui se fourrent parfois dans les papillons noirs, et d'un ensemble d'ondes qui définissent le caractère de chacune des chansons, qu'elles soient mystiques, psychédélices ou synonyme de lumière. Voici donc un album 100% authentique, tout comme son géniteur. Pour finir, notez que ce projet a depuis fait naître une suite avec les Suitcase sessions V2, une compilation de morceaux sur lesquels des copains de Louis (dont Cyril Cyril, Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp, Corps Pur, J&L Defer ou bien Laurent Güdel) viennent jouer sur ses valises dans son studio.

■ Ted



DIRTY FONZY

FULL SPEED AHEAD

[Kicking Records]

Changement de line-up, changement de chanteur (c'est Rooliano, bassiste depuis 2014 qui prend désormais la guitare et le chant lead à la place de Johnny Guitare), changement de label, le ciel peut bien leur tomber sur la tête, les quatre Dirty Fonzy continuent de tracer leur route, tout à fond, entre Toulouse et le Ségala tarnais. Enfin, tout à fond, pas exactement. Le punk-rock des débuts (2003) aux influences street, The Clash/Rancid, a muté au fil des albums (une dizaine, quand même !) en quelque chose de plus varié, plus mélodique. Il y a toujours des morceaux qui bourrent («Casual day», «Spooky day»), mais ils sonnent davantage crossover que punk HxC, voire même met-tôt à la Sum 41 («Drink'em all»), et ce ne sont que des amuse-bouches, comme le reggae d'«How many times». Non, le fer de lance des Dirty Fonzy reste le fun et les tubes mid-tempo avec leur lot de wow-oh-ohs comme dans «Full speed ahead», «Beervengers» (allez donc voir ces clips dignes d'un David Basso), mais aussi «Running out of time», tous aussi entraînants qu'entêtants. Un album plus ambitieux, épaulé par un son monstrueux (produit par Georges Chaccour de Babylon Circus et mixé par Santi Garcia), qui même s'il accuse une légère baisse de régime en fin de disque, montre que la scène punk-rock française est toujours bien vivante.

■ Guillaume Circus



GASH FAITH X LARMO

SOCIAL SKILLS

[Howl Chain Records]

Étrange projet que ce disque présenté comme un «split» mais qui est davantage une collaboration car il ne comporte qu'une piste (de plus de 23 minutes) et où les deux groupes ont donc travaillé ensemble pour créer un truc qui ne ressemble qu'à ce mariage issu de l'underground polonais. D'un côté, on a un duo (guitare et basse appuyées par des machines) qui évolue dans l'indus depuis 2018 sous le nom de Gash Faith, de l'autre Larmo, un DJ spécialiste de la noise expérimentale. Les deux entités se sont croisées régulièrement sur des concerts et ont décidé de s'accoupler le temps de ce Social skills. En étant honnête, le bébé a peu de compétences pour la sociabilisation tant il est d'un abord compliqué. Ou alors, il faut vraiment apprécier les sons triturés, les larsens et les rythmes mécaniques. Sorte de noise-doom futuriste, la musique ne s'appréhende pas aisément, mais une fois plongé dans le bain, on est plutôt bien... à condition d'aimer les ambiances où la tension règne en maître. Très cinématographique (plutôt Saw que Les Tuche), on se prend à imaginer la suite de l'histoire racontée par ces trois musiciens qui semblent ne pas avoir de limite... En vain, car ils arrivent tout le temps à nous surprendre.

■ Oli



LA DRACHE

LE BRUIT DES NUAGES

[Autoproduction]

La Drache. Je ne sais pas si l'univers m'envoie des signes, mais je me pose la question... La drache, c'est une forte pluie pour les ch'ti, un terme régional qu'on peut entendre aussi en Wallonie ou dans les Ardennes. Soit qu'elle te tombe dessus comme des hallebardes comme dans l'expression «qu'est-ce qu'il drache !», soit qu'elle semble infinie comme dans «il n'arrête pas de dracher». C'est cette saloperie de flotte qui a inondé «mon coin» pendant plusieurs semaines, toute une zone sinistrée, des déplacés, des commerces qui vont disparaître, un sale coup pour toute une région pourtant bien habituée à la pluie. Les politiques ont beau défilier et serrer des mains, ça ne redonnera pas sa perméabilité aux sols transformés en parking ou en zones commerciales.

La drache, c'est aussi un équivalent des «drêches», les résidus formés après la transformation de l'orge en malt quand on fabrique de la bière. Du coup, quand tu réclames une pression, tu peux aussi demander «une drache»... Ou depuis quelques temps, si tu te trouves dans le bassin minier, tu peux vouloir une «Drache» en bouteille puisque c'est le nom pris par une brasserie de Carvin qui ne travaille qu'avec des produits locaux et issus de l'agriculture biologique. Une brasserie rock qui fait une excellente bière, voilà de quoi remonter un peu le moral. J'ai découvert cette petite entreprise au concert de Mass Hysteria puisqu'ils ont sorti une cuvée

spéciale «La furieuse» pour la vendre au profit d'une association caritative lors d'un concert où le groupe a rappelé que «La Nature nous montre des signes»...

Et donc La Drache. Un quatuor post-rock qu'on imagine bien être originaire des Hauts-de-France ou de Belgique, mais qui se trouve être bordelais. Un de ses membres, ayant été confronté par deux fois au terme «Drache» [qui lui était alors inconnu] le jour de la naissance du groupe, a jugé que c'était un signe du destin. Depuis, ils enregistrent et composent sans se donner de limite et avec des idées malgré l'absence de textes. Ils nous invitent à écouter Le bruit des nuages comme celui des pluies acides et militent pour un environnement plus sain et apaisé. Les Girondins revendiquent l'influence de Mogwai et Mono, je valide ! Dans le soin apporté aux distorsions comme dans les attaques assez franches (on n'attend pas dix plombes que le morceau commence vraiment), on sent que les mecs veulent en découdre et aiment le rock plus que le post. Si c'est pour le bien du titre, ils peuvent user jusque la corde un gimmick («L'aurore»), ralentir le rythme comme si le morceau disparaissait («Hapan sade»), hacher les coups de médiator et de baguettes («Yudachi») ou étirer une ambiance déchirante («Ether»). En 25 minutes, on connaît de nombreuses émotions et je retrouve tout ce que j'aime dans le post-rock, merci l'univers.

■ Oli



COACH PARTY

KILLJOY

(Chess Club Records)

«Life is long, I'll take my time, yeah...». Quand j'écoute les premiers mots de «What's the point in life», morceau énergique introduisant Killjoy, le tout premier album de Coach Party, je suis doublement amer. J'ai découvert ce groupe originaire de l'île de Wight en live en novembre dernier à Paris avec Guillaume, l'un de mes potes - méga ouvert à un paquet de styles musicaux qui n'ont souvent jamais rien à voir entre eux - que j'avais réussi à faire venir, toujours occupé qu'il était.

Une amertume un peu «2 en 1» si vous préférez, car il est mort de façon brutale à 40 balais, moins de deux semaines après ce show. C'était la dernière joie que nous avons partagée ensemble (enfin, presque, il y avait le kebab juste après le show). Et non Coach Party, la vie n'est pas systématiquement longue, et à chaque fois que j'écouterai votre album, j'aurai toujours une pensée très spéciale pour lui.

Surtout que ce Killjoy, sans révolutionner quoi que ce soit, est terriblement bon, pour ne pas dire addictif. Alternant chansons punk-rock aux refrains entêtants, rappelant la vivacité des Lunachicks voire celle des Babes In Toyland, et morceaux plus pop et mid-tempo avec des influences proches d'Alvvays, Wolf Alice, et même de Weezer (le refrain d'«All of my friends»), il n'est, par conséquent, pas étonnant de constater le succès de ce quatuor qui leur a ouvert les portes de premières parties importantes (QOTSA, Indochine au Stade de France...) et de festivals qui le sont tout autant (Rock En Seine, Glastonbury...). Ce Killjoy parlera (aussi) aux plus vieux de nos lecteurs, au vu des références sonores majoritairement issues des 90's imprégnées dans le style proposé par les Britanniques. Coach Party est actuellement sur son petit nuage, un peu comme mon Guillaume. On leur souhaite donc de profiter un max de la vie et prions pour qu'ils ne prennent pas trop leur temps pour nous présenter leur prochain album.

■ Ted





DO NOT MACHINE

CELEBRATIONS OF THE END

(Twenty Something)

Quand le premier album de Do Not Machine a commencé à tourner sur nos platines en 2020, ce fut une bénédiction. Rien de moins. La réunion des quatre mousquetaires - Alex (Zenzile), Ben (Last Time Voodoo) et les frères Belin (Camille et Etienne, Daria, Lane) - autour de ce projet presque sorti de nulle part, a donné naissance à Heart beat nation, un premier jet de toute beauté admirablement exécuté dans un registre indie power pop à haut degré de fuzz cher aux glorieuses années 90. En un disque et sans qu'on y soit préparé, Do Not Machine a plié le game, faisant de ce side-project un groupe irrésistible. Et ce qui aurait pu n'être qu'une formation éphémère le temps d'une production unique est devenue une aventure pérenne concrétisée par un deuxième effort qui vient de paraître.

On peut légitimement s'interroger sur une éventuelle pression qu'aurait pu supporter le quatuor angevin au moment de coucher sur bande le successeur de Heart beat nation. Mais en y réfléchissant à deux fois, je suis convaincu qu'il n'en a rien été. C'est l'amour de la musique, tant dans sa création que dans son exécution, qui a été le leitmotiv de Celebrations of the end et qui rend ce disque touchant et renversant. Enregistré, mixé et masterisé par la même équipe ayant œuvré pour le précédent opus, cette nouvelle production caresse le sublime. Et dès sa lancinante et impeccable entame («Feather»), tout y est : guitares surpuissantes, refrain impeccable,

mélodies vocales entêtantes, mélodies intrigantes. Cinq minutes pour se mettre dans l'ambiance et amorcer «The second take», la bombe du disque qui mettra d'accord les amateurs des sonorités «seattliennes». Et quand le groupe joue en mode plus aéré dans un registre post rock mélancolique et atmosphérique («Constellation», «A new love ends»), on ne peut qu'être impressionné par la facilité avec laquelle il accroche l'auditeur. Un véritable travail d'orfèvre. Ou tout simplement, comme suggéré ci-avant, un boulot de passionnés. En bon rockeur que je suis, je suis bien plus accroché par les morceaux coup de poing («Glass kingdom», l'hypnotisant «A shelter on demand» ou le génial «Waterfalls» s'étalant sur 8 minutes sans qu'on puisse s'en lasser) mais Celebrations of the end est à considérer dans son ensemble. Et j'ai beaucoup de considération pour ce disque !

Do Not Machine avait déjà mis la barre très haut avec son premier skeud. Sans changer sa formule magique, le groupe explore des terrains non balisés mais loin d'être impraticables au vu de son talent. Encore un disque qui va squatter la platine un bon moment, c'est sûr.

■ Gui de Champi



THIS IS THE KIT

CAREFUL OF YOUR KEEPERS

[Rough Trade]

Dans le rayon indie-pop-folk, nous avons reçu il y a quelques temps le dernier album de This Is The Kit de la part de Beggars France (le groupe a signé chez Rough Trade en 2017). Il s'agit depuis 2003 du projet de l'auteure, compositrice et interprète Kate Stables, une Anglaise installée à Paris qui transforme un peu tout ce qu'elle touche en diamant (je vais réserver l'or à quelque chose de plus exceptionnel). On la découvre seulement maintenant via *Careful of your keepers*, un sixième album au son très organique et d'une beauté absolue donnant cette impression que le groupe joue quasiment à côté de nous. À ce titre, chapeau bas à Oli Middleton pour l'enregistrement et à Gruff Rhys de Super Furry Animals pour la production. Mais une prod de fou ne suffit pas, il faut également des compositions qui touchent le cœur et l'épiderme. Et avec sa délicatesse et sa poésie, Kate sait nous saisir à petit feu, nous dorloter avec ses mélodies et ses mots pénétrants, accompagnée ou non de son banjo. Elle varie d'ailleurs beaucoup les sonorités (synthé, basse, bugle, kora, violon, vibraphone...) apportant une richesse dingue et de la chaleur à une œuvre qui évoque entre autres l'empathie et le fait de survivre au changement.

■ Ted



VOICE OF RUIN

COLD EPIPHANY

[Autoproduction]

Ayant sorti un très bon Acheron juste avant le COVID, *Voice of Ruin* n'a pas eu la chance de vraiment défendre son album, on peut donc comprendre que le groupe ait fait une pause (forcée puis prolongée) avant de se remettre au boulot avec un peu plus de rage encore. Le résultat, c'est cette impression de toucher le fond d'un enfer bleuté («I'm realize I'm reaching my end» sur «Cold epiphany» qui donne son nom à l'album) et de s'y résigner tout en continuant de balancer des claques et des solos. On n'échappe pas à son destin ni au matraquage en règle des fûts, ce sont les guitares qui sont le plus à même d'apporter de la variation et un peu de luminosité, leurs effets sont soignés et l'opposition riff/solo fonctionne à merveille. Le chant guttural de Randy cherche lui à alterner les rythmes et les cassures plus que les intonations, laissons la clarté à d'autres comme Anna Murphy (Cellar Darling, ex-Eluveitie) qui vient élever «Cyanide stone» et lui donner un petit goût de paradis ultra appréciable (étant assez nostalgique des «vieux» *The Gathering*, c'est mon titre préféré). *Voice of Ruin* n'a peut-être jamais aussi bien porté son nom, la destruction a parfois du bon...

■ Oli

LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

56 - OPIUM DU PEUPLE + PRINCESSES LEYA

@ Trabendo [08/12/2023]

Merci aux deux groupes et à Seve de Rage Tour.

60 - LES SHERIFF + POÉSIE ZÉRO + RÉPARATEUR

@ Bataclan [02/22/2024]

Merci à Mr Cu de Kicking Records.





















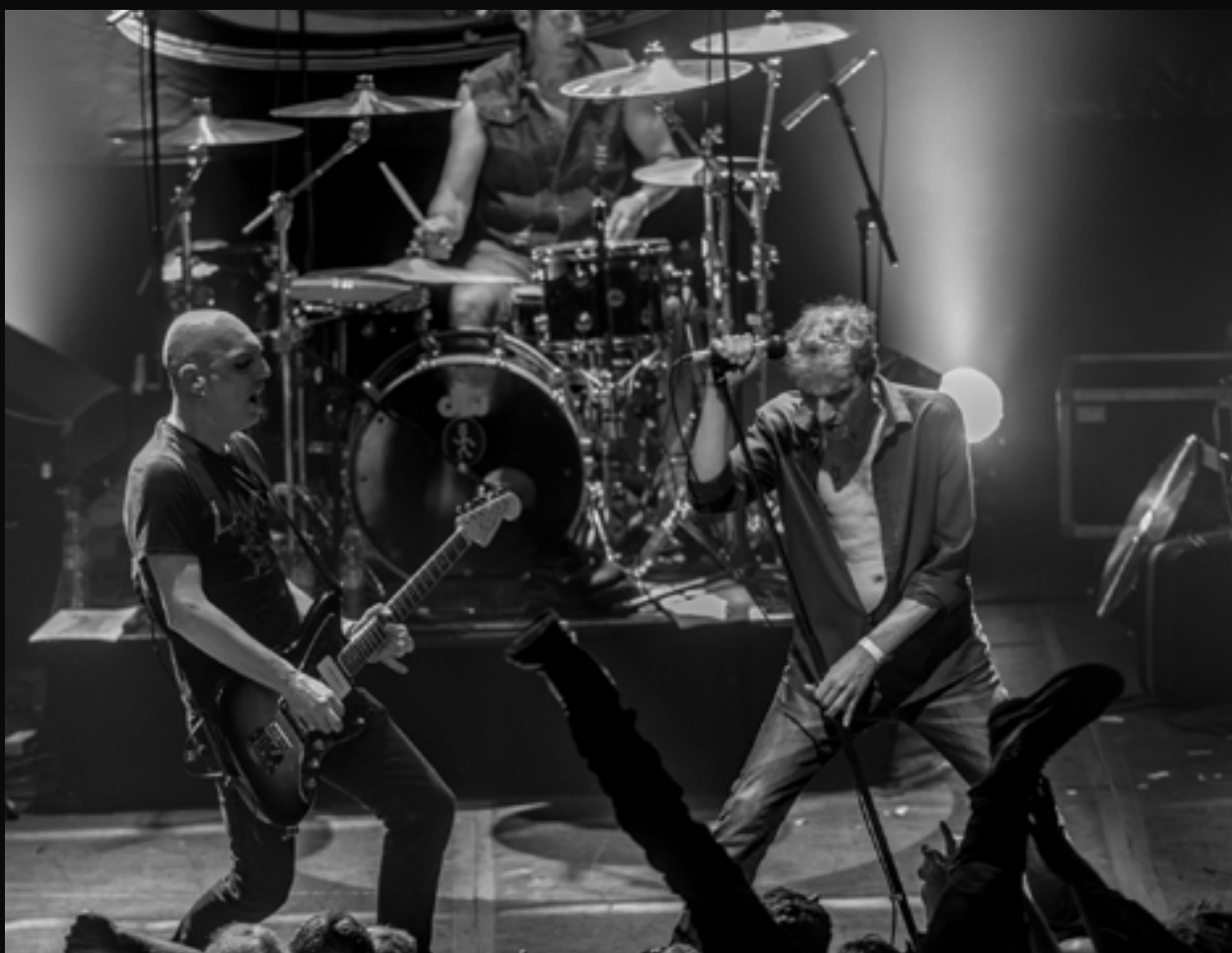
















LES SHERIFF



NEIGHBORING SOUNDS

CAROUSEL FEELING, C'EST LE NOM DONNÉ À LA MÉTHODE UTILISÉE PAR LES ORQUES POUR CHASSER LE HARENG EN NORVÈGE. C'EST AUSSI DÉSORMAIS LE NOM DE CETTE RUBRIQUE OÙ, DANS CHAQUE NUMÉRO, SERA FAIT UN FOCUS SUR OU PLUSIEURS GROUPES NORVÉGIENS DE MUSIQUE ACTUELLE.

NOUS AURIONS PU NOUS CONTENTER DE VOUS PRÉSENTER NEIGHBORING SOUNDS EN PARLANT DE SA RESSEMBLANCE AVEC JIMMY EAT WORLD, NO KNIFE ET FIRESIDE MAIS ÇA AURAIT ÉTÉ RÉDUCTEUR. NOUS VOULIONS EN SAVOIR PLUS SUR SON ALBUM COLD IN THE SMART CITY, COMPRENDRE TOUT LE BLEU SUR CETTE VILLE, EN CONNAÎTRE LES MOINDRES RUES, LES MOINDRES RECOINS, ET NOUS AVONS DONC ENVOYÉ NOS QUESTIONS À ARILD ERIKSEN, CHANTEUR ET GUITARISTE DU GROUPE QUI NOUS A RAPIDEMENT RÉPONDU. SORTEZ LES CARTES ET REGARDEZ L'ÉCHELLE, IL VOUS EMMÈNE EN BALADE.

J'écoutais récemment l'album de Crash, Young boy I can help you through your exams, sorti en 2001, qui m'a amené à The First Cut et l'album Silence afterwards sorti en 2006. Pour ceux qui ne te connaissent pas, pourrais-tu brièvement nous parler de ces deux précédents projets ?

C'est une série d'évènements naturels qui nous a conduits à lancer Crash à Bergen en 2000. Aaron et moi, nous sommes connus dans différentes organisations de défense des animaux dans les années 90, et j'avais parmi d'autres choses été roadie pour JR Ewing et Sportswear, lors d'une tournée légendaire en Suède et en Finlande. Au printemps 2000, nous étions de nouveau ensemble à Bergen. J'étudiais l'architecture, et lui était à l'université. Thomas revenait d'études à l'étranger et voulait reprendre la batterie, Kristian avait déménagé de Stavanger, et donc Kids Like Us lui prenait un peu moins de temps. Nous sommes entrés en studio seulement trois mois après avoir commencé à écrire des chansons et trois mois après, nous avons sorti un 45T sur notre propre label, Sound Fiction.

Nous sommes partis pour notre première tournée scandinave avec Kids Like Us et Milemarker. Quand nous avons joué à Umeå, nous avions déjà assez de morceaux pour un album, nous avons convenu avec Premonition Records de le sortir en collaboration. Aaron a quitté le groupe après que nous ayons sorti un split 45T avec Solea (groupe avec des membres de Samiam, Texas Is The Reason et Sense Field), il a été remplacé par Thomas Larssen, du groupe straightXedge Kids Like Us (Commitment Records). Nous avons commencé à enregistrer un LP avec le producteur Geir Luedy (manager d'artistes comme Sigrid et Aurora), mais cela a pris du temps.

Quand on a annoncé que nous allions jouer au Øyafestivalen en été 2003, le manager du groupe finlandais The Crash a pris contact avec nous (nos groupes avait le même nom). Leurs grands projets et leur position dans les charts nous ont incités à changer de nom. Nous avons ainsi nommé le groupe The First Cut, d'après la chanson de Yusuf Islam (Cat Stevens), et sorti l'album Silence afterwards sur le label d'Oslo Mas-Kina Recordings. Après plusieurs bonnes critiques et quelques bons

concerts nous avons dissous le groupe.

Comment est né Neighboring Sounds ? Qui en sont ses membres ?

Neighboring Sounds est la continuation naturelle des groupes précédents. Un peu plus mature, un peu plus courageux, un positionnement clair dans un univers musical qui commence doucement pour finalement jouer un rock bruyant. Lorsque nous avons commencé, nous avons eu du mal à trouver un bassiste qui travaillait à notre rythme et à notre niveau d'ambition. Anders est arrivé et ça a matché parfaitement. C'est un gars agréable et charmant, il connaît la moitié du monde, et il a toujours une solution aux choses auxquelles on a trop réfléchi. Il joue également dans Flight Mode, signé chez Tiny Engines, et dans le groupe de football punk Islandsgate qui est naturellement plus populaire que les autres groupes dans lesquels il joue.

Votre album Cold in the smart city est édité par sept labels : Friend Club (US), strictly no capital letters (UK), BCore (ES), Friend Of Mine (JPN), Adagio830 (GER), Lilla Himmel (N), Sound Fiction (N). Comment s'est faite cette collaboration entre Neighboring Sounds et tous ces labels ? Quel a été l'accueil du public avec cette distribution aux quatre coins du monde ?

Nous pensions que c'était un excellent moyen pour un groupe inconnu de diffuser sa musique. Nous pensions que le disque est très très bon, et tous ceux que nous avons contactés ont pensé la même chose. Nous ne pensions pas vraiment que des labels légendaires comme BCore se joindraient à cette réalisation. Je dirigeais Sound Fiction dans les années 2000 et je connaissais Morten Samdal d'Onsloow, ce sont eux qui nous ont mis en contact. Tous ceux qu'on a contactés ont une diffusion différente dans la scène. Ils sont là depuis des années, ont sorti des tonnes d'albums géniaux et ce sont tous des gens incroyablement gentils. Nous pensons que l'accueil a été fracassant.

Pourquoi avoir choisi le thème de la ville pour votre disque, cela a-t-il un lien avec ta profession en dehors de Neighboring Sounds ?

Il n'y a rien de plus important que la façon dont

nous dessinons et construisons les villes. Des thèmes comme la gentrification et la façon dont est compartimentée la ville ont toujours préoccupé les groupes punk. Je dirige un bureau d'architectes qui travaille sous différents angles pour concevoir la ville, et je vois comment l'inégalité et le manque de logements à des tarifs abordables rendent d'autant plus difficile la pauvreté, mais aussi plus difficile de créer une alternative nouvelle.

L'inégalité est une recette pour créer de la passivité et ceci jusqu'à ce que ça explose. Je voudrais contribuer à cette explosion. Je suis heureux de pouvoir participer au développement du genre que j'aime, l'ancrer dans le présent. Nous vivons à une époque où les crises se succèdent, où très peu voient de bonnes alternatives au libéralisme de marché, qui détruit le monde et nous avec. Nous en voyons les options et je veux chanter à ce sujet.

Quels autres thèmes abordez-vous dans vos chansons ? Y a-t-il un message social ou politique ? Vous êtes beaucoup plus punk que vous n'en avez l'air ?

J'écris beaucoup sur la disparition du milieu naturel, mais aussi sur la priorité à donner à la communauté. Pour moi, la communauté punk a toujours été la chose la plus importante. Je n'ai jamais ressenti le besoin de laisser l'agressivité être l'expression de l'opposition au libéralisme et au mondialisme.

J'aime initier des projets pour tous, et j'ai récemment créé un jardin communautaire à Grorud, où j'habite, à Oslo. C'est un quartier qui possède un beau mélange de modernisme des années 60, des petites maisons d'environ 20 mètres carrés par personne, et les appartements les moins chers de la ville. Une diversité extrême, mais avec une infrastructure sociale qui fait du bien aux enfants, même si les offres pour adultes manquent.

Cultiver ensemble est quelque chose qui ne nécessite pas beaucoup de connaissances préalables et dans le jardin, tout le monde est égal. Je viens du punk hardcore, j'ai été actif pour la défense des animaux et les squats, Je pense avoir emporté ces bagages avec moi dans l'univers lyrique du groupe et dans ma vie professionnelle.

J'ai parfois perdu de l'intérêt pour l'emo, sur-

tout l'emo américain des années 2000, où les paroles de nombreux groupes étaient manifestement apolitiques, c'est pourquoi j'ai été heureux de voir comment la scène américaine, presque unanimement, a soutenu Gaza ces derniers mois.

Qui a dessiné la pochette de votre album ? Son illustration soulève les problèmes des grandes villes. Pourrais-tu nous en parler ?

C'est Esben Titland, guitariste du groupe Modern Love (Refuse Records), qui a réalisé l'illustration. J'ai collaboré avec lui sur plusieurs projets, dont une courte BD satirique sur le logement et une plus épaisse sur l'agriculture dans l'espace public de la ville.

Personne n'est aussi doué pour transmettre les nuances qu'Esben. Il a souvent une vision oblique que je trouve amusante, mais toujours avec une conscience politique. Je lui ai demandé pourquoi il y avait des accoudoirs au milieu du banc et il m'a répondu : «Ne devais-je pas dessiner une ville froide et hostile ? Maintenant, personne ne peut dormir dessus».

Je lui avais demandé d'illustrer une ville sans espoir, intelligente et froide. Le dessin montre des fourgonnettes autonomes qui livrent ce que nous achetons en ligne, mais aussi la vidéosurveillance et la société de consommation avec des vitrines aveugles, destinées à la frénésie shopping. Si nous demandons nature et frugalité, nous voulons aussi une vie urbaine qui privilégie la production locale et les commerces et les entreprises locales. Nous voulons une ville où les gens se rencontrent, une ville où les étrangers se rencontrent.

As-tu beaucoup voyagé ? Quelle ville t'a le plus charmé ? Celle qui t'a le plus étonné ? Celle qui t'a le plus effrayé ?

J'ai beaucoup voyagé en effet, mais j'ai tendance à retourner dans les mêmes villes. J'aime les villes mystérieuses et archaïques comme Fès au Maroc et Yazd en Iran, mais c'est à Berlin, Athènes et Istanbul, que j'ai toujours envie de retourner. Pour diverses raisons. Berlin est un chaudron bouillonnant d'ingéniosité et de résistance à la pensée du marché. Les projets de logements alternatifs, les usines appartenant à des artistes, l'agriculture urbaine comme à Prinzessinnengarten,

les restaurants végétaliens fantastiques, les marchés locaux comme Markthalle Neun, Core Tex. Athènes est une ville qui semble être dirigée par les habitants eux-mêmes et Istanbul est un joli mélange de ces deux villes.

Au cours de l'année écoulée, je me suis néanmoins rendu à Londres, et à l'Est de Londres en particulier. Là où la scène architecturale a travaillé avec le développement urbain social depuis plus d'une décennie, où l'héritage de la vaste planification sociale réalisée par la ville dans les années 50 et 60 est profondément enraciné.

En Norvège, les architectes sont presque inconscients de la manière dont ils peuvent influencer la société pour le mieux. J'ai besoin d'inspiration et de nouvelles idées. Je fais ça lors de ces voyages.

Barcelone est aussi une belle ville. Après de nombreuses années d'existence d'un gouvernement local qui a favorisé la budgétisation participative et une démocratie locale forte, les effets se font sentir. Les gens créent des coopératives d'habitation et de travail, et ils sont très sensibilisés à l'écologie sociale, probablement parce que l'ancien maire, Ada

Colau, a si bien défendu la pensée de Murray Bookchin.

Aucune ville ne m'a fait peur. Les immeubles résidentiels interminables à l'extérieur d'Ankara, avec rien d'autre que de l'asphalte entre les deux, sont néanmoins terrifiants. Mais il est également surprenant de voir comment une ville comme Hong Kong, qui est aussi haute et dense, a une vie de rue bouillonnante qui fait complètement oublier l'architecture au-dessus.

«Polis» est un titre assez fort, pourquoi avoir choisi ce titre ?

Il s'appelle «Polis» parce que je voulais donner des associations à des villes avec un fort sens de la communauté et une bonne démocratie locale, comme la cité-État grecque, où bien sûr beaucoup n'avaient pas le droit de vote. La démocratie était un exercice permanent de coopération et de débat. Il s'agit d'un modèle de démocratie locale, rendu pertinent par exemple au Kurdistan, profondément enraciné dans le punk, mais où les décisions consensuelles sont nuancées par des modèles socio-cratiques, où le consentement suffit à inclure





les voix dissidentes.

Comment vois-tu la scène indépendante norvégienne aujourd'hui ? Y a-t-il une réelle cohésion entre les artistes ? Quels sont tes groupes préférés ?

Nous existons dans notre petite bulle emo à Oslo et Bergen. Ce sont probablement principalement Oslo et Trondheim qui ont une scène musicale à laquelle nous nous identifions, avec des groupes tels que Flight Mode, Killer Kid Mozart, Accidents Never Happen et Weight à Oslo, ainsi que Onslow et Probleman à Trondheim.

Bergen, d'où nous venons, est toujours une ville où tout le monde connaît tout le monde, mais pour l'instant avec une scène indie que je ne connais pas. Bergen est plutôt connu pour le black metal, Röyksopp et Kings Of Convenience. Ça fait longtemps que Burzum n'a pas craqué d'allumette et que Gaahl n'a pas été arrêté pour avoir kidnappé quelqu'un pour boire son sang.

Avez-vous des projets de concerts ou de festivals en Norvège ou ailleurs ? Comment se sont passés vos précédents concerts ?

Nous faisons des projets pour l'année à venir. Je suis un peu occupé en ce moment avec d'autres tâches, mais nous sommes prêts à faire des tournées et à jouer des concerts, nous écrivons d'autres chansons pour de nouveaux albums bientôt. Nous avons eu de bons concerts avec beaucoup de gens dans le public. Lorsque nous avons sorti le disque, nous avons organisé des release party, entre autres au magasin de disques Tiger à Oslo. Un petit endroit. Nous avons commandé un gâteau et acheté des boissons gazeuses, et nous avons convenu d'un bar pour l'after. C'était une excellente façon de célébrer la sortie.

Avez-vous un message pour nos lecteurs ?

Après de nombreuses années de domination américaine dans le genre, il me semble que des groupes européens intéressants émergent. La scène qui mettait en vedette des groupes suédois comme Fireside, Logh, Refused, Starmar-



ket et Separation, des groupes anglais comme Bob Tilton, des groupes allemands comme Monochrome, des espagnols comme Aina et le norvégien Lash Out me manque. Sans parler du meilleur groupe européen des années 90, Life But How To Live It ?. Il y a tellement de culture américaine dans le monde, tout est un peu pareil. Ils chantent à propos de l'expérience américaine d'un pays avec lequel nous avons heureusement peu de points communs. Nous devons chanter à propos de la communauté et d'un monde où les gens participent aux décisions. C'est pourquoi j'aime de jolis groupes comme les Belges de Feverchild. Il est clair qu'ils s'inspirent aussi de la musique américaine, mais ils ont le nerf et l'attitude des Européens.

Merci Arild et Neighboring Sounds pour cette interview.

■ Deux Fré
Photos posées : Eirik Ullebø Kopren
Photo live : Francis Brekke



NEIGHBORING SOUNDS

COLD IN THE SMART CITY

[BCore , Adagio 830]

Depuis la sortie de leur album en octobre, Neighboring Sounds fait son petit bonhomme de chemin. Chronique après chronique, un peu comme d'autres construiraient brique après brique leur «home sweet home», Neighboring Sounds s'impose comme une référence de l'emo européen.

On pourrait vous dire que cet album a été enregistré aux USA que vous n'y verriez que du feu, alors que vous avez là un enregistrement des plus norvégiens puisqu'il s'agit du travail de Dag Erik Nygaard (Abbat, Blood Command) dont le studio se trouve à Bergen. La pochette est un centre-ville occidental ressemblant à un millier d'autres, elle nous interroge sur l'automatisation des transports, la numérisation de notre façon de consommer et le peu de place laissé aux plus démunis dans notre espace urbain. La musique de Neighboring Sounds, elle, est toute en finesse et puissance, un mélange jubilatoire pour ce genre de musique. Le classique et très envolé «Cold in the smart city» ouvre l'album, des titres beaucoup plus punks comme «No commons», «Polis» et «Holiday palaces» posent solidement leurs jalons, des compos comme «Grand-hotel», «Exist, that's all», «Entre nous» ont des accents plus emo pop. Seul «Moss pine» (unique morceau instrumental) offre une respiration à cet album soutenu.

Arild Eriksen, songwriter du groupe, a choisi pour ses textes la thématique de notre ère anthropocène actuelle, où la surconsommation et nos habitudes de vie ont des conséquences sur notre société et notre environnement. Cold in the smart city est donc un constat amer sur les défauts de nos milieux hyper urbains, où l'homme a perdu le sens des choses simples qui devraient le rendre heureux. Là même où existent cette aliénation entre travail et consommation par outil numérique interposé, cette désertification des rues au profit de la livraison à domicile, où les messageries instantanées font office de conversation entre amis ou voisins dans un lieu public. Par effet miroir, c'est une ode à un retour à la terre de nos campagnes et son rythme sans horloge. Le froid dans la ville n'est pas seulement une histoire de degrés Celsius, il s'agit aussi de froideur dans nos rapports aux autres.

L'album sonne très actuel tant par ses mélodies que par son énergie et devrait faire le bonheur des amateurs du genre. Probablement un must have de 2024 !

■ Deux Fré



FLIGHT MODE

THE THREE TIMES

(Tiny Engines)

J'attendais le dernier EP de Flight Mode comme certains trépigent d'impatience pour la sortie de l'ultime épisode de leur série préférée. Pour cause, il devait clôturer une trilogie commencée il y a quelques années. Mais rembobinons pour mieux comprendre l'histoire de The three times.

Le 1er EP de Flight Mode, TX, '98, a été enregistré approximativement en 2018. Il sommeillait depuis dans une vieille malle, lorsqu'il est sorti comme par enchantement sur le label américain plutôt orienté ambient électronique Sound As Langage, sous forme d'une K7 en 2021. L'affaire n'était pas gagnée. Ce premier volet retrace la vie légèrement romancée (comme l'ensemble des trois EPs) de Sjur Lyseid, chanteur et guitariste du groupe, lorsqu'il vivait au Texas durant un échange scolaire. La vie d'un jeune punk, de sa bande de copains, la musique, les nanas, la bière tout le reste... The Weakerthans, Braid, Death Cab For Cutie, Mineral sont des influences évidentes de Flight Mode. Comme souvent, les formats courts révèlent l'énergie d'un groupe et ce 1er EP ne déroge pas à cette règle. Deux titres très emmenés «Sixteen» et «Fossil fuel» ouvrent le bal, puis «Animals» dévoile un aspect plus lent du groupe avec un morceau déchirant sur une séparation dans un aéroport, et le très emo «Go» enfonce le clou. Bingo ! Il n'en fallait pas moins pour que Pitchfork ne chronique le disque en 2021.

Torshov, '05, 2ème EP aborde l'époque où Sjur vivait dans un appartement avec quelques amis dans ce quartier d'Oslo. Il travaille dans un magasin de disque, c'est un job qu'il trouve sans lendemain, comme d'autres histoires au passage. Pour ce volet, Flight Mode ne change pas trop sa recette ni ses influences. Le songwriting et les compos sont toujours impeccables. Certains titres se veulent peut-être plus lents et plus emo dans une lignée Mineral comme sur «Dö yoü rëmëmbër».

Toyen, '13, Sjur a la trentaine. Comme il le laisse entendre, Torshov, '05 était synonyme d'insignifiance, Toyen, '13 prend sa signification par ses événements. Les compositions les plus éclatantes et lumineuses sont étonnamment celles qui traitent des sujets les plus douloureux. Les thèmes sont évoqués avec maturité : la vie («Thirtysomething»), l'acceptation du mensonge («Surprised at all»), le décès de son père («My brothers and my sister at the funeral»)...

Un peu comme l'album photo d'un inconnu qu'on ouvrirait, les 3 EPs compilés ici offrent un cheminement évolutif à son auditeur, qui ne boudera pas son plaisir au fur et à mesure des écoutes.

■ Deux Fré



LLNN

THE DOME, LONDRES

À L'OCCASION DE SA TOURNÉE EUROPÉENNE AVEC SUGAR HORSE EN PREMIÈRE PARTIE, LLNN FAIT UN PETIT DÉTOUR SUR LONDRES POUR JOUER DANS LA PETITE SALLE DU DOME À TUFNELL PARK, ENFIN «DOWNSTAIRS» AU DOME, À LA BOSTON ROOM.



Après un split avec LLNN, Sugar Horse a l'honneur d'ouvrir sur la tournée européenne de LLNN. Une première partie qui remplit son rôle à la perfection, une entrée en matière adaptée à la suite, un style complémentaire mais suffisamment différent, Sugar Horse s'inscrit doucement dans le paysage sonore, ouvrant avec «Slam dancing in a burning building». Originaire du Royaume-Uni, le cheval de sucre continue avec «Waterloo teeth», issue de l'EP incluant des invités comme Debbie Gough de Heriot et Kate Davies de Pupil Slicer. Bref, que du beau monde de la scène britannique. S'en suit «Sleep paralysis demon», évidemment issu du split avec LLNN. C'est carré, et

agréable, mais on attend surtout la pièce de résistance.

Il y a forcément une anticipation évidente à voir un groupe comme LLNN qui pour la première fois de sa carrière tourne en tête d'affiche. C'est donc avec une certaine appréhension que l'on découvre LLNN ce soir, et avec l'espoir de se prendre une claque dans la tronche. Pour le coup LLNN se dévoile avec subtilité, à travers l'intro «The horror» issue du split avec Sugar Horse, entrée en matière calme et délicate, oui enfin, jusqu'à l'apparition de Victor Kaas, le vocaliste et guitariste, qui en profite pour se mettre en condition, se chauffer, mais



aussi chauffer la salle, que dire, haranguer la salle et lui hurler dessus. Il n'est pas là pour faire de la figuration, ni pour tourner autour du pot. Sauf que la réalité dépasse, parfois, le film que l'on s'en est fait. Et ce n'est pas seulement une claque dans la tronche que l'on se prend pour cette occasion-là, c'est un bus entier de catcheurs professionnels qui débarquent pour s'y prendre à tour de bras. Entrée en matière exquise donc, suivi par le reste du groupe qui surgit sur scène pour le lent et oppressant «Imperial». Voilà la raison pour laquelle la salle est comble, pour cette liqueur sonore épaisse et amère, mais ô combien sucrée, qui coule des amplis de LLNN, c'est majestueux et captivant. LLNN enchaîne avec «Despots», «Desecrator» et «Scion», titres qui passent trop rapidement évidemment, tant on en voudrait plus. LLNN a un set bien rodé, qui alterne entre des titres de Unmaker et Deads pour le plus grand plaisir d'une salle qui ne fait que monter de plus en plus en pression. Difficile de dire si des titres sont plus percutants que d'autres, mais la magie opère même sur «Interloper» et sa lente introduction, obscure et étouffante, sorte de répit avant le trio final. Le trio infernal même, «Monolith», issu de la compilation ..These rocks have teeth de Pelagic Records, un «Division» qui met tout le monde d'accord, et «Obsidian» qu'il aurait été dur de ne pas jouer tant il est représentatif de LLNN et de sa déferlante sonore. Guitares obstinées, synthé atmosphérique, un brouillard épais à couper au couteau, LLNN nous gâte ce soir et conclut son set en beauté devant une salle bouillante qui a explosé depuis belle lurette.

Merci à Jasmine pour l'organisation et à LLNN pour cette magnifique soirée.

■ Pooly
Photos : Pooly







NO TERROR IN THE BANG

HEAL

(Klonosphère)

Si No Terror in the Bang qualifie son metal de «progressif», c'est qu'ils ne savent pas forcément où le ranger... Et comme ils amalgament bon nombre d'influences (death, djent, goth, néo, math...), autant laisser la porte ouverte et accentuer le fait que les titres du combo ne tiennent pas en place. Emmenés par Sofia, dont la voix ne peut laisser insensible par sa douceur ou sa force, les Rouennais ont déjà sorti un album (Eclosion en 2021), mais c'est avec ce Heal qu'ils vont se faire un nom. Outre la promotion

qu'apporte leur label, ils ont reçu le soutien du FAIR en 2023 (comme Steve Amber et Johnnie Carwash) et parmi les concerts prévus pour 2024, il y a une date à La Boule Noire. Largement de quoi défendre au mieux cet opus qui se suffit déjà pas mal à lui-même pour attirer l'attention.

Notes de piano, riffs lourds, chant destructeur, break sans guitare, chant charmeur, il faut moins de soixante secondes à «Hostile», premier morceau de l'album, pour convaincre l'auditeur inaverti qu'il va falloir qu'il s'accroche et se concentre. Il faut oublier les tâches annexes et penser qu'on va pouvoir écouter de la musique en faisant un autre truc, en tout cas, pas celle de No Terror in the Bang qui demande une écoute vigilante pour qu'on en profite pleinement. Les rythmes sont variés, les arrangements soignés, le chant est d'une incroyable richesse et les guitares cherchent à lier les différentes aspirations et à coller aux différentes influences comme à les coller entre elles. Piochant dans tout ce qu'ils aiment, ils sont un peu difficiles à suivre, mais les cassures et le travail sur les ambiances semblent être un de leur petit jeu favori et quand un titre est assez linéaire, il peut paraître étrange («Palindrome»). Bref, on n'est jamais tranquille avec Heal.

De par ce qu'il propose, No Terror in the Bang est rare, ça fait une partie de sa valeur, même si l'essentiel de son intérêt repose sur ses qualités de création comme d'exécution.

■ Oli





LE MAMØØTH

TANTRUM

[Araki Records]

Voici, avec les excuses qui s'accompagnent, une petite chronique d'un album situé dans la catégorie «Désolé pour le retard» (plus d'un an !). C'est celle de Tantrum, un LP qui fait suite à un EP du même nom sorti deux ans auparavant et qui, je devine, avait pour objectif de préparer les personnes qui suivent la scène rock de Brest et d'ailleurs à préparer sa sortie, et d'accrocher un public sensible aux sonorités garage-punk de ce quatuor nommé Le Mamøøth. Je reconnais en toute transparence que si Araki Records ne s'était pas chargé de sa sortie, je n'aurais jamais entendu parler d'eux. Quand j'ai déballé le colis et aperçu le vinyle, j'ai cru sur le coup que c'était une sortie du label electro/techno Acid Avengers, le smiley jaune en guise de visage étant la marque de fabrique visuelle de ces derniers. Sauf que là, le smiley ne rigole pas, il est blanc au lieu d'être jaune, et il a toutes les raisons de l'être puisque le personnage, dont le visage (ou un autre endroit, difficile à dire vu sa difformité) est dissimulé par ce smiley triste, se fait tuer (ou blesser gravement) à la lance lors d'une joute dans le désert avec un effrayant et mystérieux guerrier.

On pourrait tenter de faire des parallèles avec cette couverture, dire sans hésiter que la violence du coup qui transperce le corps est à l'image de la musique de Le Mamøøth. Ce serait un peu aller vite en besogne, les Brestois ne sont ni Slayer, ni Behemoth, encore moins The

Dillinger Escape Plan. Mais reconnaissant que les gars envoient foutrement la purée dans les enceintes, c'est en réalité l'énergie déployée par le quatuor qui nous interpelle et nous motive à pousser le disque jusqu'au bout. Le réduire à une simple machine à riffs cradingues est une bien belle erreur que nous éviterons ici. Le Mamøøth, c'est bien plus que ça. Enregistré à La Carène, la SMAC de Brest, ce Tantrum a bien sûr son côté rentre dedans à la Bad Nerves ou Wine Lips («No preacher», «Cheap to run», «36-65-65-65»), mais sait aussi privilégier le groove et les riffs élancés pour que les headbangs et les dandinements puissent s'exprimer totalement («The mule», «Grandmaster», «Divine»). Le garage-punk se relâche de temps à autres pour laisser un peu d'air comme sur l'excellente «Conspiracy» ou bien sur un «Rat race» qui ne cachent pas sa mollesse pesante, sans parler du soupçon surf rock/post-punk de «World famous booty». Je vous le dis, il n'y a pas de quoi s'emmerder dans ce Tantrum, et il mérite qu'on en parle un peu plus.

D'après Last FM, le groupe fête ses 10 ans cette année. Un argument de plus pour aller leur claque la bise la prochaine fois que vous verrez Le Mamøøth inscrit sur vos agendas concerts Facebook ou autres.

■ Ted



AUTOMATIC CITY

HUM DRUM

[Wita Records]

Fondé à Lyon en 2006, Automatic City est composé d'Éric Duperray (chant, guitare acoustique), Emmanuel Mercier (guitare électrique, sitar), Camille Thouvenot (contrebasse) et de Wendlavim Zabsonre (batterie, percussion). Régulière dans son travail, la formation a sorti trois albums entre 2016 et 2019. Avec quelques compositions en marge, elle aime jouer au jeu des reprises. Cela permet de voir à la fois les influences du groupe et son caractère dans l'interprétation. En mai 2023, Automatic City réalise une nouvelle sortie : Hum drum.

Ce nouvel opus propose huit titres dont trois compositions. Avec quelques sonorités électro, «No dice» nous rapporte un fond de blues de Louisiane. Emmanuel Mercier passe d'un instrument à l'autre avec l'utilisation d'une guitare électrique, d'un sitar et d'une guitare slide. Il sait mettre en place une boucle rebondissante qui devient la pierre angulaire du morceau. Pour «Hum drum», la formation fait appel à Bruno Di Placido qui assure des chœurs psychédélics qui contrastent avec un son puissant dans le blues africain. «Wandering soul» termine la galette. Automatic City recherche la transe dans sa musique. Tout est là pour en sentir les effets : les tintements imposés par le piano de Camille Thouvenot, quelques effets de reverb' disséminés, le jeu de réponse des chants lead/chœurs. Il est facile de se laisser transporter par l'ambiance.

Le reste de l'album nous fait connaître le parfum de leurs influences. Automatic City accouche d'une musique psyché et électro qui puise aussi dans le rock n' roll et le rythm and blues pour nous proposer un panel de reprises. Je salue particulièrement l'interprétation de «Downbound train» de Chuck Berry (1957 - After school sessions). Les Lyonnais réussissent donc l'exercice périlleux de la reprise à laquelle on doit donner une identité sans tout foutre en l'air.

A l'écoute, Automatic City fait bouger quelques repères. La formation se niche dans un interstice inclassable et c'est bien comme ça. Hum drum, c'est une belle découverte à s'offrir, un point c'est tout.

■ Julien



AGIMA SUN

ULTRA FICTION

[Deformeathing Productions]

On n'arrête plus K-vass ! Après avoir ralenti les cadences dans un autre projet (Grief Circle), le leader de Moanaa (un de mes chouchous au rayon post-hardcore) a regroupé quelques amis pour monter un groupe tourné vers la science-fiction et un monde un peu plus industriel : Agima Sun. Et comme d'habitude, le résultat est très soigné, ne laissant pas de place au hasard ou aux approximations qu'on pourrait trouver sur un premier album. Au chant et aux rythmiques lourdes s'ajoutent des sonorités plus claires, des samples, des distorsions tranchantes et une ambiance saturée mais moins oppressante («Lvster lvx» et «Illusion city» sont superbes). Le combo fait même parfois le grand écart, opposant les rythmes et les sons sur un «Deliverance» très démonstratif et sans concessions. Avec des racines post-métalliques profondes, Agima Sun a une base très solide, mais la couleur des feuilles qui poussent sur ses branches peut surprendre, certaines vont trouver une lumière particulière pour procéder à une photosynthèse qui délivre une énergie inattendue mais captivante.

■ Oli



DALÈS

ÉCORCES

[Araki Records / Akènes Records]

Le guitariste Enguerran Wimez et le batteur Joris Pesquer ne sont pas d'Alès, comme leur patronyme pourrait éventuellement le laisser penser, mais de Saint-Rémy-La-Varenne, un petit village qui jouxte la Loire, près d'Angers. Formé en 2014, et après des années de recherches musicales, le duo achève un premier album, Akènes en 2018. En 2020, il s'associe avec le monde du cirque et accompagne en live la Compagnie Un Loup Pour l'Homme. 2023 est l'année d'un deuxième disque de neuf titres intitulé Écorces. Tout dans leur univers respire la liberté, la nature et l'autarcie, leur musique instrumentale semble dépeindre cet état d'esprit. Même la pochette l'atteste avec ce paysage urbain délaissé où la végétation a repris ses droits. Dalès, c'est une forme de poésie musicale sans compromis dédiée à la vie. On s'immerge dans cet espace sonore, quelque part entre le post-rock et un petit je-ne-sais-quoi d'experimental-jazzy, comme on se poserait près d'une rivière pour contempler ses méandres et ses arbres autour. Comme un cours d'eau, les inspirations musicales de Dalès ne tarissent pas et l'eau change de forme au gré de son activité. Comme chaque titre de cet Écorces. En somme, une expérience unique où le temps semble s'arrêter.

■ Ted



HILDEBRANDT

WILL

[At(h)ome]

Troisième opus solo pour l'ancien leader des Coup d'Marron, peut-être le plus personnel, en tout cas Wilfried Hildebrandt se présente ici sous la forme de quelques traits et de son diminutif Will. L'album regroupe une dizaine de chansons pop où la voix, et donc les textes, occupent une grande place et n'en laissent que peu aux arrangements, petites sonorités, rythmiques et bouts de guitare qui l'accompagnent. Si les musiques sont plutôt claires et tintantes, les mots sont un peu plus graves entre tentations, amours contrariées, faux-semblants et ratages (Même s'il y a de l'éclat à rater sa vie). Pas trop de quoi s'éclater à l'écouter, mais quelques vrais moments délicats sont très appréciés comme «A part ça», «Je te connais» ou le superbe duo avec Buridane (son pendant féminin ?) sur «Tu ne mens jamais». Après s'être délecté de covers dans les arbres (va jeter un œil à ses Sessions suspendues sur le tube), Hildebrandt recentre son travail sur sa personne et se livre sans se cacher pour mieux nous toucher.

■ Oli



PARQUET

SPARKLES & MUD

[Carton Records]

Sparkles & mud des Lyonnais Parquet est une compilation de deux EPs, Mud (sorti en juin 2023) et Sparkles (annoncé pour le 5 avril 2024). La découverte de ce dernier, mais aussi de l'univers de ce sextet unique (ou quintette, on ne sait plus vraiment car le line-up évolue), se fait donc au moment même où sort ce premier album en octobre dernier via le label Carton Records (Sathönay, Balladur...). Pour résumer ce que proposent les Lyonnais, on pourrait affirmer qu'ils s'entêtent à déployer une transe rock très inspirée par la techno, à base de boucles hypnotisantes jusqu'au-boutistes. La longueur conséquente des morceaux présentés n'a finalement pas d'importance à partir du moment où on vit chaque plage avec envie et ferveur. Inspiré de musiques à la fois répétitives et évolutives (qui peuvent venir autant du maloya réunionnais que de styles beaucoup plus récents comme l'électro ou le free rock), Parquet peut autant rappeler les dingeries de La Jungle que le groove puissant de MadMadMad. Voici un album parfaitement soigné et pensé pour le live, pour faire lever et bouger les foules et les épuiser jusqu'au bout de la nuit.

■ Ted

W-FENEEO

MAGAZINE

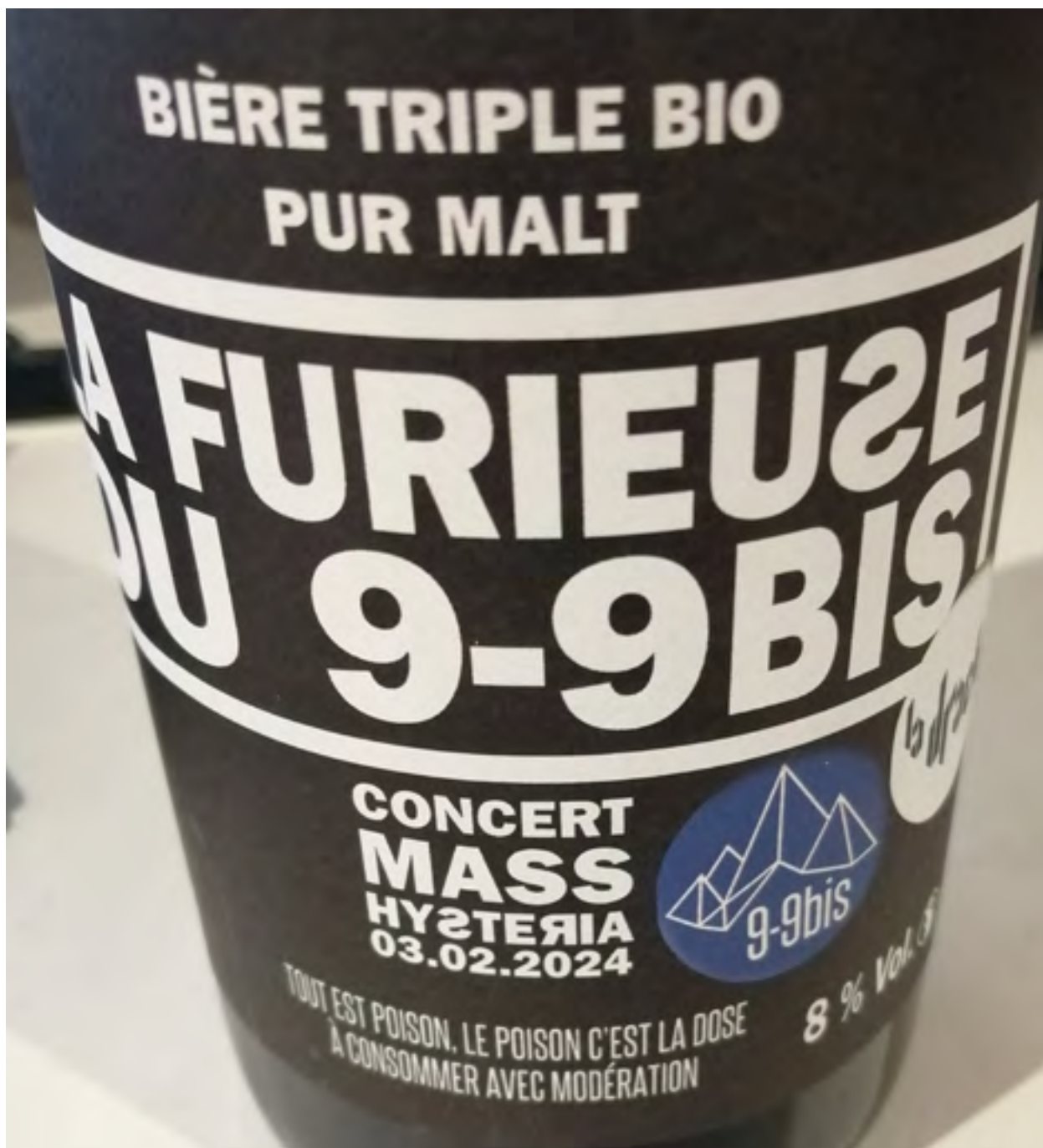


EMPIRE STATE BASTARD



1223

BLOOD COMMAND - DUSK OF DELUSION - UNSPKBLE
BOTTLEKIDS - 7 WEEKS - BENEFITS - BAD SITUATION
PRINCESSES LEYA - EXSONVALDES - QUAI METAL



MASS HYSTERIA

MÉTAPHONE, OIGNIES

MASS HYSTERIA EST DE RETOUR DANS LE NORD APRÈS UN PASSAGE DE «PRÉ-CHAUFFAGE» QUELQUES JOURS AVANT LA SORTIE DE TENACE - PART 1, CETTE FOIS-CI DANS UNE AUTRE TRÈS BELLE SALLE, CELLE DU MÉTAPHONE À OIGNIES (À QUELQUES KILOMÈTRES DE LENS), LIEU MUSICAL CONSTRUIT SUR LE SITE DE LA FOSSE N° 9 - 9 BIS, TÉMOIGNAGE IMPRESSIONNANT DU PASSÉ MINIER DE CE TERRITOIRE. UN LIEU HABITUÉ À LA SUEUR QUI EN VERRA COULER QUELQUES LITRES CE SOIR...

C'est d'abord sur scène qu'elle dégouline car Oddism ne fait pas semblant. Les voisins Lil-lois sont encore plus brutaux sur scène que sur disque et si les titres de *With the white tiger* laissent imaginer quelques micro temps de repos sur disque, en live, il est peu évident de reprendre son souffle. C'est sombre, c'est chaotique et ça plaît très certainement à Yann qui arbore un t-shirt Converge... Le groupe profite d'une grande scène et d'une salle pleine, mais le public ne s'enflamme pas. Leur metal est-il trop technique ? Trop sec ? Il faudra attendre le dernier morceau pour qu'un réel contact s'établisse, Gio descend dans le public, enclenche un circle pit et donne tout ce qu'il a pour diffuser l'énergie du combo. Ça prend mais c'est déjà la fin de leur set, peut-être aurait-il fallu foutre le feu au cœur des premiers rangs dès les premiers morceaux pour se créer d'encore meilleurs souvenirs.









Ayant pu écouter Tenace - Part 1 avant le début de la tournée en mai dernier, j'étais un peu déçu de ne retrouver que deux titres en live et de devoir attendre pour connaître les joies d'un «Tenace» que je savais explosif. Ce soir, ce sont au total sept titres de ce nouvel album qui sont donnés en version live, je suis donc rassasié (même si je devrais certainement retourner les voir pour goûter à «L'air bien» et à «Le triomphe du réel»). Le début du set n'a pas trop changé, le décor est toujours aussi imposant et bien pensé, certaines couleurs plutôt chaudes et posées (j'adore le violet) viennent contraster avec les lights plus hachées qui suivent la violence des frappes, les gars sont encore plus à l'aise sur scène, Jamie lançant un paquet de vannes (qui n'ont pas toutes fait mouche, soyons indulgent, c'était «la fin de semelle»). Positifs à bloc, le public ne contient pas ses mouvements et ne

met pas longtemps à bouillir, pas de barrière ici, la température monte donc très vite jusque sur le haut de la scène où Raphaël ressent le coup de chaud et confirme les dires de Mouss, c'est une ambiance de déglingos. Ce n'est donc pas le froid ou un quelconque courant d'air qui me donne des frissons sur «L'art des tranchées», infatigable défenseur du spectacle vivant, Mouss remercie encore et encore ceux qui sont là, années après années. Même réaction sur «L'émotif impérieux» qui pourrait être grandiose sur la MainStage du Hellfest en juin... Mais le groupe devra faire des choix car ce n'est pas sûr que l'organisation leur laisse deux heures comme à Oignies... Ils seront obligés de jouer «Arômes complexes» qui est devenu au fil des ans un des moments forts des concerts (et qui est aussi désormais mon morceau préféré), indispensable pour bâtir des rêves. Pour le rappel, Mouss offre





sa tournée et la promotion de la «Furieuse», une bière brassée exceptionnellement par La Drache, des passionnés de houblon qui font du bio, aiment le rock et ont reversé tous les bénéfices de la vente de leurs 666 bouteilles au Secours Populaire. Décapsulage au micro, petite distribution, on boit avec modération (elle affiche 8°, ce n'est pas une Champigneulle !) mais «Vas-y Rapha, tu peux envoyer», même si c'est «Tenace», Mouss assure sur tous les fronts et m'envoie un petit cadeau sur le refrain «Tenace, comme le Fenec, On est tenace !». Le titre est taillé pour la scène, c'est donc en poussant encore les curseurs que le public du Métaphone se déchaîne. Le calme relatif du superbe «Le grand réveil» permet de reprendre un peu ses esprits avant un final plus «classique» pour le vieux grognard que je suis (du jump, les kids sur scène, wall of death... si tu n'as pas assisté à un concert de MH depuis longtemps).

Dernier riff, dernier roulement, dernier merci et le show se termine. Ce sont les accords d'Alice in Chains qui squattent désormais la sono même si le groupe est encore sur scène, prenant des photos, signant des autographes ou distribuant médiateurs, setlist, baguettes et boissons. Histoire de faire durer le plaisir de partager des moments d'exception.

Merci à Sabrina et Vercords toujours au taquet ! Merci à Mouss et aux Mass pour la dédicace ! On est tenace !

■ Oli
Photos : Oli





BRASCA

BLOODLINE

(iMD-Deaf Delay)

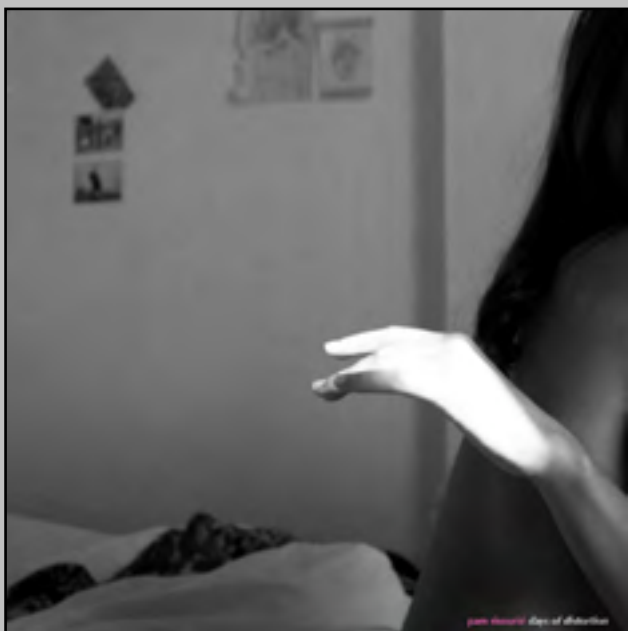
Syd Kult, projet solo de Cyril, était peu à peu devenu un groupe à part entière, l'aventure s'est terminée au printemps 2022 laissant la place à d'autres idées dont Brasca où notre homme s'occupe de la production, de la composition (textes et musiques), des guitares, du chant, de la basse et des claviers. Ça ressemble pas mal à un nouveau projet solo, non ? Mais le charme des titres a attiré quelques musiciens qui ont décidé de partager des moments de leur vie avec Brasca qui, peu à peu, est devenu un groupe, un indispensable pour rendre concret ces notes en concert et faire transpirer les foules à l'écoute de riffs grungy.

Bye bye les ambiances folk, mises de côté les aspirations instrumentales (sauf pour l'interlude «Swing for lovers»), bienvenue aux accords gras, aux distorsions traînantes et au chant déchirant/touchant, s'il y a encore un peu de culte ici, c'est pour Nirvana et tout un pan de l'histoire du rock. La voix claire et lumineuse de Cyril, notamment sur les couplets, évite à Brasca le piège de la simple copie, même si sur quelques passages, on se demande quel morceau du groupe de Seattle est repris... Sans aller en chercher les sons ou les timbres, «Julie» se rapproche d'Alice (in Chains) avec l'opposition des teintes, d'un noir foncé au bleu clair (ou Black gives way to blue ?, mais ça ne doit être qu'une coïncidence), d'une légèreté d'un chant au foisonnement des distorsions, le morceau est aussi riche qu'en-

levé et aussi passionné que passionnant. Un des autres titres qui sort du lot, c'est «Into the sun», une construction un peu plus prog, une ambiance psychédélique et feu de camp dans le désert marquent les esprits... Plus que «Bloodline» qui, s'il donne son nom à l'album, se révèle assez «basique», un titre rock qui ne s'aventure pas franchement en terres grunge ou stoner, ne s'emballer un poil que sur sa fin et nous laisse sur la nôtre. Pas comme «Les ombres» qui marie aux consonances nord-américaines de la musique un texte en français, le chant ne s'éveille pas autant qu'en anglais, mais guitares et arrangements le mettent en avant pour finir l'opus aussi bien qu'il a commencé.

Puisqu'on me demande mon avis, je le donne, je préfère la première partie du disque («Cut the ties», «Burning sky», «Midnight home» et «Julie») car même si la deuxième propose une vision plus personnelle, je la trouve moins principalement efficace. Étant un «enfant du rock» devenu «ado du grunge», le côté nostalgique et plaisir immédiat de ces titres l'emporte largement sur le reste.

■ Oli



PAM RISOURIÉ

DAYS OF DISTORTION

[Atypeek Music / Araki Records / Icy Cold Records / ...]

Après 3 EPs délivrés en l'espace de trois ans, le quintette parisien de pop-rock shoegaze Pam Risourié a décidé de se lancer dans l'expérience d'un long format qu'il a commencé à façonner à partir de 2021. Deux ans plus tard, le 17 mars 2023, Days of distortion était livré grâce à l'aide précieuse d'une tripotée de labels indés dont font partie Atypeek Music, Araki Records, Icy Cold Records ou encore Stellar Frequencies. Sans manquer de respect à ces derniers acteurs ô combien importants de la propagation de musiques indés de qualité, lorsqu'on découvre cet album, on est persuadé qu'il aurait pu aisément sortir sur une major ou une maison de disque indépendante plus importante en termes de moyens, tant son style et sa prod' collent au cahier des charges de certaines (ceux qui nous viennent à l'esprit en premier lieu sont [PIAS], Tough Love Records, V2 Records ou pourquoi pas un des labels composant le groupe Beggars). La nationalité des membres de Pam Risourié ne les aide pas, c'est certain, bien qu'ils écument parfois des scènes en Europe (Allemagne, Pays-Bas, Italie), mais gardons l'espoir pour eux que cet album saura les propulser davantage sur le devant de la scène internationale. Car ils le méritent.

Enregistré par les You Said Strange (qui, eux, pour le coup, ont entrevu la lumière portée sur l'international), et mixé/produit par Lucas Ra-

mos (Guts, Frustration, Von Limb, Clarkk And Co.) au OneTwoPassit Studio, Days of distortion a toutes les caractéristiques de l'album réussi. Son style musical charme presque instinctivement par ses mélodies pénétrantes, par sa langueur apaisante et rassurante, et son côté passe-partout aussi. Le rock shoegaze familial de Pam Risourié, teinté de post-rock par moments, ne nous sort pas vraiment de notre zone de confort. En revanche, la manière qu'a cette formation de mener son bateau est, elle, infaillible. Ses membres connaissent leur job quand il s'agit de balancer des titres absolument imparables : lorsqu'on tombe sur «Spectre», par exemple, la magie mélodique opère au point de nous tirer des larmes des yeux, idem concernant les quasi-8 minutes atmosphériques, gracieuses voire hypnotiques d'un «Weltschmerz» ultra séduisant. Dans Days of distortion, le groupe tente à certains moments de varier son contenu, comme sur ce «Solemnly» céleste cadencé par une boîte à rythmes.

Mais l'unité de style entre chaque chanson est finalement ce qui fait de Pam Risourié son cheval de bataille, et peut-être ce qui le différencie, de ce fait, de tous les autres groupes qui jouent dans sa cour (Territory, Resplendor, Gliese Et Kepler...) et qui peuvent imprimer leur shoegaze de post-punk ou de coldwave par exemple. Jamais les Parisiens ne dévient réellement de leur trajectoire, même la voix varie peu, comme pour mieux imprimer leur marque nourrie à la fois de guitares aux sons aériens noyés de distorsion, et d'une décontraction mélodique proche de celle de Cosse par moments.

■ Ted



THE SIRENS OF TITAN

AGE OF TREASON

[Atlantic Curve]

The Sirens Of Titan est un groupe anglais fondé par John-Paul Pryor, l'ex-frontman de The Lancaster Bombers revenu à la musique en 2017 après une parenthèse prise pour se lancer dans une aventure de romancier et d'éditeur. Il délivre l'été 2023 avec ses copains (Jez Leather et Sami Salo) une deuxième œuvre teintée de folk, de rock 60s, et de pop psychédélique, le tout délivre une touche de blues et d'un soupçon évident d'americana (le coup de l'harmonica sur «Bury me in black sand» n'en est qu'un exemple). Ce ragoût musical appelé Age of treason fonctionne à merveille et nous parle immédiatement de par son héritage Pink Floydien («Bunny» est celle qui saute le plus aux oreilles avec son côté «Wish you were here») ou encore celui de son rock bluesy emprunté notamment aux Rolling Stones des 60s («Bury me in black sand»). Les références ne manquent pas à l'esprit lorsqu'on plonge dans cette œuvre évoquant l'espoir («Vicious soul») et le désespoir («Dark heart beating») dans un psychédéisme dominant. Age of treason est un lien entre passé et présent, et The Sirens Of Titan a réussi le défi de faire de son héritage quelque chose de beau et j'ai envie de dire de «très actuel».

■ Ted



BLUES FOR NEIGHBORS

FUNERAL PILES AND GALLOWS

[Aldora Britain Records ...]

C'est un duo qui fait tout tout seul. Ou presque. Composition, enregistrement des différents instruments (guitare, banjo, mandoline, harmonica et quelques percussions ou arrangements) et des chants, mixage, mastering, Blues For Neighbors s'occupe de tout et apporte donc une dizaine de titres blues/folk à leurs voisins. Perso, je suis un voisin assez lointain car les deux comparses sont Polonais, mais peu importe la distance entre nous ou entre Wroclaw et les États-Unis, ils ont assimilé ce qui fait l'essence du blues et l'importance de la chaleur de ce son pour toucher quiconque pose ses oreilles sur leur musique. Et si les potences et leurs fruits comme les bûchers et les tombes sont au menu, que le sang coule et que les corbacs guettent, il y a un peu de lumière dans les morceaux («Our lord, our saviour») pour tracer sa route dans l'obscurité ambiante et on a aussi un peu d'énergie («Before the rooster crows at dawn», «God's will») pour éloigner la mort qui rôde. Les amateurs d'americana épuré (pléonasme ?) feraient bien de se pencher sur BFN qui ne triche pas, même s'il noircit un peu le trait sur son artwork.

■ Oli



LA JUNGLE

BLURRY LANDSCAPES

[Rockerill Records / Black Basset Records...]

À l'été 2021, Rémy, batteur de La Jungle nous informait, lors d'une interview accordée à notre magazine, que le duo avait profité, pendant le COVID, d'un appel à projet artistique avec le musée Art et Marges pour créer une œuvre sur laquelle une dizaine d'artistes d'art brut ou d'art outsider (parmi lesquels André Robillard, François Peeters, Samuel Trenquier et Serge Delaunay qui est décédé avant la sortie de ce disque) devaient interpréter graphiquement chacun des titres proposés par le groupe. Le fruit de ce

travail a été récompensé par la sortie deux ans plus tard de *Blurry landscapes* avec la série des œuvres visibles sur la version vinyle. Un vrai objet qui a conduit les Belges à une manière de travailler différente de ses habitudes pour ce sixième album, plus lente, qui leur ont ouvert de nouvelles perspectives.

Et cela se ressent. Comment ? Par une diversité d'univers qui s'impose encore plus à l'esprit sur ce deuxième album sorti en deux ans (*Ephemeral feast*, dont on a loupé la sortie en 2022). Ça reste clairement toujours dansant et fourrés de passages de rock bien nerveux («The marvelous forest of our dreams»), tribaux («Tomorrow»), ou proche de l'electro-techno («La compagnie de la chanson», «Le tigre en bottes vertes», «The growl and the relief»). Mais, plus surprenant peut-être, le duo s'essaye également avec succès aux paysages sonores relaxant («Hatching the light», «Stop», «Le chemin rapide») ou à des choses plus proches de ce que faisaient à une époque des groupes comme LCD Soundsystem voire Unkle qui arrivaient à mettre sur le même pied d'égalité la puissance répétitive de fines mélodies avec un rythme motorique comme sur le très réussi «Panther's rib cage». On pensait qu'à un moment donné les gars de La Jungle allaient s'essouffler artistiquement. Il aura fallu une période de confinement pour les booster comme jamais. Impressionnant.

■ Ted

Photos : Mattias Launois





FRANÇOIS NMF

CHAQUE ANNÉE, LE PREMIER WEEK-END DE DÉCEMBRE EST LE MOMENT OU LES RIFFS DES GUITARES RUGISSENT SUR LES BORDS DE LA LOIRE. LE FERRAILLEUR ACCUEILLE LE NANTES MÉTAL FEST, FESTIVAL QUI MET EN AVANT LA SCÈNE FRANÇAISE EN DONNANT L'OCCASION AUX AMATEURS DU GENRE DE DÉCOUVRIR LES TALENTS DE DEMAIN, ET DE REVOIR LES GROUPES CONFIRMÉS ! POUR CETTE 11ÈME ÉDITION, NOUS AVONS DONNÉ LA PAROLE À FRANÇOIS, DIRECTEUR DE PRODUCTION ET CHARGÉ DE COMMUNICATION.

Cette année, le Nantes Metal Fest a fêté sa 11ème édition avec un sold-out. Vous êtes parti de où pour en arriver là ?

Le Nantes Metal Fest est né de notre passion pour la musique et notre désir de créer un événement dynamique pour la communauté de Nantes et au-delà. L'idée était de rassembler les fans et de mettre en avant à la fois des groupes locaux et nationaux. Nous voulions offrir une plateforme où ces groupes pourraient se produire sur scène, partager leur musique et créer des beaux souvenirs de live. C'était aussi un moyen pour nous, organisateurs, de vivre un projet excitant ensemble, de nous amuser entre nous, tout en contribuant à dynamiser la scène metal de notre région. C'est fantastique de voir comment le festival a évolué au fil des années et d'avoir atteint à nouveau le sold-out aussi tôt pour notre 11ème édition. Cela témoigne de l'engagement et de l'enthousiasme de la communauté, et nous sommes reconnaissants pour tout le soutien que nous avons reçu.

Après 11 éditions, quel regard portes-tu sur le NMF et comment vois-tu l'avenir du festival ?

Le Nantes Metal Fest a parcouru un chemin incroyable au cours de ces 11 éditions. C'est une expérience qui dépasse largement nos attentes initiales. Chaque année, nous avons eu la chance de rassembler une communauté passionnée et de présenter des performances top de groupes locaux et nationaux. C'est une source de fierté pour nous en tant qu'organisateur de voir à quel point le festival a grandi et prospéré. Cependant, il est également important de reconnaître que l'organisation d'un événement de cette envergure demande énormément de temps et d'efforts tout au long de l'année. Nous prenons donc le temps de réfléchir à la suite des choses. Bien que le festival soit une réussite, nous devons évaluer comment maintenir cet élan tout en gérant nos autres engagements et responsabilités. Quant à l'avenir du festival, je ne peux pas prédire avec certitude ce qui nous attend, mais je suis déjà heureux du chemin que nous avons parcouru jusqu'à présent.

Avec 11 éditions à son actif, le Nantes Metal Fest a sûrement créé de nombreux souvenirs. Quel est ton meilleur moment et ton pire

moment ?

Mon meilleur souvenir du Nantes Metal Fest est sans aucun doute chaque concert des groupes, qu'ils soient jeunes ou moins jeunes. Ressentir l'énergie de la foule, voir les sourires sur les visages du public et recevoir leurs remerciements, c'est ce qui rend tout notre travail si gratifiant. Mais si je devais en choisir un en particulier, ce serait certainement la dixième édition. Cette édition était spéciale à bien des égards, et je pense que c'était la meilleure de toutes, grâce à notre équipe formidable et à l'atmosphère électrique qui régnait. En ce qui concerne mon pire souvenir, ce serait l'année où l'édition a dû être annulée en raison de la pandémie de COVID-19. C'était un moment difficile à vivre pour nous tous, car nous avons mis beaucoup d'efforts dans la planification du festival.

Quel est le bilan de cette 11ème édition ?

Cette 11ème édition du Nantes Metal Fest a été tout simplement incroyable. Les retours que nous avons reçus des groupes, du public et de nos partenaires ont été extrêmement positifs. C'est une grande source de satisfaction pour nous en tant qu'organisateur de voir que notre travail a été apprécié et que le festival a été une réussite sur tous les plans. Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers notre équipe qui a travaillé sans relâche pour que tout se déroule aussi bien. C'est grâce à leur dévouement et leur passion que nous avons pu offrir une belle expérience à tous les participants.

Peux-tu nous parler de la prochaine édition ?

Il est encore trop tôt pour fournir des détails sur la prochaine édition. Comme je l'ai mentionné précédemment, nous avons atteint un certain point dans notre parcours, et nous allons prendre le temps nécessaire pour évaluer les options qui s'offrent à nous et voir ce que l'avenir nous réserve.

Merci beaucoup à François pour cette interview et à bientôt pour de nouvelles aventures musicales sur les bords de la Loire !

■ Nolive
Photos : Nolive



NANTES METAL FEST

NANTES, LE FERRAILLEUR

LE NANTES METAL FEST C'EST UN PEU NOTRE FESTIVAL CHOUCHOU. IL ARRIVE À UN MOMENT OÙ LES FESTS ESTIVAUX SONT LOINS OÙ LA PÉRIODE REDOUTÉE DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE APPROCHE. LE TEMPS EST GRIS, LES JOURNÉES MOROSES ET LE MORAL AUSSI. ALORS LE NMF, C'EST UN PEU COMME UNE LUMIÈRE DANS CETTE LONGUE NUIT D'HIVER. ON L'ATTEND AVEC IMPATIENCE TOUS LES ANS. D'AUTANT PLUS, QU'AVEC NOLIVE, NOUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS IL Y A QUELQUES ANNÉES PENDANT UN NMF QUI ÉTAIT ENCORE LOIN DE FAIRE SOLD OUT.

Jeudi

Nous sommes arrivés un peu en retard et avons loupé le premier groupe (Unsafe) mais nous avons pu découvrir Orpheum Black. Groupe de pop français, c'est propre musicalement parlant. 2 chanteurs un homme, une femme dont les voix s'harmonisent et s'entremêlent parfaitement. Un moment un peu plus calme dans le NMF que le public a beaucoup apprécié. Moi, j'avoue que ce n'est pas ce que j'écoute et encore moins ce que je vais voir en concert. Un ami près de moi s'impatiait «Quand est-ce qu'on met des pieds bouches, là ???»

Nous avons enchaîné avec Purge of Sanity, groupe de modern metal nantais créé en 2018 qui ne m'a pas convaincue lors de ce set. Je préfère me réserver pour un prochain concert d'autant plus que j'ai apprécié Psychosis sorti début 2024. Puis ce fut le tour de

The Dali Thundering Concept. Groupe parisien de metalcore fondé en 2010 qui fut une belle découverte pour nous. Pêchu et technique, avec un univers un peu jazzy, ils ont délivré une belle prestation.

La soirée s'est terminée avec Novelists, très bon groupe de metalcore avec une chanteuse au top, très souriante et qui a partagé avec le public son plaisir de participer au NMF. Le metalcore n'est pas notre style de prédilection mais nous avons passé une bonne soirée. Soirée au cours de laquelle nous avons pu échanger avec le président et le trésorier de l'Omega Sound Fest, super festival que nous avons eu l'occasion de découvrir l'an dernier et qui prend une belle ampleur. Nous avons convenu de reprendre contact avec eux pour leur prochaine édition afin de réaliser leur interview et un live report.



THE DALI THUNDERING CONCEPT



Vendredi

La soirée que nous attendions avec impatience au vu de la programmation et on n'a vraiment pas été déçu ! Une putain de soirée !!! On a commencé tout doucement avec Understatement qui nous a servi un punk rock à la Green Day pendant les trois premières chansons. J'ai l'impression de retrouver mon adolescence à chaque fois avec ce genre musical. C'était frais, joyeux malgré un chant pas toujours très juste (surtout le guitariste, une vraie cata) mais le chanteur principal a un joli timbre de voix qui convient bien à ce style et de l'envie. Ils ont enchaîné avec un rock un peu plus dur qui nous a fait une belle mise en bouche pour la suite.

Nous avons poursuivi avec Kolen qui, dès les premiers instants, nous a balancé des parpaings dans la tronche. Ça a duré non stop pendant 20 minutes. C'était gras, lourd, massif, très agressif, pas du tout subtil mais qu'est-ce que c'était bon ! Le chanteur est venu régulièrement mettre des patates dans le pit particulièrement hargneux pendant leur



KOLEN



HEADS UP

set. Petite pause à un moment donné pour laisser au bassiste nous faire découvrir son talent de rappeur que tous ont apprécié. Un très bon moment mais trop court !

Autre découverte de la soirée avec Heads Up, groupe des Herbiers et quelle belle découverte ! Je ne suis pas fan du punk rock mais là, c'était tellement bien fait que j'ai n'ai pu qu'adhérer. Musicalement au top, un chanteur avec une super voix, une énergie ultra positive et très joyeuse se dégageait de ce groupe. Toute la salle s'est retrouvée en symbiose avec le groupe, les gens bougeaient en affichant de grands sourires, se prenaient par les épaules. Les mecs ont balancé du bonheur à la pelle et j'en avais les larmes aux yeux. Leur album est sorti le 26 janvier. Un indispensable à écouter et il me tarde de les revoir en live.

Hyro the Hero, oh lala mais quelle claque ce groupe !!! Un frontman américain complètement cinglé avec un charisme de dingue !! Il était partout, occupait tout l'espace scénique, régulièrement dans le pit à chanter ou à lancer un wall of death. Un dingue ! Accompagné de musiciens talentueux. Musicalement et scéniquement, on se rapproche énormément de Fever 333, une sorte de rap métal très violent, très efficace. La salle était en feu, ça bougeait autant que pendant un concert de Get the Shot. C'était énorme ce concert ! On en veut encore.

On a terminé la soirée par le rouleau compresseur Stinky qui a fini de tous nous fracasser. Le pit était déjà survolté après le passage de Hyro the Hero et je ne pensais pas que c'était possible de faire plus. Mais ils l'ont fait, c'était le chaos !



HYRO THE HERO

Samedi

J'appréhende un peu cette dernière soirée. C'est du death métal et c'est un peu trop pour moi. Sauf Benighted, les patrons, bien sûr. Mais je vous raconte ça un peu plus tard...

Nous avons commencé par Opal Insight un groupe de death metal mélodique nantais. Sombre, terreux, parfois magnifié par de la voix claire, je n'ai pas adhéré car ce n'est pas mon style de musique, contrairement au public présent.

Silent Seas, groupe de death résolument moderne fondé à Nantes en 2016, a capté toute mon attention. J'ai reconnu leur emblème, l'hippocampe, dès que le rideau s'est ouvert. Ce fut un putain de concert avec un chanteur

très présent et on sentait que le groupe jouait devant son public qui en redemandait. J'ai même discuté avec ses collègues qui étaient venus les découvrir sur scène. Certaines étaient des femmes et elles se sont vraiment laissées porter par ce groupe qui a su emmener toute la salle dans son monde. Alors, certains jugeront cette remarque sexiste, mais nous sommes largement en infériorité numérique lors des concerts de metal et je suis très heureuse lorsque je peux rencontrer d'autres femmes dans ces moments.

Je passerai sur Atrocia que je n'ai pas pu écouter car ce n'est vraiment pas ce que j'aime et je ne suis donc pas apte à délivrer un ressenti pertinent.





INNER TEARS

Les maîtres du genre, tant attendus, Benighted, sont arrivés sur scène et ont reçu un accueil à la hauteur de leur talent. Le set a commencé et j'ai été en apnée dès le départ. Ça a tapé fort, très fort, sans répit ni trêve. Le public est parti en transe, aussi cinglé que les mecs sur scène qui déversaient des riffs et des cris d'une violence inouïe. Mais putain ! Que c'était bon ! Je suis sortie du show, sonnée, épuisée. Je ne savais pas si j'étais contente ou pas que ce soit terminé. Mais ce soir là, je vous le dit, Benighted m'a tuée.

Et c'est ainsi que s'est terminée cette magnifique édition du Nantes Metal Fest 2023. Une édition qui restera dans notre mémoire car nous y avons fait de superbes découvertes, des groupes d'une réelle qualité. C'est ce qui est génial avec le NMF, on découvre de nouveaux groupes, on retrouve avec un énorme plaisir des groupes plus connus, on écoute, on apprécie ou pas dans une super ambiance avec un public résolument metal et parfois, comme avec Tsar l'an dernier, vous tombez sur des pépites. Nous avons hâte de vous retrouver l'année prochaine NMF !

Nous avons hâte de vous retrouver l'année prochaine NMF ! Merci au Ferrailleur et à l'équipe du festival pour l'organisation et nous permettre de vivre ces moments.

■ Gab

Photos : Nolive



ORPHEUM BLACK





PURGE OF SANITY





THE DALI...





THE DALI...









NOVELLISTS









KOLEN.









HYRO THE HERO





HYRO THE HERO

HYRO THE HERO



HYRO THE HERO







STINKY









INNER TEARS















SYCOMORE

ANTISWEET

[Source Atone Records]

Même si j'adore jouer avec les mots, ce n'est pas pour leur beau travail sur le titre de cet album que j'apprécie Sycomore puisque je ne me suis rendu compte de leur retournement de «i» sur Antisweet avant de vraiment bosser sur la chronique. Jusque-là, j'avais juste enfourné la galette un paquet de fois pour vérifier que mon audition des graves était toujours bonne. La pochette avait bien sûr marqué des points, ces petites fourmis noirs sur une sucette rose (à qui on donne un coup de langue avant «Drink water» ?), ça claque, le «zoom» sur la sérigraphie du CD est top aussi mais ce «Ant!sweet» n'est visible, pour la version promo, qu'à l'arrière

du carton avec la tracklist. En coupant le mot en deux, on obtient donc «Fourmi / Sucré» et tout prend un autre sens. En cherchant un peu plus, le mot en entier et en anglais est peu courant et pourrait dire «qui contient du sucré» et non pas «à l'inverse de doux» qui convient bien mieux à la musique des Amiénois. Bref, tout ça pour dire que les gars se sont creusés la tête autant pour trouver un nom d'album que pour décliner leur artwork. Et ça, ce n'est pas leur job, ce qu'on leur demande, c'est des riffs gras, des rythmiques lourdes et un chant qui gratte le gosier. Tu te doutes bien que là-dessus, ils assurent aussi.

Si le fond de commerce est clairement sludge, du fait de l'accordage des instruments qui semblent vivre dans la boue, le groupe s'ouvre à d'autres influences et varie les rythmes et l'engagement. On se retrouve donc en territoire post-metal sur «Masquerader», certainement le morceau favori des responsables de leur label Source Atone Records, dans une zone de guerre où règnent violence et agressivité sur le très hardcore «Parallel lines», au milieu d'un désert speed-stoner-véner pour «Captain Vitamin», ou encore dans un marécage plus doom sur «Hear the wind» où le chant écorché chatouille les vertèbres procurant quelques soubresauts. Si les tonalités restent donc assez identiques tout au long de l'opus, ces idées et ces tempos assez différents qui viennent épicer les tracks font qu'on ne s'ennuie pas et qu'on peut rester des heures à écouter Antisweet, comme on peut rester des heures à regarder, comme hypnotisé, des fourmis former des routes pour aller chercher et ramener de la bouffe à la maison.

■ Oli





BORIS & UNIFORM

BRIGHT NEW DISEASE

[Sacred Bones]

En 2019, Boris, légende japonaise de la musique heavy, tourne aux USA avec Uniform, formation indus metal noise nord-américaine qui partage le même label qu'eux. Les deux groupes se lient d'amitié. Uniform est fan absolu de Boris, la réciprocité s'est vraiment concrétisée sur cette tournée au sein de laquelle les Japonais ont vu dans leurs camarades de jeu un point commun vraiment important à leurs yeux : celui de n'être cloisonné dans aucun style musical, tant qu'il est profond, violent, et sans concession. Mais ce n'est pas tout, puisque Boris apprécie également chez eux leur envie d'expérimenter et de repousser la limite de leur créativité. À l'été 2020, alors en pleine pandémie coupant court à toute possibilité de tournée, les deux formations décident de partager un studio à Brooklyn afin d'écrire et de mettre en boîte un album collaboratif à six (voir plus, si l'on compte la présence de Randall Dunn, producteur et musicien de Master Musicians Of Bukkake, au synthé sur 4 titres, ainsi que de Steve Moore de Zombi et Titan à la basse sur 5 titres). Ce disque de neuf plages voit le jour le 16 juin 2023, grâce à Sacred Bones, et prend le nom de Bright new disease.

Ce «testament d'amitié et d'espoir face à un monde en feu», comme aime ainsi le décrire le vocaliste d'Uniform, Michael Berdan, reflète un peu toutes les émotions qui nous inondent lorsqu'on est isolé par un confinement. C'est au pire un univers qui peut se rapprocher de celui

de l'asile, au mieux un brin d'espérance que le cerveau savoure pour ne pas sombrer totalement dans la démence. Quoi qu'il en soit, Bright new disease est, comme son nom l'indique, maladif. Et sombre. Et cette obscurité se manifeste de plusieurs façons. Le morceau d'ouverture et toute première composition née de cette collaboration, «You are the beginning», est un mélange de sauces heavy thrash qu'on retrouve autant dans les Melvins, Slayer ou encore Metallica. Une façon de montrer l'étendue de la technique musicale du mega-groupe. «Weaponized grief» pourrait s'apparenter à une reprise d'un morceau de Discharge par The Dillinger Escape Plan alors que la mystique «The look is a flame» alourdit de manière extrême le rythme pour faire ressortir ses guitares agonisantes. Quant à «Narcotic shadow», c'est un peu le rire nerveux de l'album : les gars lancent sans prévenir une dark (new) wave aux rythmes puissants et sautillants qui n'a rien à voir avec ce que le disque proposait jusqu'à présent. Un coup à perdre l'auditeur.

Plus les titres de Bright new disease se succèdent, plus les influences musicales et la créativité des groupes ressortent. Ce gloubi-boulga, qui peut s'avérer assez saisissant si on ne connaît pas le pedigree des deux entités, n'est pas indigeste en soit. Il faut le voir plutôt comme un effet cathartique (Michael Berdan a une santé mentale fragile) où les idées sont désorganisées mais très bien retranscrites à l'image du dernier morceau, «Not surprised», très Earthien dans l'esprit, avec des hurlements en guise d'accompagnement. Si dans un même album, tu souhaites voir se télescoper drone, thrash, doom, sludge, punk hardcore, screamo, death-metal, dark ambient, ou bien new wave, sache que ce disque collaboratif est fait pour toi.

■ Ted



VIKTOR AND THE HATERS

BLACKOUT II

(Vlad / Foudrage)

À contrecourant du rap actuel, Viktor And The Haters revient avec le volume 2 de son «Blackout». Une amnésie qui n'a pas vraiment affecté l'énergie et la rage de Viktor Coup?K et de ses Haters. L'ex-membre de Kalash s'est encore bien entouré pour ce disque (citons JM Pelatan de No Money Kids et l'ex-Assassin Maître Madj), proposant une production hip-hop très électronique. Beaucoup plus que son premier volume qui mettait en lumière ses penchants rock. Car Viktor s'est efforcé de trouver le(s) son(s) qui le caractérise le mieux, et capable de faire résonner chaque mot, chaque strophe de son effervescence verbale. Les beats de ce Blackout II font vraiment mal et se démarquent par leurs surprenantes variétés tels que la dark-techno pour «En guerre», le breakbeat/jungle avec «Oh oui», le penchant electro-funk pour «Nos dettes sont leurs salaires», ou encore la trap pour «Splash». Un choc d'univers sonores aussi frontal que le flow de ce gaillard élevé dans le giron d'Assassin Prod ou de la Scred Connexion, à l'image d'«Oh oui», excellent titre partagé avec le fougueux Switch The MC, un rappeur britannique rencontré lors d'une résidence en compagnie de Souffrance du collectif L'uZine au Café de la Pêche à Montreuil. La contestation a encore de l'avenir et commence par des rappers de la trempe d'un Viktor.

■ Ted



ALMOST LOVERS

EP #2

(Howlin' Banana)

Le label Howlin' Banana Records a le chic pour nous sortir des petites pépites de nulle part, que d'aucuns qualifieraient même de «bon tuyau». Bingo à nouveau avec ce quatuor bruxellois, Almost Lovers, qui a conquis direct mon cœur de true rockeur. Alors oui, il n'y a que six titres, le disque s'appelle EP #2 et ce n'est même pas un disque puisque ça ne sort qu'en K7. Enfer et damnation, pourquoi pas en 78 tours tant qu'on y est ! S'il y a un format pour lequel je milite, avec les actuels prix débiles des vinyles, c'est plutôt ce bon vieux CD.

Ces presque amoureux font donc un presque sans faute en remettant au goût du jour la power-pop 70's/80's de Joe Jackson, Elvis Costello ou encore Paul Collins pour ce qui est des classiques, et celle plus contemporaine de Kurt Baker, moins connue mais dans un esprit et une fraîcheur similaires. Des titres de 3 minutes en moyenne, couplet/refrain, couplet/refrain, un petit pont/solo qui va bien et fonctionne depuis la naissance du r'n'r, et on y retourne avec entrain. Presque sans faute car «Come around» est un poil en deçà mais le reste, de «Time» à «Waiting», en passant par «Let it go» ou «Before I'm gone», sont autant de tubes incandescents et sucrés à la fois, évoquant la fougue juvénile et les premiers émois maladroits. Vivement le EP #3, voire le LP #1 !

■ Guillaume Circus



JOUR J MENTAL

FAIRE LA SECTE

[Atypeek Music / Poutrage Records / ...]

L'été dernier, je reçois un message de Nico (ENOB, Miss Dalloway, Do The Dirt, Lena Circus) m'annonçant la sortie de Faire la secte, le premier album de son nouveau groupe, Jour J Mental. Ça tombe au pire moment, les vacances puis une rentrée de maboule qui durent plusieurs mois avec une importante pile de disques, sans compter les sempiternelles chroniques à rattraper... Je trouve enfin le bon moment pour me plonger dans cette œuvre dont la finesse et la sauvagerie reste encore imprimées dans mon cerveau au moment où j'écris ces lignes. J'abhorre les tops, mais je vais faire une exception pour cet album qui l'est tout autant dans le paysage du rock français actuel.

À l'arrache, parce que je préfère consacrer mon temps à le dévorer que d'en parler, voici donc le top 8 des bonnes raisons de prêter vos deux oreilles illico presto à ce Faire la secte de Jour J Mental :

1/ Déjà, le nom du groupe et de l'album devraient interpeller tout le monde. Non ?

2/ Il y a deux membres de feu ENOB dedans, et sûrement les plus tarés de la bande en termes de folie créative (Yakoo au chant et à la guitare, et Nico à la gratte). Quand on a connu et apprécié ce groupe là, en général, on ne tergiverse pas trop, on s'empresse de découvrir Jour J Mental.

3/ Putain, mais ce chant... Tellement incarné, possédé, enragé, peut-être même poétique, qui sait ? Et le tout en français, vindieu ! La classe totale ! Avec l'impulsivité de Yakoo, c'est déjà 50% de l'album réussi.

4/ L'autre 50% sont pour les compos. Là aussi, c'est terrifiant, brutal, hypnotique, immersif, profond... Un mélange de noise, d'indus, de post-punk, un brin de post-rock aussi, un peu de chaud et beaucoup de froid. Les mots me manquent, mais l'expressivité des guitares est totale, ce qui est normal puisqu'il n'y a que ça hormis la batterie.

5/ En parlant de batterie, tiens, je ne connaissais pas ce Jeremy Chinour, l'ex-batteur de Radiant et son jeu tout en subtilité et fluidité. Il est un atout indéniable à la qualité de ce Faire la secte.

6/ Parce qu'on ne comprend rien aux paroles, et je préfère que ce soit ainsi. On ne sait jamais, une mauvaise interprétation peut flinguer le jugement d'un disque. Et comme j'aime bien les premières impressions... Ce sont les meilleures, on est d'accord là-dessus ?

7/ Il a été enregistré à Pantin. Et j'habite Pantin, capitale du monde (désolé les Johnny Mafia).

8/ Aucun titre n'est sans intérêt. C'est rare dans un album. Tu veux du lancinant qui te tourmente ? En v'là avec «Le mal de la fosse», «Memento mori» ou «Pour te plaire». Ou plutôt quelque chose qui te pulse ? Essaie «La main ô diable» ou «Tu saignes du ciel». Je te le répète une dernière fois, tu ne vas pas t'emmerder avec ce vigoureux et effrayant Faire la secte.

■ Ted

FOREVER PAVOT

LA MAROQUINERIE, PARIS

GONZAÏ, TU CONNAIS ? NON ? IL S'AGIT POUR FAIRE VITE D'UN MAGAZINE (CONTRE)CULTUREL ET ANTI-PROMO QUI, DEPUIS 2012, PUBLIE TOUS LES DEUX PUIS TROIS MOIS DE SUPERS DOSSIERS ET ARTICLES SUR LA MUSIQUE, LA LITTÉRATURE, LES ARTS, LE LIFESTYLE EN IMPOSANT UN PIQUANT PARTI-PRIS ET SOUVENT AVEC BEAUCOUP D'HUMOUR. APRÈS UN SUICIDE EN 2022 ET UNE PAUSE LIÉE À LA RÉFLEXION, GONZAÏ SE RELANCE CETTE ANNÉE EN CHANGEANT SA FORMULE. IL DEVIENDRA EN SEPTEMBRE PROCHAIN UN GRAND JOURNAL TRIMESTRIEL TOUT EN CONTINUANT SES SOIRÉES MUSICALES GONZAÏ NIGHT. LE 20 JANVIER, IL EN ORGANISAIT JUSTEMENT UNE AVEC LE TOURNEUR 3C À LA MAROQUINERIE, ET PAS N'IMPORTE LAQUELLE PUISQU'IL S'AGISSAIT DU GRAND RETOUR DE FOREVER PAVOT À LA MAROQUINERIE, APRÈS 11 ANS D'ABSENCE DANS CE LIEU IMPORTANT DE LA MUSIQUE INDÉPENDANTE.

L'affiche n'est pas surprenante, elle est même évidente, tant on sait que Gonzai soutient la bande d'Émile Sornin depuis les débuts de son aventure avec Forever Pavot. Annoncé comme le dernier concert de la tournée de son troisième album, *L'idiophone*, sorti en février 2023 chez Born Bad Records, il apparaît après vérification que ce n'est pas tout à fait le cas puisque la formation de pop prog-psyché inspirée des BO de films 60's/70's faisait encore quelques dates après ce show parisien (à Niort notamment). Toujours est-il qu'il s'agissait d'une des dernières chances à saisir pour voir Forever Pavot en live. Pour ouvrir les festivités, le Rochelais d'origine a invité Charif Megarbane, un Libanais fraîchement signé sur le label berlinois Habibi Funk, dont la particularité est de ressusciter le patrimoine musical en rééditant de vieux disques du monde arabe allant du funk au reggae en passant naturellement par le rock. Il n'y a pas que du vieux puisque le prolifique Charif Megarbane (plus de 100 albums à son compteur !), fondateur du Cosmic Analog Ensemble ou encore de Heroes & Villains, y a sorti son récent *Marzipan*.

On découvrait donc avec grand intérêt cet artiste venu en formule classique «rock» (guitare-clavier-basse-batterie) pour présenter au public parisien ce nouvel album pourvu de sensations funk et orientales avec un groove contagieux. Il partage d'ailleurs avec Émile Sornin ce goût prononcé pour les sonorités sixties

et le psychédéisme. Il y a un vrai respect et une admiration mutuelle entre les deux, Charif n'a pas oublié de remercier «le plus grand arrangeur musical actuel» pour son invitation, avant de lancer un set évidemment moins orchestral que son nouveau disque. À la manière de sa stature, un grand bonhomme un peu raide et penché remontant souvent ses lunettes sur son nez entre chaque partie de solo, la musique de Charif semble régulièrement sur le fil du rasoir. On a cette sensation bizarre d'avoir peur que le groupe se loupe, que ça soit sur un solo, un «loop» en contretemps (Charif sample ses parties rythmiques de guitares) ou tout simplement une fausse note. C'est principalement ce qui fait le charme de ce quatuor habité par cette soif de mettre ses influences sur la table, que ce soit le funk, la musique orientale et africaine, le rock, la pop psyché ou le jazz, pour en réaliser un truc unique qui nous a fait oublier le temps qui passait. Charif Megarbane en a même dépassé le temps de son set à force de vivre intensément son art. Une première partie au goût raffiné que le public a visiblement très apprécié.

Le changement de plateau s'exécute en mode guerrier pour rattraper le retard, quelques réglages de bases s'opèrent, et Forever Pavot est déjà présent sur la scène en même temps qu'une projection d'images avec des sons d'horloges suggèrent l'arrivée du premier morceau, «L'idiophone du Moyen Âge». Ce titre,



FOREVER PAVOT

donnant une sensation de tourbillon, n'est pas le plus incontestable pour commencer un show, mais il a le mérite de rentrer direct dans le vif du sujet. En toute logique, Forever Pavot consacre majoritairement ce soir son set aux chansons de L'idiophone, une petite dizaine. Un album pas facile à reproduire, à cause des surcouches d'instruments en studio (dont les idiophones), comme La pantoufle également, si bien que beaucoup de morceaux sont réarrangés, comme cette guitare d'Antoine qui reprend des parties à l'origine réalisées au clavier. Des versions adaptées pour le spectacle qui ne trahit pas vraiment les compositions

du Pavot. L'âme de sa pop cinématographique est bien intacte, on vibre sur la tension du polar musical de «Dans la voiture» puis sur l'excellente «Soupe à la grolle» où le groupe est accompagné par deux invités : Theo Glass aux percussions (Chyzm) et la flutiste Margot Mayette. Forever Pavot, c'est une grande famille, et la formation a voulu fêter cette fin de tournée avec les potes. Plus tard, c'est Benoit Hasboun, le guitariste d'Arun Tazieff - l'ancien groupe d'Émile et du batteur, Cédric - qui viendra «featurer» sur un mémorable «Le pénitent le passe».



La joie et la camaraderie sont palpables, Émile communique souvent avec ses compères, tels que le «Ça va les gars, je vous dérange pas ?» en s'adressant à Maxime (basse) et Cédric (batterie) qui étaient sûrement en train de se mettre d'accord sur le début du prochain morceau qui, je crois, a foiré ! Il sait aussi saisir l'instant propice pour balancer des mots sympas au public, parfois sur le ton de la plaisanterie («Ça vous dit du rock ? OK, mais pas maintenant !»). Quelques titres marquent le show, pour différentes raisons, comme «Le beefteak», «Joe & Rose», «La soupe à la grolle» et «Les cigognes nénéphars», devenus des morceaux cultes du groupe, et puis des chansons qui paraissent anecdotiques en album et qui en live prennent tous leurs sens, tels que «Les informations», «La main dans le sac» ou encore «La mer à boire», le titre qui a conclu ce concert solide. On a particulièrement aimé le choix de Forever Pavot de rejouer deux très anciens morceaux plutôt rock pour le coup, issus de son tout premier EP, «Christophe Colomb» et «Le pénitent le passe», ainsi que cette version personnalisée du générique du dessin animé de Tintin. Tout était parfait lors de cette soirée, hormis peut-être le manque cruel de chœurs, assez présents sur les albums, que seul Antoine a tenté de combler avec faiblesse. Les défauts arrivent même aux meilleurs, même si c'est un détail qui reste presque insignifiant je pense pour la plupart des gens présents à cette Gonzai party.

Merci à Rodolphe de La Maroquinerie.

■ Ted
Photos : Ted

Set list

L'idiophone du Moyen Age
 Dans la voiture
 La soupe à la grolle
 Les enjambées
 Les cigognes nénéphars
 Au diable
 Au bal des traîtres
 Joe & Rose
 Le beefteak
 La belle affaire
 La main dans le sac
 The most expensive chocolate eggs
 Les informations
 Décalco
 Cancre
 Rappel
 Le pénitent le passe
 Christophe Colomb
 Les aventures de Tintin
 reprise du générique du dessin animé
 La mer à boire



FOREVER PAVOT





CHARIF MEGARBANE



SIERRA

A STORY OF ANGER

(Virgin Music France / Universal / Les Airs À Vif)

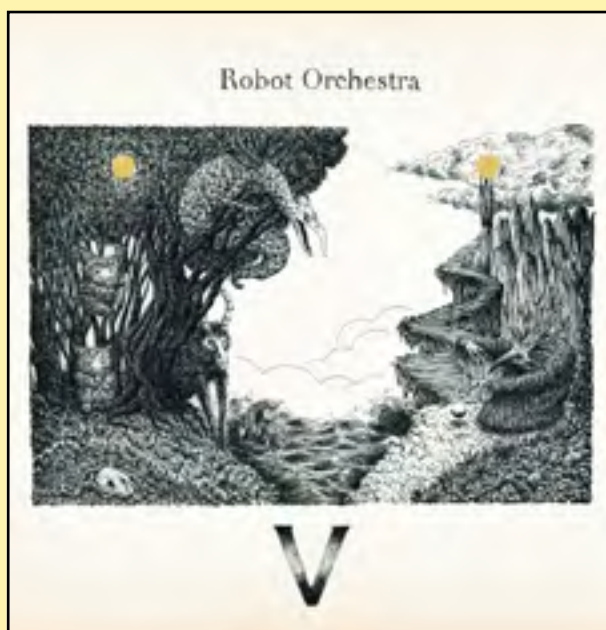
Voici une artiste 100% électronique que nous avons découverte à l'automne 2022 en première partie de Carpenter Brut au Zénith de Paris, à l'occasion de son «Leather terror Tour». À l'époque, Sierra avait quelques EPs dans la poche au sein desquels des ondes sombres faisaient vaguement penser autant à Justice que Street Fever, pour ne citer qu'eux. Une darkwave en effet tapageuse, ultra efficace en live, bourrée de basses étouffantes et de vocalises très peu présentes mais toujours bien placées. Le saisissant jeu de lumière sur scène aidant pas mal également à vivre intensément l'expérience agréable de son spectacle.

Une année passe, et Annelise Morel (de son vrai nom) enchaîne avec une signature sur des majors puis un premier album répondant au nom de A story of anger. Et là, c'est la surprise : la musique de Sierra a changé. Enfin, pas totalement, mais assez pour que notre jugement initial sur cette jeune femme pleine de bonne volonté en prenne un coup. Sur ce premier LP, la parisienne perd en instinctivité par moments et tente des titres plus ciblés, certains diront «mainstream» voire «pop», comme cet affreux «Stronger», ou l'ennuyeux «Holding on to nothing». Fort heureusement (pour nous), A story of anger regorge encore de titres cinglants dont elle a le secret, à l'image de ce «Power» exécuté avec l'aide de Carpenter Brut, «By fire», ou bien l'excellent «Wait and see». Notons que Sierra s'essaye

aussi avec réussite aux paysages sonores idoines pour une BO de cinéma («Traum», «In my veins»). Après le monde des jeux vidéo (elle a composé la musique de «Vampire the masquerade : bloodhunt») et de la pub (pour la marque Yves Saint-Laurent), le temps viendra où elle travaillera avec le septième art. On prend les paris ?

Après plusieurs écoutes, notre ressenti sur ce premier long essai est finalement un peu mitigé. L'univers sonore de Sierra est certes immersif, mais la prise de risque semble plus calculée qu'auparavant. Le chant est davantage présent, ce qui lui arrache violemment ce côté déshumanisé qui nous touchait justement sur ses précédentes productions. Est-ce qu'Annelise avait besoin de s'affranchir du passé et d'expérimenter de nouvelles formules pour ne pas tourner en rond ? Sans aucun doute ! A story of anger en est la preuve, et cet album lui ouvrira incontestablement une nouvelle voie dans sa jeune carrière.

■ Ted



ROBOT ORCHESTRA

V

[Klonosphere]

Si vous avez envie de voyager à moindre frais et surtout avec un bilan carbone raisonnable, je ne peux que vous conseiller d'embarquer avec les Rochelais de Robot Orchestra, qui via V nous emmènent dans 6 villes européennes visitées au cours de leurs diverses tournées. Il aura fallu quasi 7 ans après Birth[s] pour accoucher de ce nouvel album et ces souvenirs de voyage, mais Rome ne s'est pas faite en un jour, ni «Krakow» ou «Ljubljana». «Riga» non plus, premier titre qui ouvre V et seul au format classique (3 min 30), plus direct, rentre-dedans, quand les autres sont autour des 6-7 minutes.

Chaque chanson fait ainsi office de carte postale et patchwork musical, mêlant post-rock et noise-rock, plages instrumentales atmosphériques et frénésies électriques, chants polyphoniques et cris cathartiques. Les deux camarades de toujours, Steve [guitare/chant] et Dimitri [batterie/chant] se connaissent par cœur et cette osmose s'entend à chaque seconde, mais ils n'oublient jamais de laisser la place qu'il faut à Johan [violon] et François-Pierre [violoncelle] pour former ce quatuor à cordes atypique. À tel point que le groupe pourrait se renommer Mermaid Orchestra tant il est difficile de ne pas succomber aux chants de ces sirènes.

■ Guillaume Circus



ASK YOUR MOM

Y METTRE UN TERME

[Autoproduction]

Enregistré en 2022 et 2023 en plein mode post apocalyptique, Y mettre un terme porte les stigmates de son époque tant dans son visuel que dans le premier titre «Système Covid». La résilience ayant fait son œuvre entre temps, les attestations de sorties ou autres masques nous paraissent à mille lieux des préoccupations actuelles. Ce sont souvent les affres d'ancrer les paroles dans une époque, les écouter a posteriori les rendent «sépia». Le combo nous livre ensuite une enfilade de titres qui nous rappelle le meilleur du rock fusion du début des années 2000 et on pense forcément à Lofofora, No One Is Innocent ou encore Shout. Le second titre éponyme permet de rentrer dans le vif du sujet, les paroles sont scandées et la musique se fait lourde mais surprend l'auditeur avec l'arrivée d'un harmonica après le refrain. «Fils de» confirme à la fois que l'harmonica a toute sa place dans un morceau Metal chanté en français et que Ask Your Mom n'a pas à rougir et pourrait partager l'affiche avec les vétérans cités plus haut. «Anéanti» nous conforte dans l'idée que, passé la chanson pandémique, le groupe a une réelle capacité à nous embarquer avec lui. Deux ans après l'attaque de l'Ukraine par la Russie, «Ukr'haine» prouve les qualités de composition du groupe capable de chauffer à blanc une salle avec ce type de titres. Une superbe carte de visite pour annoncer la suite et se faire une place sans la scène Metal.

■ JC

JOINING THE CIRCUS



SAMIAM ★ THE FEST ★ WEEZER
PUNK FROID EN FRANCE ★ CHRONIQUES

#1
HIVER
2024



POPINCOURT

WE WERE BOUND TO MEET

[Milano Records]

Très belle surprise que ce troisième album de Popincourt intitulé *We were bound to meet*. L'artwork, sobrement orangé (et parfaitement arrangé), laissait présager douceur et volupté. C'est exactement ce qui s'est passé quand j'ai lancé la lecture de ce disque un dimanche après-midi ensoleillé. Les éléments étaient réunis pour passer un excellent moment, mais peu importe la couleur du ciel ou l'humeur du moment, la trentaine de minutes que dure cet album m'a été des plus agréables. Les sensibilités jazz et blues de Popincourt se ressentent tout au long des 10 titres chantés en anglais et l'apport de chœurs féminins, de cordes en tout genre et de claviers divers et variés sont un plus à des guitares et une voix attachante qui pourraient se suffire à elles-mêmes. Car c'est bien là que l'artiste est malin : la superposition d'instruments ne dénature pas la qualité d'écriture d'un Popincourt multi instrumentiste qui, au détour de très jolis moments pop («The road to recovery», «We were bound to meet», «Love on the barricades») se révèle attachant. Comme sa musique. Et malgré un accent anglais un peu trop francisé, *We were bound to meet* est une chouette expérience. Et une belle [orange] mécanique.

■ GdC



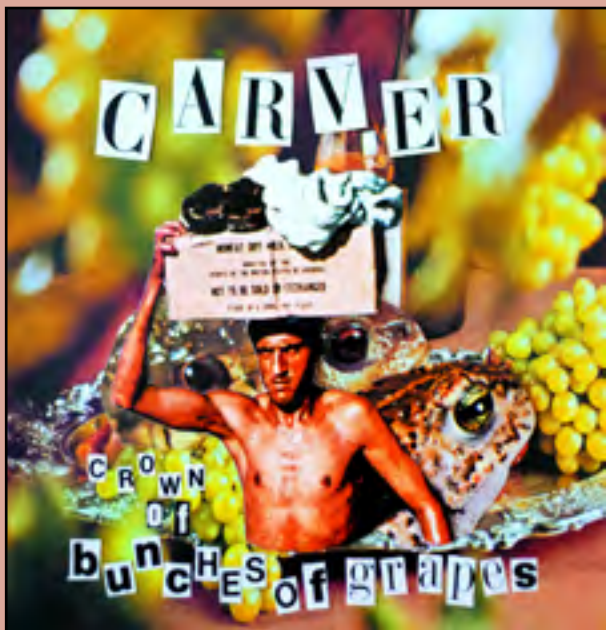
SENESTRA

SENESTRA

[Wild Bless You ! Records]

Formé à la fin 2019 à Nancy, le quintet de post-metal Senestra a sorti en octobre dernier un premier album éponyme qui a attiré notre attention au détour du clip de «Dying breath». Au-delà de l'aspect musical totalement réussi - il s'agit là d'ailleurs du meilleur morceau du disque - cette vidéo de 7 minutes développe un univers peu commun mêlant la danse classique, l'occultisme, le transgenrisme, le body painting, le cirque et le freak show, le feu et plein d'autres thèmes qui n'ont pas forcément de liens entre eux. Cela suscite plus la curiosité qu'un véritable message. Mais peu importe, ce qui a retenu notre attention, c'est principalement ce mélange d'ambiances malsaines métalliques évoquant cette violente affliction, ou à défaut une colère profonde, que l'on peut retrouver chez AmenRa ou bien chez Eths. Loin du type de chant de Candice, celui de Kali est bien plus varié. Capable de passer du growl au screamo en laissant des espaces au parlé, la chanteuse habille parfaitement cette musique noire et puissante qui équilibre sa toile de fond de riffs massifs et de nébuleuses mélodies. Ce premier album a pris le parti de délivrer des titres très longs, sûrement pour appuyer encore davantage le mal-être qu'il exprime, facilité ici par une musicalité sobre et sans fioriture qui met l'émotion au premier plan. Et ça fonctionne terriblement !

■ Ted



CARVER

CROWN OF BUNCHES OF GRAPES

[A Tant Rêver Du Roi / Araki Records ...]

Le trio Nantais Carver est de retour avec un troisième disque, plus que jamais motivé à faire valoir son patchwork visuel (ici, les grenouilles cohabitent avec du raisin et... un porteur de caisse de céréales ?), mais surtout sonore. On ne change pas une équipe qui gagne à être (re) connue sur la scène rock math-noise française. Car Crown of bunches of grapes est tout bonnement excitant. Foutraque et pas facile d'accès au premier abord, mais excitant. Écouter ce premier album de Carver, c'est se confronter aux riffs cinglants et aux petits gimmicks insoupçonnables de Thomas Beaudelin (Café Flesh) ; se faire empaler par une batterie qui ne fait pas dans la demi-mesure pour rester ultra carrée et puissante face à ce que propose la section des cordes ; c'est aussi se faire décoiffer par un chant incontrôlable et habité, mêlant cris et autres braillements niais, par moments contrebalancés par des chœurs rayonnants ; c'est apprécier ce liant initié par une basse à la distorsion assurée et qui crée des lignes mélodiquement nerveuses ; enfin, c'est dealer avec cette hyperactivité conclue par des chansons méticuleusement composées et libre de ton où les ruptures cohabitent avec le groove. En résumé : Crown of bunches of grapes, c'est un gros coup de poing dans vos tronches.

■ Ted



VENUS WORSHIP

RELAPSE

[Autoproduction]

Quand leurs différents groupes prennent fin, Mégan (bassiste), Marie (batteuse) et Marko (guitariste et chanteur) ne mettent pas longtemps à remettre un projet sur les rails. En 2022, apparaît donc dans Venus Worship, un nouveau culte à la déesse de la beauté qui prend ses racines dans les années 90'. Début 2024, le trio délivre un premier EP de 5 titres : Relapse, histoire de faire connaître leurs aspirations au reste du monde. Si le qualificatif «grunge» vient automatiquement en tête (citer L7, Hole ou Babes in Toyland devrait leur faire plaisir tout autant que le Smashing Pumpkins des débuts), le combo a un sacré sens de la mélodie et sait adoucir ses distorsions pour se donner un côté «pop» sacrément ravageur. Sur quelques intonations, c'est carrément Baby Chaos que j'ai l'impression de retrouver («So it's war» serait-il un descendant de «Love your self abuse» ?). Il sait aussi faire parler ses sentiments («Relapse») et se laisse guider par ses mots (le groove de «Never give up» est utile pour ne rien lâcher !). Avec de bonnes idées et des influences assumées, les Montreuillois démarrent tellement bien leurs aventures que c'est, pour moi, déjà une des révélations de l'année !

■ Oli



BBCC

POUR CETTE NOUVELLE INTERVIOU, ON A TROUVÉ JUDICIEUX DE FAIRE PASSER LE TEST À ADRIEN, TÊTE PENSANTE DE BBCC, UN GROUPE STRASBOURGEOIS TOTALEMENT DÉJANTÉ. ON A PENSÉ QUE C'ÉTAIT LE BON CLIENT, ET ON N'A PAS ÉTÉ DÉÇU.

BBC ou CCTV ?

Je me demande si la chaine ZiziTV existe. Un truc où il y aurait que des mecs qui parlent des dérives du féminisme et du wokisme. Des concours de BBQ(Q) et du MMA en continu. Ah ben oui, ça existe...

Devo ou Talking Heads ?

J'aurais dit Devo y'a 10 ans, maintenant c'est Talking Heads. Je crois que l'influence de David Byrne a été indirecte, c'est passé par LCD Soundsystem. Donc LCD Soundsystem (rires)

Michael Jackson ou George Michael ?

Michael Scott !

Album ou film ?

Film !

Tioklu ou Hermetic Delight ?

Ça, c'est pas cool. Tioklu, c'est notre Dr Dre à nous, tu vois ! En tout cas, les deux me donnent envie d'arrêter la musique quand je les vois sur scène.

Adrien Moerlen ou Gunther Lancelot ?

Adrien Moerlen. Gunther, c'est un mécanisme de défense.

Sitcom ou Serie B ?

Sitcom. R.I.P. Chandler.

Motorrad ou Motörhead ?

Motörhead.

Opéra rock ou comédie musicale ?

Bizarrement, j'aime pas trop les comédies musicales, sauf «The Rocky horror picture show», mais est-ce que c'est pas un opéra rock, en fait ? Du coup, je sais pas, mais je vais dire opéra rock.

Composer seul ou accompagné ?

Commencer seul et finir accompagné.

Couleur ou noir et blanc ?

Couleur, vive, fluo.

KissKissBankBank ou Ulule ?

J'aimerais bien dire que je ne sais pas ce que c'est.

Festival ou salle de concert ?

Salle de concert. J'aimais bien La Route du Rock mais tout a basculé quand Portishead est venu jouer en 2014. J'ai fait une crise d'angoisse tellement c'était blindé.

Molodoï ou La Laiterie ?

Molodoï, mais j'aimerais vraiment pas me cogner une A.G.

Facebook ou Insta ?

Insta. Mon Facebook est devenu une poubelle à boomers et à commentaires de merde. Et je crois que je préfère l'image au texte. Par contre les Reels, ça me rend débile.

Streaming ou support physique ?

Je crois que je m'en fous un peu, je suis pas un nostalgique des vinyles, des cassettes, des DVD ou VHS (sauf les vidéoclubs, j'avoue). J'aime bien faire des vinyles pour BBCC, mais surtout parce que je suis graphiste le jour et que je peux plus «m'éclater» sur ce support. Et puis ça fait toujours cool au stand merch.

Reprise ou remix ?

Reprise. J'ai jamais entendu un remix cool, pour de vrai.

Tourner en Chine ou en Colombie ?

Chine, pour voir le mont Fuji (NDLR : qui est au Japon...)

Passé ou futur ?

Futur.

Merci à Rémi de Fun Club Promo et à Adrien de BBCC.

■ Ted

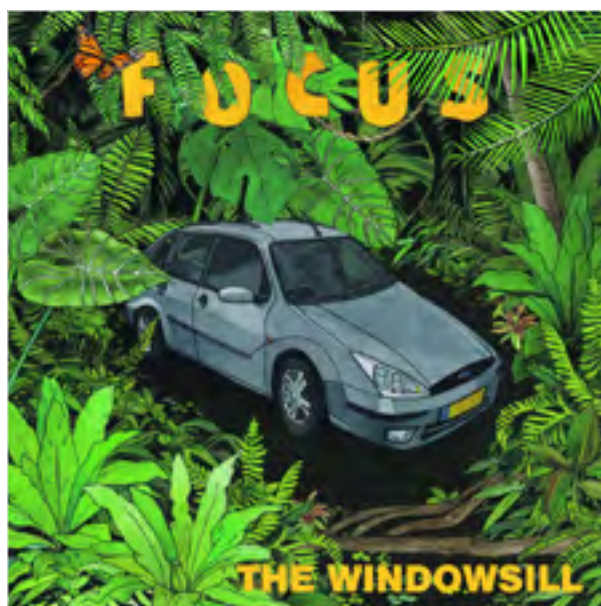
HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Hallo Guillaume Circus ? Wie geht's mein Freund ? Non non, t'excite pas, la Meurthe-et-Moselle n'a pas encore été annexée par les départements voisins du 57/67/68, eux-mêmes encore sous bastion germanique il y a de cela quelques (dizaines) d'années. C'est juste que je suis très content de savoir que nous allons passer un week-end ensemble en juin prochain du côté de Saarbrücken pour assister à la dernière tournée de NOFX. «Bon débarras» diront certains, «une grande perte» pour d'autres. À vrai dire, je n'ai pas vraiment d'avis sur la question. Et la dernière (ou l'avant-dernière) fois que j'ai pu assister à l'un de leurs concerts, cela ne m'a fait ni chaud ni froid. Il faut dire que les Uncommonmenfrommars ouvraient pour le groupe californien lors de ce show dominical à Nancy (organisé par ton ami Manux), et j'étais assez triste que ce soit l'un des derniers concerts de la bande des Follain. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais été un accro de la bande de Fat Mike, bien plus concerné par Bad Religion ou ce qui se passait alors en France. Mais je suis quand même content de participer à ce concert aux allures de mini-festival en plein air avec une affiche assez prometteuse (même si j'aurais aimé avoir Frank Turner à l'affiche, comme à Chambéry, ou Clowns comme sur d'autres dates). Comme tu es curieux, je suis sûr que tu es allé jeter une oreille à Last Gang (gang punk rock nord-américain), Itchy (belle sensation teutonne) et The Meffs (récemment produit par Frank Turner d'ailleurs). Bref, cette étape allemande de NOFX mériterait bien un petit fanzine, tu ne crois pas ? Mais je te laisse déjà terminer le premier numéro de ton propre zine *Joining The Circus* que tu pourrais facilement renommer *Being Late at the Circus*. T'as vu, je suis fort en langues !

Tout ça pour dire que je te souhaite une bonne année (déjà bien entamée, il est vrai) pleine de découvertes en tous genres, de photos floues et de concerts aussi fous. Pour les concerts, tu

n'as que l'embaras du choix à Paname. Pour les photos, tant que tu feras l'opposé de notre ami JC, ça devrait aller. Et pour les découvertes, tu peux compter sur moi. La preuve avec mon tuyau du moment dont je vais avoir du mal à me lasser et dont tu vas vite devenir accro ! Ça s'appelle The Windowsill et ça vient des Pays-Bas. Ce groupe n'est pas tout neuf, preuve en est sa discographie assez fournie avec des albums, des 45 tours et des splits. C'est en fouinant au cours du mois de décembre dernier sur Discogs à la recherche de l'arlésienne (à savoir le LP de Not pour ne pas le nommer mais chut, je sens que ça va commencer à gaver tout le monde que je parle de ce groupe), que je me suis retrouvé sur la boutique en ligne de Shield Recordings (qui avait des exemplaires dans sa distro). Pour rentabiliser les frais de port (et accessoirement pour assouvir ma passion dévorante et encombrante d'acheteur de disques physiques), j'ai fouiné sur le site du label et j'ai commandé... euh... hum... une trentaine de références. J'ai donc profité de la





période des soldes de Shield pour faire le plein de bon son (et de futurs tuyaux, qui sait ?), à moindre coût (enfin, tout est relatif quand tu commandes en grande quantité). Le disque pour lequel j'ai craqué direct est Focus, dernier effort du quatuor The Windowsill. Dès les premières mesures de «Can't stop love», j'ai été sublimé par cette pop punk ramonesque gavée de mélodies et de riffs percutants. The Groovie Ghoulies ont de nouveaux cousins en Europe, pour sûr ! Je ne vais pas te mentir, le disque a tourné en boucle pendant plusieurs jours. Plusieurs semaines, même. Un vrai rayon de soleil qui ne pique pas les yeux en plein hiver. C'est juste efficace et c'est même efficacement juste. J'ai toujours une larme à l'œil quand «With you tonight» déboule et j'ai envie de sauter partout en écoutant «It's killing me» (mon titre préféré au refrain surpuissant) ou «Change of heart». Dingue comme quoi la musique est vectrice d'émotions diverses et variées. Le groupe est aussi à l'aise dans l'exécution de morceaux mid tempo («I should know better») que dans les titres rapides («Love you better») et la galette se termine (hélas, trop rapidement) avec le majestueux «These tears are for real». Les petites touches de synthé ici et là font leur effet au milieu des murs de guitares et des mélodies vocales impeccables, et c'est véritablement une belle et inattendue découverte qui aura réchauffé mon cœur de rockeur.

Les gars n'ont rien inventé, mais ils jouent

avec tellement de classe et d'énergie que ça mérite d'en toucher un petit mot, n'est-ce pas ? Ça aurait pu faire de jolis plateaux avec nos valeureux Greedy Guts ou même les Sons Of Buddha ! Bien évidemment, je me suis envoyé l'intégralité de la discographie des gaziers et j'ai commandé tous les disques parus chez Shield. Tous, t'as compris ? S'il ne fallait en choisir qu'un, et parce que dorénavant j'ai une histoire avec ce skeud, ça serait Focus, mais je peux te conseiller également Make your own kind of music, paru en 2017, et Showboating datant de 2014. Le groupe a également croisé le fer avec Jagger Holly (pop punk !), DeeCracks (pop punk !!) ou The Real Danger (pop punk !!!) et les splits valent bien évidemment le coup. Mais au fait, c'est qui The Windowsill ? Si tu as bien suivi, ils sont quatre et ils sont des Pays-Bas. Le batteur ne m'était pas inconnu, car il s'agit d'Ivo, l'actuel batteur des excellents Lone Wolf qui jouait également dans The Apers. The Apers, groupe dans lequel a également joué Marien (chanteur guitariste et compositeur de The Windowsill) et Jerry le bassiste. Ça explique pas mal de choses, tu ne crois pas ?

Pour l'anecdote (eh oui !), j'ai profité de ma grosse commande pour choper les deux LPs de Giant Eagles, pop punk synthétique qui pourrait plaire à nos amis de Cuir (le côté débile en moins). Second landing et Giant egos sont également deux excellents disques avec des voix particulièrement au point. Ce qui ne pouvait qu'être le cas, car une fois les crédits des disques décortiqués comme il se doit, il s'avère qu'Ivo et Marien jouent également au sein des Aigles Géants, accompagnés par Simon Baken et Ox des Accelerators (Ox étant également le bassiste de... Lone Wolf !). Avec tous ces mélanges, les Pays-Bas, c'est comme Jarnac (en Charente), connu pour être le lieu de naissance de François Mitterrand, Jean-Michel Lambert (le premier juge d'instruction de l'affaire Gregory), mais aussi pour son «Jarnac Sound» cher à notre ami MatGaz. Ce festival où tous les groupes de la commune se réunissaient et jouaient dans un même endroit. Ça a commencé dans un garage pour finir sur une scène mise à disposition par la municipalité. Comme tous les musiciens jouaient dans dif-

férentes formations, tu avais sept zicos qui envoiaient dans douze bands !

J'espère que tu as pris autant de plaisir que moi à écouter (et réécouter) The Windowsill. Je sais pertinemment que c'est ta came et que je prends très peu de risque sur ce coup-là, mais le but de cette rubrique et de notre fanzine, n'est-il pas de se faire plaisir en allant à la pêche aux gros poissons méconnus ? Ah, au fait, j'avais commandé deux exemplaires du LP de Not, mais il n'en restait plus qu'un. Sorry mon pote !

Alles ist gut mein Kamerad Gui de Champi ! C'est marrant que tu utilises l'allemand car j'étais à Munich récemment avec ma copine lors d'un gros week-end visite/concert, histoire

de ne pas trop saloper mon bilan carbone, pour revoir un groupe dont je te parle tout le temps, à savoir Samiam. Je ne connaissais pas du tout cette ville, qui s'est avérée très jolie, avec un chouette centre piéton et une architecture gothique à foison. En plus, on a eu un temps de dingue, ciel bleu de ouf', pas un nuage à l'horizon... Mec, j'ai pris des couleurs à Munich fin janvier en buvant des grandes chopes (là-bas, les demis ils ne connaissent pas, ahaha) ! N'imp' ! Et le concert pour clôturer le tout était top, tout comme celui de Lyon quelques jours après, où j'ai croisé des potes d'un peu partout en France (Besançon, Chamonix, Paris, Montpellier, Caen...) et où les Ricains ont enfin pu laver l'affront du Batofar de juillet 2007, quand le chanteur Jason était tellement bourré que c'en était pathétique et triste. Merci Tous En



Tong pour l'orga, c'était donc une très belle soirée (sold out, avec Go Public! en guest) et maintenant que la malédiction française a été rompue, il va falloir revenir et faire plus de dates chez nous. Je suis quelqu'un d'assez obtus, tenace et je ne désespère pas de me charger de celle parisienne, à l'occasion d'une prochaine tournée. Je ne me ferai par contre pas avoir cette fois et zapperai les tourneurs intermédiaires, dont mon «ami» Manux. Hum... Tu parlais d'arlésienne, je ne désespère pas non plus de sortir prochainement mon premier fanzine solo. Projet qui traîne depuis 2007 ! Hum hum... C'est ballot, avec Sergie Loobkoff (guitariste de Samiam) en couv' et un gros dossier sur son groupe, entre autres, s'il avait été prêt pour le 31/01, j'aurais pu en écouler pas mal à Lyon, je pense. Mais on ne se refait pas. Loser un jour... ahaha !

Pour ce qui est de notre virée commune en juin afin de voir NOFX une dernière fois, les guests ne m'enchantent guère, à part The Meffs que j'ai écouté vite fait et trouvé sympa (mais je les vois déjà à l'Xtreme Fest) et Pulley, qui viennent de compléter l'affiche. Second couteau (ou troisième, quatrième) du punk mélo depuis les 90's, il ne m'avait encore jamais été donné l'occasion de les voir. Ça sera désormais chose faite et on dira ensemble au revoir à la bande du gros Michel, qui avec des hauts et des bas aura malgré tout été marquante dans ma construction musicale. En juillet 1997, fraîchement diplômé d'un bac S, je partais avec des potes à Albi pour mon (quasi) tout premier concert punk rock : NOFX.

Très belle année à toi également, remplie de bons tuyaux dont on a le secret. Je confirme d'entrée que tu as très bien démarré. Autant je vois/connais assez bien les groupes bataves que tu as mentionnés, Lone Wolf, The Apers, The Accelerators... (tu as juste oublié Bat Bites dans cette consanguinité pop/punk made in Rotterdam), autant je n'avais jamais entendu parler, ni écouté The Windowsill. Je crois que toi comme moi, on aurait bien aimé faire découvrir à l'autre les Lone Wolf, qui au-delà d'être d'adorables personnes, sont de redoutables machines de guerre et d'efficacité en live, comme sur disque. J'en sais quelque chose, iels m'ont fait rater près de



30 minutes du set des Descendants au Fest, leurs concerts se chevauchant, et pourtant, je n'ai pas regretté une seule seconde être resté jusqu'à la fin au lieu de partir au milieu comme je l'avais initialement prévu. À défaut de Lone Wolf, bravo et bien vu pour The Windowsill car après avoir lu ta prose, j'ai lancé Focus et n'ai pas pu m'empêcher d'en tomber direct amoureux, mais en même temps ils annonçaient la couleur («Can't stop love» = tube !). C'est marrant que tu ne fasses pas référence à Screeching Weasel/Riverdales en parlant de leur musique car, perso, c'est vraiment ce qui me saute aux oreilles. Les morceaux catchy, le phrasé, le son de guitare, les couplets/refrains entraînants... j'ai assez peu d'efforts à faire pour imaginer la voix nasillarde de Ben la belle par-dessus tout ça quand j'écoute Focus ou Make your own kind of music, où se trouve un autre de mes morceaux préférés de The Windowsill, «See you back again», qui ouvre l'album de 2017. Pendant «That's not you», que j'aime beaucoup aussi, j'avais en tête le groupe Banner Pilot, auteur de plusieurs disques (quatre, entre 2008 et 2014) et d'un paquet de tubes chez Fat Wreck Chords, avant de disparaître soudainement des radars. Bon, si jamais tu voulais une preuve de la qualité de ton tuyau (j'ai tendance à moins m'emballer que toi, par écrit tout du moins), figure toi qu'en moins de 24h, j'ai déjà utilisé toutes les écoutes possibles des disques sur Bandcamp. Et comme je suis loin d'en avoir fini avec eux (j'ai envie d'être à nouveau charmé en



entendant «With you tonight» ou «Love you better» ou «Ride into the night» ou «These tears are for real» ou... bordel, c'est hit sur hit ce groupe !), je vais devoir pirater tout ça et/ou faire un tour sur le shop de Shield Recordings, même si ce n'est pas vraiment dans mon ADN de commander en ligne. Je suis plutôt du genre à craquer en direct, en fouillant les bacs d'une distro à un concert ou chez un disquaire. Tiens, parmi le tourisme parallèle que nous avons fait à Munich, il y a eu la brasserie Hofbräuhaus (inaugurée en 1589)... et le resto Fugazi (!!), avec sa terrasse nickel pour prendre une chope en plein soleil. Il y a eu les églises de style rococo (bien bien chargées en dorures diverses)... et le disquaire Black Wave Records. Petite échoppe bien fournie et au propriétaire fort sympathique, j'en suis ressorti avec pas moins de 6 LPs. De l'occas' des 80's (Nena et Primitives), des 2000's (le tout premier Lack) et des nouveautés de 2022. The Beths, un de mes premiers tuyaux et deux disques complémentaires : Swami John Reis et Plosivs. C'est de ce dernier dont je vais un peu te parler. Il me faisait de l'œil depuis sa sortie et j'étais déjà tombé dessus chez Gilbert... à 34 Euros ! J'avais non sans mal tenu bon à ma religion et mes principes m'empêchant d'acheter un disque plus de 30 E (limite qui prend 5 E tous les 4-5 ans environ avec les prix démentiels, mais tant qu'il y aura des couillons comme nous pour acheter...). Bon, là

il était à 29 E, j'ai craqué.

J'avais un autre tuyau en tête, lié au Fest de Gainesville, mais ce n'est que partie remise et comme tu as pu le constater, ce Plosivs me permettait une habile transition et un nouveau rebond. Tu mentionnais la scène vivante et consanguine de Rotterdam avec les différents groupes gravitant autour de The Windowsill, ou celle du «Jarnac Sound», le Seattle français, laisse-moi donc te causer un peu de celle de San Diego via ce all-star band. Ça fait plus de 25 ans que je suis de près les groupes de John Reis (Speedo de son surnom), boss du label Swami Records et guitariste/chanteur de Drive Like Jehu, Hot Snakes, The Night Marchers et surtout Rocket From The Crypt, que j'adore par dessus tout. Seul band qui peut agrémenter son punk'n'roll d'une section cuivres sans perdre une once de cool. Je te l'ai déjà dit, j'ai mon top 3 des groupes préférés (Samiam, Hot Water Music et Second Rate) mais s'il fallait monter à 10, il y aurait dedans RFTC. Donc quand je l'ai vu s'acoquiner avec Rob Crow, guitariste/chanteur du groupe indie-pop ultra classe Pinback, mon sang n'a fait qu'un tour. Demi-molle direct ! Je ne connais pas le bassiste, John Clark mais le batteur, Atom Willard, originaire de San Diego lui aussi, te parlera sûrement plus. Il a fait ses armes chez RFTC dans les 90's, avant de passer derrière les fûts des petits groupes suivants : The Offspring, Angel

& Airwaves (tiens, Blink-182 aussi est de San Diego), Social Distortion, Danko Jones, Against Me! et tout récemment Alkaline Trio. Tranquille. Après, des supers gars réunis ensemble (dans le Pink Bar tenu par John Reis à San Diego ?) ça ne fait pas nécessairement un super groupe.

Dès le premier titre, «Hit the breaks», celui qui est familier de Pinback se retrouve en terrain connu et conquis par la douce voix de Rob Crow sur un morceau bien énergique. «Rose waterfall» qui suit, débute avec un riff tendu, qu'on doit davantage à John Reis et son jeu de guitare caractéristique, mais c'est quand les deux mettent ensemble la main à la pâte, et leurs pattes, comme dans «Never likely», «Broken fever» ou «Iron will», mon préféré, que le groupe se transcende. J'ai vraiment l'impression qu'aucun des musiciens n'a voulu tirer la couverture à soi et qu'ils n'ont pas non plus pris ce projet à la légère, comme une sorte de récréation, se reposant sur leurs simples noms. Ils ont bien réussi à marier la tension apportée par la section rythmique et la gratte de Speedo, avec les mélodies de Rob et ses harmonies et différents arrangements. À part sur «Pray for summer» il est vrai, seul morceau un peu mou et chiant dans l'ensemble. Une chanson sur dix, ça va, je les excuse. Allez, comme je suis tatillon, l'autre petite déception, source de frustration, est qu'on n'entend pas assez Speedo, Rob Crow prenant le chant

lead sur tout l'album. Alors que l'alliance des deux sur «Pines» fait des étincelles, mais ça n'engage que moi. J'espère en tout cas que ce disque n'est pas qu'un one shot.

Bon, désolé pour ce maigre tuyau (un seul disque au compteur), qu'en plus tu m'as confié déjà connaître mais sans l'avoir trop poncé. C'était l'occasion de réparer ça. Mince, le doute m'habite, peut-être aurais-je dû choisir plutôt The Night Marchers pour te convaincre du talent et de la classe de mister John Reis ? Aaaarghhh. Dis-moi !



Hé, Circus, pas besoin de quantité pour apprécier un tuyau de qualité à sa juste valeur ! Regarde Not (ah merde, j'avais dit que je me calmais à propos de ce groupe). C'est vrai que comme tous les amateurs de musiques amplifiées gavées de mélodies, de guitares scintillantes et de lignes de chant imparables, j'ai été alerté en son temps par la sortie de Plosivs, premier album du groupe du même nom. Mais on a déjà dû en parler, je suis toujours méfiant de ces all-star bands et j'ai parfois tendance à laisser passer la «hype» (dans le bon sens du terme), pour me concentrer sur le sujet une fois la pression retombée. Ne trouves-tu pas que c'est une belle et délicate formule pour dire que «j'ai raté le coche avec ce gros dossier» ? D'autant plus qu'à l'exception d'Atom Willard, dont je raffole du jeu de batterie tant en studio qu'en live (ce qui n'est pas le cas du bougon Danko Jones qui n'a a priori pas supporté le fait que le batteur de talent lâche son groupe après un album), je ne me suis jamais, au grand jamais, intéressé à tous les groupes auxquels les autres musiciens de Plosivs participent ou ont participé. C'est grave docteur ? Il n'est jamais trop tard, tu me diras. Mais quand je vois que tu connais sur le bout des doigts le pedigree des loustics, je me dis que j'ai certaines lacunes à combler. En attendant, je me rappelle avoir écouté une fois ou deux (plutôt une fois que deux, d'ailleurs) le disque à sa sortie, sans que cela ne m'ait interpellé plus que ça. C'était il y a presque deux ans et j'en ai très peu de souvenirs. Je n'en ai même aucun ! Du coup, je suis content de le réécouter à l'occasion de notre rubrique commune, car je suis passé à côté d'un très bon disque. «Hit the breaks» aurait pourtant dû me faire accrocher direct, tant la puissance mélodique et le son génial des guitares sont carrément ma came. Mais au fur et à mesure que se déroule le disque, je pense que certaines structures un peu alambiquées (voire un peu compliquées à analyser au vu du nombre d'informations, comme pour «Thrown clear» ou «See you suffer»), et auxquelles je suis peut-être plus réceptif aujourd'hui, ont certainement joué dans le fait que je n'ai pas eu envie de creuser le sujet plus que ça. Pourtant, en enchaînant les écoutes, tout s'éclaircit :

cet album est bourré de tubes (normal pour un bon tuyau). Impossible en effet de rester insensible au joyau (et pas vraiment joyeux) «Broken eyes», à l'époustouflant «Pines» ou à l'excellent «Pray for summer», morceau le plus abordable du disque et peut être l'un de mes préférés. Comme quoi, les goûts et les couleurs ! Mais il est vrai que Plosivs est imparable quand il bouscule les codes et passe, en un dixième de seconde, d'un riff lancinant à un refrain inoubliable («Bright»).

Tu as raison : Plosivs transpire la grande classe, avec ses guitares aussi cristallines que complémentaires, son basse-batterie de killer (ah, Atom !!!) et ses harmonies significatives. «Rose waterfall» est tout ça à la fois, et les écoutes successives (et déjà répétitives) de ce tube en puissance vont me faire délaisser (un temps) les groupes aux grosses guitares pour décortiquer ce disque très (trop ?) riche. Et comme tu en parles mieux que moi, j'espère que ta prose aura déjà convaincu nos lecteurs à (re)jeter une oreille attentive à ce petit bijou indie pop. Y aura-t-il une suite ? Je l'espère, même si les gars ont plié le game en dix titres et que s'ils en restaient là, personne ne pourrait leur en tenir rigueur. Pour le coup, on aurait bien aimé que ce soit eux qui s'ajoutent à la tournée d'adieu de NOFX, hein ? Tuyau validé mon ami, et pas qu'un peu !!!

Plosivs. The Windowsill. Deux tuyaux qui tiennent la route et qui devraient réchauffer le cœur de nos lecteurs en cette fin d'hiver. Je suis en tout cas très excité de connaître ta prochaine suggestion de bon goût. En attendant, on va tenter de se faire tout petit auprès de la rédac' avec notre retard accumulé dans nos chroniques, hein ? À plus dans ma Sportsvan, mon bon Guillaume !

■ Gui, Gui

Photo de The Windowsill : Tymon de Laat

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui) **les bons tuyaux**



SAISON 2 (2022-2023)



MODERAT

III (2016)

(Monkeytown Records)

Comment un album comme III est-il devenu assez rapidement mon disque de chevet à l'époque de sa sortie ? Petit retour en arrière : en 2016, le 1er avril (cela ne s'invente pas !), sort le troisième album de Moderat, soit le projet du duo Modeselektor accompagné de Sasha Ring aka Apparat. Ce trio d'électro pop sans instru-

ments «classiques» - enfin, juste des machines électroniques dont des MPC - est déjà un phénomène grâce au succès en 2013 de II (pas mal de concerts complets dont deux venues au Trianon en 2014). Ce dernier est hyper attendu par les fans. Le 28 mars, soit quelques jours avant la sortie de ce nouvel album, les Allemands débarquent à l'Olympia à Paris pour le présenter, mais je ne le sais pas encore, d'autant plus que je n'en étais pas devenu accroc au point de suivre leurs faits et gestes, j'étais plutôt admiratif des travaux des projets principaux des membres. Mon frangin, alors résident à Paris, me propose d'aller voir des potes vésuliens dans un bar pour «leur faire un coucou».

Ils étaient de passage à Paris pour ce concert de Moderat à l'Olympia, événement absolument immanquable selon eux, d'autant plus que le trio faisait découvrir leur III avant l'heure. C'était complet. Ça me titille l'esprit, connaissant un peu les goûts éclectiques des garnements. La soirée se passe merveilleusement bien, aucun morceau de Moderat ne passe dans la playlist résonnant en fond dans le grand appartement qu'ils avaient loués pour l'occasion. Le lendemain, curieux que je suis, je tombe sur le clip de «Reminder», un morceau à la production ultra raffinée, d'une saveur pop mélodieuse et aérienne plutôt singulière. Le genre de morceau qui ne passe pas



inaperçu dans ce terrier electro-pop grouillant majoritairement d'artistes sans intérêt. Je sens venir un joyau musical qui me réconcilierait de manière insoupçonnée avec la pop electro que j'avais un peu délaissée à cette période-là. Le 1er avril arrive, je découvre Ill, ce n'était pas donc pas une blague : c'est un véritable bijou.

Durant presque trois ans, ce nouvel album m'accompagnera dans mes journées, m'obsédera par ses tubes qui arrivent de manière assez magique à amalgamer d'un côté l'univers underground berlinois de ses géniteurs, et de l'autre ce côté pop proche de certaines productions dites «mainstream». Cet opus est un pourvoyeur de sensations puissantes, ses vagues atmosphériques percutent des rythmes sophistiqués déjà bien présents sur le précédent disque. Sauf que ce dernier était plus «electro-techno» dans sa forme. Ill marque plus l'esprit que le corps, ça fait une sacrée différence. C'est une immersion totale, et la voix d'Apparat y joue un rôle fondamental. Douce et très présente sur ce nouvel effort, elle impose un climat particulier qui renforce par moments cette mélancolie qu'on peut percevoir sur le remarquable «Ghostmother» (le meilleur morceau du disque selon moi) ou bien sur un «Ethereal» qui porte bien son nom pour le coup. Ce qui fait aussi le succès de ce disque, réside dans le format de ses plages : jamais un titre n'est trop long, à aucun moment il ne pro-

cure le moindre ennui, tout a été parfaitement calculé. Chaque pièce de Ill est le complément d'une autre, comme un puzzle, il prend sa forme finale à la toute fin.

Si «Running» peut être vu comme une allégorie de la course poursuite, «The fool» évoque plus le vol d'un rapace cherchant une proie (et James Blake aussi en passant). Si «Finder» et ses voix fantomatiques si particulières peuvent rappeler la structure d'«Open eye signal» de Jon Hopkins et t'envoyer très loin dans ton propre imaginaire, «Animal trails» vient au contraire te provoquer par son embrouillamini rythmique. Ill est en somme l'aboutissement d'une réflexion du groupe à repenser son art, à faire en sorte que ses compositions soient faciles d'accès tout en gardant leur ADN techno, sans justement trop le montrer. En étant plus pop, c'est certain, mais sans que ce soit trop dansant ou joyeux. Dis comme ça, ça peut paraître bizarre, mais je vous jure que c'est ce qu'a réussi à faire Moderat avec son troisième disque studio. D'ailleurs, si vous écoutez leur dernier album, More data, sorti en 2022, vous vous rendrez compte qu'ils ont en grande partie gardé cette voie-là, même si je le considère pas aussi marquant et pertinent que Ill.

■ Ted

Photo : Flavien Prioreau





DANS L'OMBRE : JEROME

LA FABSONIC EST UN COLLECTIF QUI GRAVITE AUTOUR DE NOMBREUX PROJETS LIÉS AU SON ET MENÉS PAR UN TRIO : JÉRÔME, CHRISTOPHE ET FLORIAN. C'EST À L'OCCASION DES SOIRÉES IMMERSIVE LIVE QUI AURONT LIEU FIN MARS AU FERRAILLEUR (À NANTES DONC) QUE NOUS AVONS DÉCIDÉ DE PORTER UN ÉCLAIRAGE SUR CETTE «EXPÉRIENCE», AVEC UN TRAVAIL SUR LA DIFFUSION POUR UNE SPATIALISATION DU SON À 360°, LE PUBLIC DES DEUX SOIRÉES DE CONCERTS (AVEC TSAR MAIS AUSSI SAMIN DONG ROCK ET HI FI GEN) POURRONT ÊTRE IMMERGÉS DANS UN SON LIVE HORS DU COMMUN. A NOTER QUE LES NANTAIS ONT AUSSI UN STUDIO ET COLLABORENT AVEC D'AUTRES D'ARTISTES ISSUS DE LA DANSE OU DU THÉÂTRE (PAR EXEMPLES).

Quelle est ta formation ?

BTS audiovisuel Son et ensuite beaucoup de formations professionnelles.

Quel est ton métier ?

Régisseur du son.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Régie son, tournée, accueil, prestations, enregistrement, mastering ... mais aussi de la Formation et de la création sonore.

Ca rapporte ?

Ca dépend des années !

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

En écoutant du rock au collège. Puis ensuite par mon poste de régisseur plateau de Dolly !

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Lorsque je préparais le plateau de Dolly à Solidays, avant le concert le public était à une autre scène. J'étais dans mon patch, ma mise en place, puis je me retourne pour checker la voix de Manu et là 25 000 personnes qui se sont retrouvées devant moi !!! J'ai fait un pas en arrière ! (rires) A l'époque je portais souvent mon t-shirt des copains Uncommonmenfrommars «Fuck rock stars».

Ton coup de coeur musical du moment ?

J'ai mixé Keziah Jones l'année dernière, super moment !

Es-tu accro au web ?

Non pas tellement même si je publie pas mal pour La FabSonic en ce moment !

A part le rock, tu as d'autres passions ?

La nature, la cuisine, le bricolage.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Un peu plus vieux et toujours dans le son j'espère !

Merci Jérôme et à l'équipe La FabSonic !

■ Oli

Photo : Julia Briend



0224

